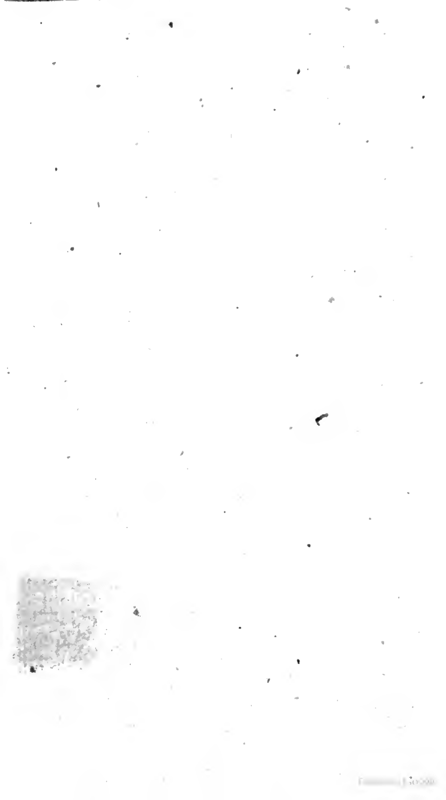



PIZZOFALCONE


B. Prov.
II
1382



GALERIE
HISTOIRIQUE
DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES.

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siècles et de toutes les nations.

Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages ; par une Société de gens de lettres.

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome ; seul propriétaire de l'ouvrage.

TOME XII.

A PARIS,

Chez C. P. Landon, rue de l'Université, n° 19.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

1808.






USHER.
Lely pinx.t
Landon direx.t

USSERIUS.

Jacques Usserius, en anglais Usher, fut un des hommes les plus savans du dix-septième siècle. Sa facilité naturelle, son génie pénétrant, son jugement solide, le secondèrent merveilleusement dans ses études. Dans l'âge où l'on commence à s'instruire Usserius n'avait pour ainsi dire plus rien à apprendre. Les passions de la jeunesse le détournèrent quelque temps de ses occupations; mais sa raison le ramena bientôt à ses devoirs, et il ne s'en écarta plus. A l'âge de seize ans il avait fait tant de progrès dans l'étude de la chronologie, qu'il avait formé en latin une chronique exacte de la Bible, peu différente du savant ouvrage qu'il publia sous le titre d'*Annales*. Ses connaissances en théologie étaient si profondes, qu'en 1601, quoiqu'il n'eût pas l'âge canonique, il fut promu à la prêtrise. Toute sa vie fut un continuel dévouement à la cause de la religion. Ses sermons le firent connaître à la cour, et durent lui attirer la faveur du parti qui dominait: ils étaient tous relatifs aux controverses qui existent entre les catholiques et les protestans; et la tolérance, il faut l'avouer, n'était pas la qualité qui dominait en eux. Usserius voulait absolument qu'on chassât les catholiques; il soutenait qu'ils étaient les auteurs de tous les désordres, et concluait à ce qu'on ne leur accordât aucune faveur. Ce langage, qui n'est pas tout-à-fait celui de l'Evangile, ne

déplut pas au roi d'Angleterre, qui, pénétré du mérite du prédicateur, lui donna l'évêché de Meath en 1620, et puis l'archevêché d'Armach en 1626. Les troubles de sa patrie le forcèrent à abandonner l'Irlande. Il avait été dépouillé de tous ses biens; sa seule bibliothèque lui restait. Il vint à Londres oublier ses malheurs dans le sein de l'étude et de l'amitié : il y publia la plupart des ouvrages qui font sa réputation de savant, et parmi lesquels on remarque *Annales veteris et novi Testamenti*. L'auteur concilie dans cet ouvrage l'Histoire sacrée et profane, et racoute les principaux événemens de l'une et de l'autre, en se servant des propres termes des auteurs originaux. M. le Clerc assure qu'on trouve dans ces annales tout ce qu'on peut desirer dans une histoire exacte et judicieuse; *Goteschalci historia*, le premier livre latin, imprimé en Irlande : *Antiquitates Ecclesiarum Britannicarum*, ouvrage consulté par tous ceux qui ont écrit sur l'histoire ecclésiastique des Bretons et des Saxons; mais qui, si l'on en croit le chevalier Mackensie, n'est qu'un amas confus de fables.

La réputation d'Usserius donna à Cromwel l'envie de le connaître. L'usurpateur l'accueillit assez bien, mais ne lui rendit point les biens dont on l'avait dépouillé. Usserius mourut bientôt après, d'une pleurésie, le 20 mai 1655, à l'âge de soixante-quinze ans.

On a trois vies de cet homme illustre; la première par Nicolas Bernard, la seconde par Richard Parr, et la troisième par Thomas Smith. Ph. L. R.



Habert del.t *Landon direx.t*

VAILLANT.

Jean Foy Vaillant naquit à Beauvais en 1632. Orphelin dès sa tendre jeunesse, il fut élevé par son oncle qui le destinait à lui succéder dans une charge de judicature. Cet oncle mourut, et Vaillant quitta la jurisprudence pour étudier la médecine. Il avait 24 ans, et venait d'être reçu docteur, lorsqu'un fermier des environs de Beauvais trouva, en labourant la terre, une grande quantité de médailles antiques qu'il lui apporta. Vaillant les examina et voulut les expliquer. Il consacra d'abord à ce genre de recherches le temps qu'il donnait à ses délassemens; mais bientôt les difficultés qu'il rencontrait à chaque pas, en piquant sa curiosité, éveillèrent son goût et son génie pour une science qui était alors au berceau et à laquelle il devait rendre de si grands services. Il se livra tout entier à la numismatique et y acquit en peu de temps une habileté telle, que sa facilité à expliquer les médailles les plus difficiles semblait tenir de l'inspiration. La réputation de Vaillant le mit promptement en relation avec tous ceux qui cultivaient alors cette branche importante de l'archæologie. Colbert sut apprécier ses talens, et le choisit pour aller en Italie, en Sicile et dans la Grèce, chercher des médailles propres à enrichir la collection que Gaston d'Orléans avait donnée au roi. Le succès de ce premier voyage ayant passé les espérances que l'on en avait conçues, Vaillant fut envoyé dans le

Levant, pénétra dans la haute Egypte et dans la Perse, alla plusieurs fois à Rome, en Angleterre et en Hollande, et recueillit partout de nombreuses richesses. Dans une de ses traversées, il fut pris par des pirates et resta 4 mois prisonnier à Alger; dans une autre, voyant son bâtiment poursuivi, il avala 20 médailles d'or très-rares qu'il rapportait en France. La nature lui rendit successivement le dépôt qu'il lui avait confié: ce qui ajoute à la singularité de l'aventure, c'est que sur les instances que lui fit à Lyon un de ses amis, il lui vendit une de ces médailles qu'il n'avait pas encore recouvrée. Vaillant ne se contenta pas de recueillir, au prix de tant de fatigues, les monumens les plus précieux de la numismatique; ses recherches immenses portèrent le flambeau dans presque toutes les parties de cette science. Il en établit les règles et les principes, et il en fit connaître l'utilité par de nombreuses et importantes applications. Il serait trop long de citer tous les ouvrages que Vaillant a composés. Ils sont encore journellement consultés; et il nous suffit de dire qu'en éclaircissant les points les plus obscurs de la chronologie, de la mythologie, de l'histoire et de la géographie des temps anciens, ils ont donné à nos connaissances plus d'étendue et de certitude. Vaillant est mort d'apoplexie en 1706, à 74 ans. Il avait été marié deux fois. Il laissa un fils, Jean François Foy Vaillant, qui suivit la même carrière que son père, appartint comme lui à l'Académie des inscriptions, et le suivit de près au tombeau. F.



Largillierre pinx.t *Landon direx.t*

VAN DER MEULEN.

Antoine François Van der Meulen naquit à Bruxelles, en 1634, où sa famille tenait un rang distingué. Il reçut une éducation soignée qui ne fit qu'augmenter en lui le goût naturel de la peinture. Dès qu'il eut appris à manier le pinceau, il produisit des ouvrages qui lui attirèrent l'attention des connaisseurs. Colbert, qui cherchait partout des hommes dignes de célébrer la gloire de son prince, attira le jeune Van der Meulen à Paris. Le Bourguignon, fameux peintre de batailles, jouissait alors de la plus grande réputation en Italie; mais son pinceau, plus fier que gracieux, convenait peut-être moins à peindre les événemens d'un règne tel que celui de Louis XIV que la touche fine et spirituelle de Van der Meulen. A l'air martial des guerriers de ce temps se mêlaient ces dehors aimables qu'il ne fallait pas laisser échapper, et qu'on retrouve dans les productions du Peintre flamand. D'ailleurs il ne suffisait pas de peindre des batailles, il fallait montrer aussi les marches triomphales de la cour la plus brillante de l'Europe. Les négociations, les préparatifs de guerre, tout se faisait alors au milieu des fêtes pompeuses; et Van der Meulen, doué du talent de l'observation, d'un goût épuré, et possédant un talent facile, un coloris harmonieux, un des-

sin élégant, sut rendre tout ce qu'il voulut traiter. Il peignit des combats, des cortéges et des chasses; donna à ses héros, sous le costume du temps, le caractère noble et élevé qu'ils ont dans l'histoire, et l'air de politesse qui distingue leur héroïsme. On peut dire que ses tableaux sont d'excellens mémoires sur le siécle où il a vécu. Il lui a suffi d'être exact pour mettre de la poésie dans ses ouvrages. Il ne peignit que des tableaux de chevalet: on ne peut faire le dénombrement de ses principales productions, sans passer en revue les époques les plus glorieuses d'un siécle à jamais mémorable. Aussi son nom doit-il être cher aux Français, et ce serait peut-être à juste titre que notre école le réclamerait: il vint très-jeune à Paris, fut dirigé par Le Brun, et il épura son goût au sein de la cour de France.

Louis XIV l'aimait; c'est sous les yeux de ce monarque et au milieu des camps, qu'il étudiait les habitudes des soldats, les machines de guerre, et le fracas des batailles.

Son mérite généralement apprécié, et la protection de Le Brun dont il avait épousé la nièce, lui attirèrent des faveurs éclatantes; mais son bonheur fut troublé par des peines secrètes; l'on présume qu'il faut attribuer aux désagrémens trop ordinaires dans le mariage, les chagrins qui le conduisirent au tombeau, à l'âge de 56 ans. Il laissa plusieurs enfans. L.



HIST. DES PAYS BAS.



VAN DER WERFF.

Van der Werff pinx.t *Landon direx.t*

VAN DER WERFF.

Ce peintre naquit auprès de Roterdam en 1659. Son père voulait en faire un meûnier et sa mère un prédicateur, mais il était né peintre; et ses parens, après avoir contrarié quelque temps son inclination, le placèrent enfin chez Van der Neer, qu'il étonna par sa facilité. Une excellente copie qu'il fit, d'un tableau de Mieris, annonça le genre de talent auquel il devait se livrer. Van der Werff ayant un jour apporté à son père huit ducatons qu'on lui avoit donnés d'un de ses essais, celui-ci refusait de croire qu'on pût gagner autant à peindre, et voulut que son fils donnât une partie de la somme aux pauvres. A dix-sept ans Van der Werff fut en état de se passer de maître, et entreprit différens ouvrages qui commencèrent sa réputation. Ayant eu occasion d'étudier l'antique sur de bons plâtres, il reconnut qu'il avoit besoin de s'appliquer au dessin; des gravures, d'après Raphaël, qu'il avait d'abord dédaignées, furent alors les modèles sur lesquels il se forma. Cependant on peut dire que, comme dessinateur, il eut plus de goût que de science. Il s'attacha particulièrement à peindre l'histoire en petit, et termina ses ouvrages avec le plus grand soin; aussi a-t-il rarement fait preuve de chaleur et de force. Son pinceau est coulant, ses teintes sont fondues avec beaucoup d'art, mais les carnations de ses figures ont le ton de l'ivoire; et quoiqu'il

entende bien le jeu de la lumière et les effets du clair-obscur, ses tableaux se font plutôt admirer par leur fini précieux, par l'élégance des formes et la douceur d'expression, que par la correction du dessin et la vérité du coloris.

Peu de grands artistes ont éprouvé une fortune aussi favorable que Van der Werff : l'électeur Palatin, passant *incognito* à Roterdam, s'enthousiasma pour l'une des premières productions de ce peintre ; dès-lors il ne le perdit plus de vue, et à un second voyage qu'il fit dans cette ville, il voulut le voir, lui commanda plusieurs ouvrages, et le pria de les lui apporter à Dusseldorf. Van der Werff se rendit auprès du prince, qui le combla d'éloges, et lui fit une pension de 6000 florins, en y mettant la condition flatteuse que tous les tableaux que Van der Werf produirait pendant neuf mois de l'année appartiendraient à la galerie électorale. Des présens considérables et d'honorables distinctions suivirent ces premiers bienfaits ; ce peintre fut ennobli, et eut le droit de porter dans ses armes un *quart* de celles de l'électeur. Tant de faveurs n'enorgueillirent pas Van der Werff, qui se fixa à Roterdam, heureux de vivre au sein de sa famille, et s'attachant à mériter l'estime des honnêtes gens.

Van der Werf, épuisé par le travail, mourut en 1722, âgé de 63 ans, et laissa une fortune considérable à sa femme et à sa fille.

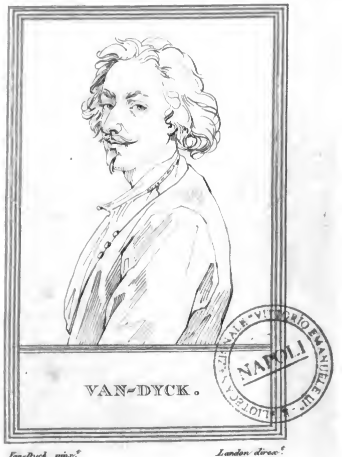

G. VAN DEN VELDE.
Kneller pinx.t
don direx.t

G. VAN DEN VELDE.

Ce nom est celui de plusieurs peintres distingués : Adrien Van den Velde, l'un des meilleurs paysagistes flamands ; Van den Velde, surnommé le Vieux, connu par des dessins de marines et par le courage avec lequel il s'exposait au milieu des batailles navales pour en étudier toutes les circonstances et les dessiner avec plus de vérité; enfin Guillaume Van den Velde, son fils, qui, de tous les artistes de ce nom, est celui qui lui a donné le plus de célébrité. Il semble qu'il manquerait quelque chose à la gloire de la Hollande, ce pays qui n'existe que par la navigation, si après avoir produit les Ruyter et les Tromp qui ont illustré son pavillon sur toutes les mers, elle n'eût aussi donné le jour à l'un des plus grands peintres de marines qui ayent existé : G. Van den Velde naquit à Amsterdam en 1633. Son père lui enseigna d'abord le dessin, et le confia ensuite aux soins de Vlieger, peintre estimé. Les progrès de Van den Velde furent prodigieux ; dans un pays environné par l'Océan, coupé par des milliers de canaux, il ne lui fut pas difficile de consulter la nature pour tous les effets qu'il voulait imiter; les ports hollandais, remplis de bâtimens de guerre et de commerce, lui offraient sans cesse des modèles ; aussi Ven den Velde profitant de ces moyens d'ins-

truction, a-t-il peint les eaux avec une admirable vérité, et les navires avec une exactitude qui étonne les marins même. Aucun peintre n'a rendu mieux que lui les accidens d'une tempête, les détails d'un combat, les temps calmes et les brouillards. Ses ciels sont brillans, ses nuages légers et vaporeux, et les figures qu'il a placées dans ses tableaux sont touchées avec beaucoup d'intelligence, ce que ne savent pas toujours faire les peintres qui ne se sont attachés qu'à l'art d'imiter. On ne peut se dissimuler que Van den Velde n'a pas le génie poétique de Vernet : celui-ci ne s'est pas contenté d'imiter la nature ; il a choisi et embelli les objets qu'il a représentés. Mais jusqu'au moment où Vernet parut, Van den Velde fut regardé comme le premier des peintres de marines. Ses contemporains lui rendirent justice. L'Angleterre l'enleva à la Hollande, et Charles II et Jacques II lui firent une forte pension. Il vit ses productions tellement recherchées qu'en moins d'un an leur prix fut doublé. les Anglais qui voulaient les posséder toutes, donnèrent des sommes considérables pour avoir celles qu'il avait laissées sur le Continent avant de quitter sa patrie. On peut juger d'après cela des richesses qu'il dut amasser. Les malheurs de Jacques II ne changèrent rien à son sort, et il mourut considéré et chéri en 1707 à l'âge de 74 ans.

L.



Van-Dyck pinx.t *Landon direx.t*

VAN DYCK.

Elève et en quelque sorte émule de Rubens, Van Dyck tient, après son maître, le premier rang dans l'école flamande. Rubens eut sans doute un génie plus ardent, une imagination plus féconde; il dessina d'une manière plus savante, posséda la vigueur de l'expression et la fierté du pinceau. Van Dyck, doué d'un sentiment plus délicat, a su charmer par la finesse et la suavité du coloris, la naïveté des caractères, une touche légère et l'intelligence du clair obscur; aussi doit-il plus particulièrement sa célébrité au genre du Portrait qu'il a porté à un tel degré de perfection, que, si l'on en excepte le Titien, nul autre peintre ne peut lui être comparé.

Antoine Van Dyck, né à Anvers en 1599, entra fort jeune dans l'école de Rubens qui cultiva ses dispositions avec un soin particulier. et le fit travailler longtemps à ses propres ouvrages. Quelques écrivains ont calomnié Rubens, en supposant que celui-ci, jaloux de son élève, l'avait engagé à quitter l'Histoire pour se livrer au Portrait; il s'y opposa même autant qu'il lui fut possible; et, voyant que les conseils de l'amitié ne pouvaient détourner Van Dyck de cette résolution, qu'un goût naturel et surtout le desir de faire fortune lui avaient inspirée, il le porta à voyager en Italie, pour

y voir les ouvrages du Titien et de Paul Véronèse. Van Dyck séjourna à Venise, en Sicile et à Gênes; ses rares talens y furent accueillis et récompensés avec des marques particulières de distinction. De retour à Anvers, il alla passer quelque temps en Angleterre et en France; mais il retira peu de fruit de ces voyages. Enfin, rappelé en Angleterre par Charles I, qui le créa chevalier, lui fit don de son portrait enrichi de diamans, et y ajouta une pension considérable, il peignit plusieurs fois ce monarque, sa famille, les seigneurs de sa cour, les plus riches particuliers, et gagna des sommes immenses. Mais Van Dyck était magnifique; sa table était ouverte à tout le monde; il avait des équipages brillans, et même une troupe de musiciens à ses gages, et ne pouvait suffire à toutes ces dépenses: l'alchimie acheva d'épuiser sa fortune, et altéra sa santé. Marié à la fille d'un lord, peu fortunée, mais d'une rare beauté, il la conduisit à Anvers, passa en France, où il tâcha, mais en vain, d'obtenir, au préjudice du Poussin, les peintures de la grande galerie du Louvre; et, de retour à Londres, accablé des douleurs de la goutte, il y mourut peu de temps après, en 1641, âgé de 42 ans.

On peut juger de la prodigieuse facilité de ce peintre, par son œuvre gravée qui se monte à plus de 300 pièces, tant en portraits qu'en tableaux d'histoire. Il a eu les mêmes graveurs que Rubens, et a gravé lui-même à l'eau forte.

L.



Fiquet del.t *Landon direx.t*

VAN HUYSUM.

On ne peut citer un plus grand peintre de fleurs et de fruits que van Huysum. Avant lui on ne se faisait pas une idée du degré de perfection où l'art peut porter l'imitation de ces objets gracieux, délicats, les plus séduisans de la nature inanimée. Ce n'est pas que l'on n'ait vu avant cet artiste de fort habiles peintres dans son genre, tels que Breugel de Velours, Minjon, dit Mignon; Mario di Fiori, André Belvedère, Michel Campidoglio, David Zeghers, Jean-David de Heem, Baptiste Monnoyer, etc.; mais les uns lui cèdent pour la suavité et le naturel, les autres pour la vigueur du coloris, la délicatesse du pinceau, la finesse des détails et l'accord harmonieux de toutes les parties, si difficile à obtenir dans les tableaux de fleurs. Van Huysum réunit en lui seul ce qui fait la célébrité de chacun de ses prédécesseurs, et les a tous surpassés; aucun de ceux qui sont venus après lui ne l'a égalé; aucun n'est parvenu à rendre avec la même vérité ce velouté des fruits, cette fraicheur cette transparence de teintes qu'on admire dans les fleurs, cette agréable variété d'insectes qui viennent y puiser un suc nourricier, enfin cette rosée du matin qui donne une nouvelle vie aux productions végétales.

Fils d'un marchand de tableaux qui peignait dans divers genres et était médiocre en tous, Jean van Huysum naquit à Amsterdam, en 1682. Il suivi

quelque temps l'exemple de son père, mais prévoyant qu'il lui serait difficile d'exceller dans plusieurs genres à-la-fois, il s'appliqua au paysage, qu'il quitta bientôt pour s'adonner à peindre les fleurs et les fruits. Un jardin qu'il cultivait lui fournissait ses modèles, et chacun s'empressait encore de lui en procurer. Tout entier à ses occupations, van Huysum était si jaloux de son art, qu'il ne voulut former aucun élève, et n'admettait pas même les personnes de sa famille à le voir travailler. Il donna cependant des leçons à sa fille, mais elle ne resta pas long-temps avec lui.

La mauvaise éducation qu'il avait reçue chez son père lui rendait le caractère peu traitable. L'humeur acariâtre de sa femme, et les chagrins que lui donna son fils, lui dérangèrent le jugement. Né jaloux et mélancolique, il tomba dans une frénésie qui ne le quitta que vers la fin de son existence, mais n'influa jamais sur son talent : ses derniers tableaux ne sont pas les moins admirables. A mesure que ses forces diminuèrent, son esprit parut devenir plus tranquille; et peu de temps avant sa mort, arrivée en 1749, il avait recouvré sa raison. Il laissa une veuve et trois enfans.

Ses tableaux furent toujours payés des sommes considérables : les moindres étaient de 1000 ou 1200 florins. Il aurait amassé une grande fortune s'il avait eu une meilleure conduite et une femme économe.

L.



Van-Ostade pinx.t Landon direx.t

VAN OSTADE.

Adrien Van Ostade naquit à Lubeck en 1610, année qui vit naître aussi David Téniers dont il peut être regardé comme le rival. Des danses villageoises, des intérieurs de fermes, des tabagies, tels sont les lieux où Van Ostade s'est plu à placer ses personnages, qui sont toujours des campagnards grossiers, des fumeurs ivres, ou des femmes occupées à des travaux rustiques. Quand on compare ses ouvrages à ceux de Téniers, on s'aperçoit que ce dernier embellit quelquefois la nature qu'il prit pour modèle, au lieu que Van Ostade la montra toujours telle qu'il la voyait, et parut même quelquefois l'enlaidir. Mais, comme Téniers, il répand dans ses petites compositions autant d'esprit que de naturel; sa touche est remplie de finesse, son coloris est transparent, chaud et varié, et son dessin a le sentiment du genre qu'il a traité.

Van Ostade, quoique né en Allemagne, appartient à l'école flamande, puisque c'est en Flandre qu'il forma son talent. Il eut pour maître François Halss et prit quelques leçons de Rembrandt; c'est chez le premier qu'il se lia avec Brauwer, peintre non moins célèbre que lui : Brauwer était malheureux et il donna à son ami d'excellens conseils pour prix des consolations qu'il en reçut. Van

Ostade établit d'abord son atelier à Harlem, et y resta jusqu'à l'époque où les armées de Louis XIV menacèrent les Pays-Bas. Cet artiste, effrayé par les approches de la guerre, abandonna le séjour où avaient commencé sa réputation et sa fortune. Il emmenait sa famille et voulait retourner à Lubeck; mais, à son passage à Amsterdam, il rencontra un riche particulier qui prit assez d'empire sur lui pour calmer ses frayeurs et le fixer dans cette capitale. Il y acquit de nouveaux droits à l'admiration, amassa de grands biens par son assiduité au travail, et ne termina sa carrière qu'à l'âge de 75 ans.

Il avait fait choix d'une épouse qui lui donna une nombreuse postérité et lui fit trouver le bonheur dans sa famille : on en peut juger par l'excellent tableau qu'on voit au Musée Napoléon, où il s'est peint assis à côté de sa femme dont il tient la main, et entouré de huit enfans. L'air de satisfaction empreint sur ses traits prouve que c'est dans les affections douces qu'il sut placer sa félicité.

Isaac Van Ostade, son frère et son élève, mort dans un âge peu avancé, jouit aussi d'une grande célébrité, et quelques-uns de ses ouvrages ont été attribués à Adrien.

L.



VAN-SWIETEN.

A. De S. Aubin del.t Landon direx.t

VAN-SWIETEN.

Van-Swieten naquit à Leyde, en 1700. Il se destina de bonne heure à l'étude de la médecine. Après avoir terminé son cours de philosophie à Louvain, il revint à Leyde où il se fit bientôt distinguer parmi les nombreux disciples du célèbre Boerhaave. En 1725, il reçut le titre de docteur en médecine. Cette époque ne fut point le terme de ses études scolastiques; il continua, pendant onze ans, d'assister aux leçons de Boerhaave, et ne cessa d'être disciple, qu'au moment d'être professeur. Ses succès excitèrent la jalousie qui, sous le prétexte de la religion, arma contre lui la constitution de l'état. Né de parens catholiques, et ne voulant pas renoncer à leur croyance, il ne put obtenir d'enseigner à Leyde. Le ministère anglais l'invita à venir se fixer à Londres, en lui offrant de placer dans les fonds publics une somme suffisante pour assurer à lui et à ses descendans une rente de 1000 liv. sterl. Van-Swieten le refusa. Son goût pour la vie simple et indépendante lui fit aussi refuser d'abord les offres que la reine de Hongrie lui fit peu de temps après. Cette princesse n'épargna rien pour le déterminer : elle lui écrivit elle-même ; et, sur la promesse qu'elle lui fit de le laisser le maître de continuer le genre de vie auquel il était accou-

tumé, il se décida à passer à Vienne. Nommé premier médecin de l'impératrice, baron du Saint-Empire, chef de l'instruction publique, censeur général de tous les ouvrages, etc., il ne fit usage de sa fortune et de son crédit qu'en faveur des savans et des sciences. Il conserva toujours le même zèle à visiter les malades dans les hospices, et la même facilité à recevoir les pauvres qui venaient le consulter.

Van-Swieten dut sa célébrité à son enthousiasme pour la doctrine de Boerhaave dont il fut le commentateur jusqu'à la fin de sa vie. Ne s'étant appliqué qu'à recueillir les idées de son maître, et à les développer, il n'a rien fait qui lui soit particulier pour agrandir le domaine de la science médicale, et se placer au rang des auteurs. Ses commentaires seront toujours un ouvrage précieux.

Van-Swieten mourut à Vienne, en 1772, âgé de 72 ans.

D.



H. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

VAUBAN.

Vauban sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.

VOLTAIRE.

Le maréchal de Vauban, né en 1633, mort en 1707, est le plus grand ingénieur qui ait jamais existé. Il a fait fortifier, selon sa nouvelle méthode, 300 places anciennes, et en a bâti 33. Il a conduit 53 siéges, et s'est trouvé à 140 actions. Il a laissé douze volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'état, dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'Académie des sciences, et lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les mathématiques à l'avantage de sa patrie.

A ce tableau rapide tracé par *Voltaire*, nous ajouterons quelques détails sur la vie et les services d'un des hommes les plus illustres du siécle de Louis XIV.

Sébastien Leprêtre de Vauban, d'une famille noble mais pauvre, ne reçut de son père qu'une bonne éducation et un mousquet. A 17 ans, il entra au service : les premières places fortifiées qu'il vit le firent ingénieur, par l'envie qu'elles lui donnèrent de le devenir. Il étudia avec ardeur les mathématiques ; et, dès l'année suivante, il se distingua au siége de Sainte-Menehould. A la

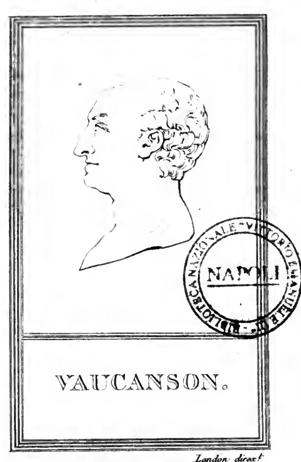
paix des Pyrénées, en 1660, Vauban était déja regardé comme l'officier le plus habile dans l'art de diriger l'attaque des places. Il avait également deviné celui de les fortifier et de les défendre. Eclairé par son génie, mûri par l'expérience et par la méditation, il dédaigna des règles établies par une routine aveugle ; il osa se déclarer inventeur, et le fut toujours jusqu'à la fin de sa carrière. C'est en variant sans cesse, selon les localités, le choix de ses ouvrages, et en perfectionnant successivement son système de défense, qu'il a entouré nos frontières de cette triple ligne de places fortes devant laquelle échouèrent les efforts des confédérés, dans la guerre malheureuse de la succession. On a dit que Vauban avait beaucoup diminué l'utilité de ses propres ouvrages, en rendant l'attaque des places fort supérieure à la défense. Si c'est un reproche qu'on a voulu lui faire, on aurait dû s'apercevoir que cet inconvénient tient évidemment à la nature des choses. *Cormontagne* et les ingénieurs modernes ont perfectionné les tracés de Vauban et n'ont pu établir l'équilibre. Il a senti, le premier, que la défense souterraine pouvait seule balancer tous les avantages de l'attaque; et ses idées sur la disposition et l'usage des contre-mines ont dirigé les travaux de ses successeurs. Du reste, il semble que l'amour de l'humanité ait toujours présidé aux belles conceptions de ce célèbre ingénieur.

La conservation des hommes était son but principal : et dans un temps où Louis XIV assiégeait les places de ses ennemis, et n'était pas encore réduit à défendre les siennes, Vauban voulut que celles qu'il prenait ne coûtassent aux Français que le moins possible.

Quoique la paix fût pour lui aussi laborieuse que la guerre, son activité ne se bornait pas aux travaux militaires ; elle embrassait encore les principales branches de l'administration publique. Dans ses fréquentes tournées, il s'instruisait avec détail de tout ce qui concerne l'agriculture et la population des campagnes, l'industrie et le commerce des villes, le produit et les effets des impôts. En réunissant, dans la suite, les observations qu'il avait recueillies, et les idées de réforme et d'amélioration qu'elles lui avaient suggérées, il forma le corps d'ouvrage dont parle *Voltaire*, et qu'il appelait *ses oisivetés*. Ce fut cet amour pour le bien public qui lui fit perdre l'amitié et la faveur de son maître, et qui peut-être lui coûta la vie. Dans un mémoire présenté au roi, en 1707, il osa *défendre la cause abandonnée des peuples*, et présenter le tableau de leur misère. Louis XIV sentit sa gloire offensée, et crut voir son autorité compromise par le zèle du maréchal : Vauban fut disgracié, et mourut bientôt après, âgé de 74 ans. « Jamais, dit Fontenelle, les traits « de la simple nature n'ont été mieux marqués

« qu'en lui, ni plus exempts de tout mélange « étranger. Il avait un sens droit et étendu qui « s'attachait au vrai comme par sympathie, et « sentait le faux sans le discuter. Sa vertu était « en quelque sorte un instinct heureux, si prompt « qu'il prévenait sa raison. Il méprisait cette poli- « tesse artificielle dont le monde se contente ; « mais sa bonté, son humanité, sa libéralité lui « composaient une autre politesse plus rare, qui « était toute dans son cœur. Il a été comblé des « bienfaits du roi pendant tout le cours d'une « longue vie, et il a eu la gloire de ne laisser en « mourant qu'une fortune médiocre. Ses mœurs « ont tenu bon contre les plus brillantes dignités, « et n'ont pas même combattu. En un mot, c'é- « tait un Romain qu'il sêmblait que notre siécle « eût dérobé aux plus heureux temps de la répu- « blique. » Pour justifier la dernière phrase de ce bel éloge, il suffit du trait suivant. En 1706, pendant le siége de Turin, Vauban, maréchal de France, offrit d'aller servir, comme ingénieur, sous le duc de la Feuillade qui avait dédaigné ses conseils. Le roi lui opposa sa dignité : Sire, répondit Vauban, *ma dignité est de servir l'état. Je laisserai le bâton de maréchal à la porte, et j'aiderai peut-être à prendre Turin.*

HIST. DE FRANCE.



VAUCANSON.

VAUCANSON.

Jacques de Vaucanson, mécanicien, pensionnaire de l'académie des sciences, naquit à Grenoble le 24 février 1709. Son goût pour la mécanique se déclara dès sa plus tendre enfance, et le hasard développa chez lui, comme chez Pascal, le talent que la nature lui avait donné. Sa mère le conduisait tous les dimanches chez une dévote de ses amies : toutes deux s'entretenaient des moyens de faire leur salut, pendant que le jeune Vaucanson restait à s'ennuyer dans la chambre voisine. Une pendule qui s'y trouvait attira bientôt ses regards, il s'attache à découvrir le jeu des pièces. Cette idée le poursuit par-tout ; enfin, au bout de plusieurs mois, il parvint à saisir le mécanisme de l'échappement. Dès ce moment toutes ses idées se tournèrent vers la mécanique. Il fit en bois une très-bonne horloge, et pour décorer l'oratoire de sa mère, il exécuta des petits anges qui agitaient leurs ailes, et des prêtres automates qui imitaient parfaitement les cérémonies de la messe, ce qui charma tout le clergé de Grenoble.

Il quitta cette ville pour fixer quelque temps son séjour à Lyon ; mais le desir d'augmenter ses connaissances en conversant avec les savans, lui fit bientôt entreprendre le voyage de Paris. Quelques jours après son arrivée, la statue d'un joueur de flûte qui orne le jardin des Tuileries attira

son attention; son imagination s'échauffe; tout-à-coup il se sentit frappé de l'idée de faire exécuter des airs par une statue semblable. Un de ses oncles, instruit de ce projet, le menaça de le faire enfermer s'il y persistait. Vaucanson, pour éviter un ridicule à son oncle, prit le parti de voyager, et ne revint à Paris que trois ans après. Il profita d'une maladie cruelle et longue pour s'occuper de son flûteur. Sans aucune correction, sans aucun tâtonnement, la machine tout entière résulta de la combinaison des pièces qu'il avait fait exécuter en sortant de son lit. A cette machine succéda bientôt un automate qui jouait à-la-fois du tambour et du galoubet; enfin, on vit deux canards qui barbotaient, mangeaient, allaient chercher le grain, le saisissaient dans l'auge, et le digéraient.

Ce nouveau Prométhée ne se borna pas à ces automates, qui, en servant à sa gloire, auraient été inutiles à l'humanité, il dirigea ses talens vers l'utilité publique. Il construisit des moulins pour la soie, qui, en simplifiant la main-d'œuvre, donnent aux organsins une préparation plus parfaite. Il inventa un métier sur lequel un enfant pouvait faire les plus belles étoffes; et rivaliser avec le meilleur ouvrier. Ayant trouvé des imperfections essentielles dans les tours à tirer la soie, il y remédia par une nouvelle machine; mais la routine, ce vieux fléau du peuple et des sots, qui ont autant de peine à la quitter qu'un aveugle à se dessaisir de son bâton; cette routine inflexible em-

pêcha l'usage de son tour, qui aurait donné à la soie plus de solidité, d'égalité et d'éclat.

Ce fut à Lyon qu'il établit ses inventions économiques ; mais comme elles rendaient inutiles une foule de bras, les ouvriers s'ameutèrent, et le célèbre inventeur manqua payer de ses jours son génie et son zèle. Il ne se vengea de cette injustice qne par une plaisanterie fort ingénieuse. Le gouvernement l'avait consulté dans une discussion où l'on faisait valoir l'intelligence peu commune que devait avoir un ouvrier en étoffes de soie. Il répondit par une machine avec laquelle un âne exécutait une étoffe de cette nature.

Au milieu de tous ces travaux, Vaucanson suivait en secret une idée à l'exécution de laquelle le roi s'intéressait : c'était la construction d'un automate dans l'intérieur duquel devait s'opérer tout le mécanisme de la circulation du sang; mais les lenteurs qu'éprouva l'exécution des ordres de S. M. dégoûtèrent Vaucanson. Un homme qui a le sentiment de son génie, s'indigne d'être réduit à solliciter comme une grace la permission de l'employer.

Vaucanson posséda toutes les vertus privées auxquelles les hommes peuvent prétendre. Ses domestiques le chérissaient comme le meilleur des maîtres ; ses enfans comme un père tendre et affectueux, et sa femme comme le modèle des époux. Il avait beaucoup d'amis, et méritait d'en avoir, par l'égalité et l'obligeance de son caractère. Attaqué, plusieurs années avant sa mort, d'une maladie longue

et cruelle, Vaucanson conserva son activité jusqu'au dernier moment. *Ne perdez point de temps,* disait-il aux ouvriers, *je ne vivrai peut-être pas assez long-temps pour expliquer mon idée en entier.* Il faisait alors exécuter la machine qu'il avait inventée pour composer sa chaîne sans fin.

Vaucanson termina sa vie et ses souffrances le 21 novembre 1782, laissant un nom qui sera long-temps célèbre par des productions ingénieuses qui furent l'amusement de sa jeunesse, et par des travaux utiles qui ont été l'occupation de sa vie.

De L.



Edelinck del.t *Landon direx.t*

VENDOME.

Louis Joseph, duc de Vendôme, naquit le premier juillet 1654, de Louis, duc de Vendôme, et de Laure Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Il descendait en droite ligne de Henri IV, qui avait eu son bisaïeul, César de Vendôme, de la belle Gabrielle d'Estrées.

Il entra au service à douze ans. Rempli de valeur et de talent pour la guerre, il était arrivé, en passant par tous les grades, à celui de lieutenant-général. Il se trouvait, en cette qualité, à la bataille de Steinkerque, au gain de laquelle il contribua. Il avait quarante-huit ans lorsqu'il parvint pour la première fois au commandement. Louis XIV l'envoya en Italie réparer les revers de Villeroi. Il avait en tête le prince Eugène : il se montra digne d'un tel adversaire. Il battit plusieurs fois les Impériaux, et punit la défection du duc de Savoie, en désarmant ses troupes qui étaient encore réunies aux nôtres, et en lui prenant plusieurs places. Turin allait peut-être tomber en son pouvoir, lorsque Villeroi qu'on avait fait passer en Flandre pour y rétablir sa réputation perdue en Italie, commit de nouvelles fautes, et força le roi à envoyer une seconde fois Vendôme à sa place,

n

pour tâcher de réparer les désastres causés par son impéritie. Il fut moins heureux cette fois. Il commandait sous le duc de Bourgogne qu'il devait guider. Le conseil du Prince fit souvent rejeter les avis du Général, et nos malheurs allèrent en croissant. Un Courtisan les attribua à l'indévotion de Vendôme qui n'allait jamais à la messe. *Croyez-vous*, répondit-il, *que Marlborough y aille plus souvent que moi?* Il retourna dans sa retraite d'Anet.

Cependant Philippe V, petit-fils de Louis XIV, appelé au trône d'Espagne par le testament du dernier roi et le vœu de la plus grande partie de la nation, se voyait enlever ses nouveaux états par son concurrent, l'Archiduc Charles, frère de l'Empereur Joseph. Son aïeul, qui alors était à peine en état de défendre son propre royaume, était loin de pouvoir lui envoyer des secours. A défaut d'une armée, Philippe demande Vendôme, et Vendôme part pour l'Espagne. Les Espagnols viennent en foule lui offrir leurs personnes et leurs fortunes. Il se met à la poursuite des vainqueurs, leur fait évacuer précipitamment toutes les villes dont ils étaient maîtres, et entre autres Madrid où il fait rentrer le roi triomphant. Enfin, il chasse les Impériaux et les Anglais de toute l'Espagne, et les force à chercher une retraite en Por-

tugal. C'est dans cette glorieuse campagne qu'il remporta sur le général Staremberg la fameuse victoire de Villa-Viciosa. Après la bataille, Philippe V qui y avait combattu, n'ayant point de lit, Vendôme lui dit : *Je vais vous faire donner le plus beau lit sur lequel jamais roi ait couché*, et aussitôt il fit étendre par terre, les uns sur les autres, les étendards et les drapeaux pris à l'ennemi. « Ainsi, dit Voltaire, « en quatre mois, ce Prince qui était arrivé « quand tout était désespéré, rétablit tout, et « affermit pour jamais la couronne d'Espagne « sur la tête de Philippe. »

Louis XIV, en apprenant la victoire de Villa-Viciosa, s'écria : *Voilà ce que c'est qu'un homme de plus !* Philippe offrit à Vendôme des honneurs et des trésors ; il accepta les dignités et refusa l'argent. Il s'occupait de purger entièrement l'Espagne de la présence des Impériaux qui y avaient encore quelques petits corps épars, lorsqu'il mourut à Tignaros, le 11 juin 1712, à l'âge de 58 ans.

Saint-Simon prétend que, dans ses derniers momens, Vendôme fut abandonné et pillé par tous les siens, qui poussèrent la rapacité jusqu'à enlever de dessous lui les matelas de son lit, quoiqu'il leur *criât pitoyablement de ne pas le laisser mourir sur sa paillasse.* Ce fait

paraît au moins exagéré. Quoi qu'il en soit, Vendôme fut enterré à l'Escurial dans la sépulture des rois, et la nation espagnole porta son deuil.

Saint-Simon, qui avait voué une haine implacable à tout ce qui était prince légitimé, a laissé du duc de Vendôme un portrait dans lequel, tout en avouant quelques-unes de ses grandes et aimables qualités, il accable sa mémoire des traits les plus satiriques. Nous n'emprunterons à cet écrivain atrabilaire, que ce qui concerne la personne de Vendôme. « Vendôme, « dit-il, était d'une taille ordinaire pour la « hauteur, un peu gros, mais vigoureux, fort « et alerte, un visage fort noble et l'air haut, « avec de la grâce naturelle dans le maintien « et dans la parole. Il avait encore beaucoup « d'esprit naturel qu'il n'avait jamais cultivé, « et une énonciation facile, soutenue d'une har« diesse naturelle qui se tourna depuis en au« dace la plus effrénée. » Ici le peintre partial et haineux se montre déja.

Voltaire a peint Vendôme avec des couleurs plus favorables, et qui n'en paraissent pas moins vraies. « Le duc de Vendôme, dit-il, petit-fils « de Henri IV, était intrépide comme lui, « doux, bienfaisant, sans faste, ne connaissant « ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il

n'était fier qu'avec les princes; il se rendait l'égal de tout le reste....... Les soldats combat-« taient pour lui, pour sa personne; ils auraient « donné leur vie pour le tirer d'un mauvais pas, « où la précipitation de son génie l'engageait « quelquefois. Il passait pour ne pas méditer ses « desseins avec assez de profondeur..... Il négli-« geait trop les détails; il laissait périr la dis-« cipline militaire; la table et le lit lui déro-« baient trop de temps. Cette mollesse le mit « plus d'une fois en danger d'être enlevé; mais « un jour d'action, il réparait tout par une pré-« sence d'esprit et par des lumières que le péril « rendait plus vives; et ces jours d'action, il les « cherchait toujours.... Ce désordre et cette né-« gligence qu'il portait dans les armées, il l'a-« vait à un excès surprenant dans sa maison, et « même sur sa personne. A force de haïr le « faste, il en vint à une mal-propreté cynique « dont il n'y a point d'exemple; et son désin-« téressement, la plus noble des vertus, devint « en lui un défaut qui lui fit perdre, par son « dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dé-« pensé en bienfaits. On l'a vu souvent manquer « du nécessaire. »

Le duc de Vendôme avait épousé une petite-fille du Grand Condé : il n'en eut point d'enfans. Son frère, le grand-prieur de Vendôme, né le 23 août

1655, qui avait partagé plusieurs fois avec lui la gloire et les dangers de la guerre, lui survécut 15 ans. Il mourut le 24 janvier 1727, et en lui finit la branche des Vendôme, descendans de Henri IV. Les deux frères se ressemblaient à beaucoup d'égards; mais l'un était pourtant bien inférieur à l'autre. « Le grand-prieur, dit Vol-« taire, avait les mêmes défauts que son frère, « les poussait plus loin encore, et ne les rache-« tait que par la même valeur. » Il était fort sensible aux plaisirs de l'esprit. Il réunissait au Temple une société d'hommes aimables et voluptueux, parmi lesquels on distinguait Chaulieu, l'abbé Courtin, Lafare, etc. C'est dans cette société que Voltaire fort jeune eut le bonheur d'être admis, et qu'il puisa ce ton de politesse ingénieuse et de plaisanterie légère, dont il fut parmi nous le dernier modèle.

A.



E. del.t *Landon direx.t*

VERBIEST.

Ferdinand Verbiest, jésuite, astronome et mathématicien célèbre, naquit dans le diocèse de Bruges, en 1624. Il passa en Chine avec plusieurs autres religieux de son ordre, vers 1660, sous le règne de Chun-chi, premier empereur tartare, auprès duquel le P. Adam Schall jouissait du plus grand crédit. Les jésuites furent bien accueillis ; mais Chun-chi étant mort en 1662, les ennemis de la religion chrétienne profitèrent de la minorité de Kang-hi pour exciter une persécution, et les missionnaires furent jetés dans les prisons publiques. Ils y étaient encore, chargés de *neuf* chaînes, comme des criminels d'état, lorsqu'en 1667 l'empereur Kang-hi, fort jeune encore, les fit consulter pour savoir s'il y avait des erreurs dans le calendrier de l'année, et dans celui qui était préparé pour l'année suivante. Verbiest en reconnut plusieurs, et les découvrit devant le tribunal astronomique et devant l'empereur lui-même. Il résolut ensuite, en présence de ce prince, divers problèmes d'astronomie, et se concilia si bien ses bonnes graces, que non-seulement il obtint sa liberté et celle de ses confrères, mais encore qu'il fut fait président du tribunal des mathématiques. Il composa en cette qualité des tables des révolutions célestes et des éclipses pour deux mille ans, en trente-deux volumes, et les présenta à l'empereur Kang-hi, qui lui donna un

titre de distinction, qu'il fit remonter à l'aïeul et à la grand'mère du missionnaire. Le P. Verbiest avait fait fondre pour l'observatoire de Pekin des instrumens astronomiques fort beaux et de la plus grande dimension ; cela fit penser au tribunal militaire qu'il était en état de fabriquer des pièces de canon. Il reçut ordre en conséquence d'en fondre quatre cent-cinquante, et il s'acquitta de cette commission avec tant de succès, que sur la proposition du tribunal, il fut décoré du titre qu'on donne aux vice-rois qui ont bien servi dans leur gouvernement. Kang-hi voulut que Verbiest l'accompagnât en 1682 et 1683, dans un voyage qu'il fit dans la Tartarie occidentale, et ce missionnaire en a donné la relation. Il mourut à Pekin, en 1688, regretté de l'empereur, qui composa son éloge et l'écrivit de sa main. Le P. Verbiest ne se servit du crédit qu'il avait auprès de Kang-hi que pour favoriser les progrès du christianisme ; il crut même un instant pouvoir se flatter d'avoir converti ce prince ; mais s'il fut trompé dans cette espérance, il obtint du moins de lui l'exercice public de la religion, et les chrétiens ne furent point inquiétés pendant le règne de cet empereur.

L. M.



VERNET.

L. M. Vanloo pinx.t *Landon direx.t*

VERNET.

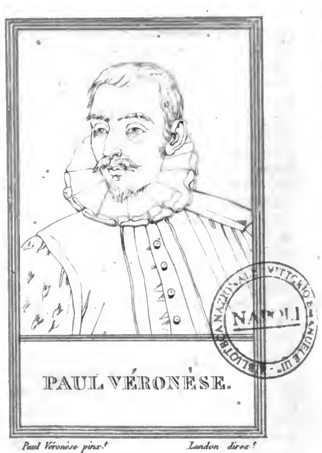
L'école française touchait au dernier degré de la décadence, lorsqu'un artiste, plein de verve et de feu, secondé par l'originalité de son génie, lutta contre le mauvais goût qui dominait alors, et cependant jouit d'une célébrité qui ne fut pas contestée, et que le siécle naissant n'a fait que confirmer. A ce simple trait, on reconnaît Joseph Vernet, l'un des plus grands peintres de la France.

Il naquit à Avignon, en 1714. Son père lui donna de bonne heure les premiers élémens de la peinture. A 18 ans, et sans fortune, le jeune Vernet partit pour Rome où ses talens lui procurèrent d'abord peu d'aisance; mais, aussitôt que les circonstances le lui permirent, il satisfit son goût pour les voyages. Doué d'un génie observateur, il dut à l'étude continuelle de la nature l'abondance des idées et d'innombrables souvenirs. Enfin, la vue d'une tempête décida le choix du genre auquel il devait se livrer. En peu d'années, ses Paysages et surtout ses Marines répandirent son nom dans toute l'Europe. Comme il avait consacré ses premières années à peindre l'histoire, il sut placer dans ses compositions des figures bien dessinées, groupées avec intelligence, et qui, presque toujours, forment des épisodes intéressans. Il a rendu, avec le plus grand succès, le mou-

vement des eaux et celui des nuages; et, s'il est moins naïf, moins vrai que Claude Lorrain dans le Paysage, il est plus poétique et plus animé dans ses Marines. Après avoir passé 20 ans en Italie, et l'avoir remplie de ses chef-d'œuvres, Vernet fut rappelé en France, par ordre de la cour : il avait alors 38 ans. L'Académie s'empressa de lui ouvrir son sein, et il entreprit, pour le gouvernement, cette admirable collection des Ports de France que malheureusement il ne put terminer. Peu d'artistes ont laissé un aussi grand nombre de productions. Il n'est peut-être pas de cabinet en Europe qui ne possède quelqu'un de ses tableaux, et presque tous ceux de cet artiste sont dignes d'être placés au premier rang.

Les qualités personnelles de Vernet, ses vertus sociales étaient à l'épreuve de la fortune et des honneurs. Admis auprès des monarques, et recherché des grands, il conserva toujours son affabilité, sa simplicité, sa modestie. S'il parut donner trop au luxe, ce fut moins par ostentation que pour fixer près de lui un cercle de gens aimables, dont la société faisait ses délassemens. Enfin, Vernet fut heureux, et il méritait de l'être. L'Envie le respecta, et l'on pourrait dire qu'il termina sa carrière sans avoir vu son talent s'affaiblir sensiblement. Après une courte maladie, il mourut en 1789, âgé de 75 ans.

L.



Paul Véronèse pinx.t *Landon direx.t*

PAUL VÉRONÈSE.

Le Guide disait que, de tous les peintres, Paul Véronèse était celui dont il aurait préféré avoir le talent. « On reconnaît l'art, ajoutait-il, dans les « ouvrages des autres maîtres, dans les siens on ne « voit que la nature ». Ce juste éloge a d'autant plus de poids, qu'il sort de la bouche d'un artiste célèbre qui avait approfondi tous les secrets de la peinture. Malgré les critiques que la manière de Paul Véronèse a essuyées, il est regardé généralement comme un génie merveilleux, dont les productions sont aussi étonnantes par la verve du pinceau que par la majesté de l'ensemble.

Paul Cagliari doit à la ville de Vérone, où il naquit en 1532, le surnom qu'il a illustré. Il sortit de l'atelier de son père, qui était sculpteur, pour entrer dans celui de Badile son oncle, peintre estimé à Vérone. Paul était trop heureusement né pour ne pas faire de rapides progrès. Ses essais lui valurent la protection du cardinal de Gonzague, qui le conduisit à Mantoue, et lui donna des occasions de se faire connaître. Paul se rendit ensuite à Venise, où il ne tarda pas à entrer en concurrence avec le Tintoret, François Bassan, et Baptiste Franco, pour les travaux que le sénat voulait faire exécuter. Au jugement du Titien, du Sansovin, e ses rivaux même, il mérita d'être préféré, et fut décoré d'une chaîne d'or décernée par le sénat.

On doit oberver à cette occasion que ce peintre qui obtint par la suite des succès encore plus flatteurs, ne fût jamais en butte à l'envie ; ce ne fut sans doute qu'à ses qualités personnelles qu'il dût ce rare avantage. Retenu à Venise par les témoignages d'estime qu'il y recevait, Paul Véronèse ne quitta cette ville que pour retourner quelquefois dans sa patrie, où il laissa de grandes preuves de sa capacité, et pour faire le voyage de Rome à la suite du procurateur Grimani. A son retour à Venise il montra le fruit qu'il avait retiré de l'étude des ouvrages de Michel-Ange et de Raphël ; et pour prix des beautés nouvelles qu'on découvrit dans ses tableaux, le sénat le créa chevalier de S.-Marc. Sa réputation fut alors à son comble ; mais son désintéressement extrême et son goût pour la magnificence mirent quelque temps obstacle à sa fortune. Dans ses travaux il n'envisageait que la gloire ; et l'on sait que l'immense tableau des noces de Cana, son chef-d'œuvre, et peut-être celui de la peinture, comme on l'a dit plusieurs fois, ne lui fut guère payé que la valeur de la toile et des couleurs. Il en fut de même de plusieurs morceaux presque aussi considérables qu'il exécuta pour les couvens où il trouvait un refuge quand le mauvais état de ses affaires le contraignait de s'éloigner de Venise.

Ayant passé plusieurs jours dans la maison des Pisani, il peignit secrètement un tableau de la famille de Darius, où il y avait plus de vingt figures capitales. A son départ il le laissa à ses hôtes, en

reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait reçue. Malgré la générosité de son caractère, le faste de sa maison, la richesse de ses vêtemens, Paul Véronèse trouva enfin moyen d'acquitter ses dettes, et se fit une fortune indépendante. Le nombre de ses ouvrages est prodigieux, et il jouissait d'une si grande renommée, que Philippe II lui fit les offres les plus avantageuses pour l'attirer en Espagne; mais il préféra rester à Venise. Tendre époux, bon père, ami constant, il se fit généralement aimer : une piété douce était la base de ses qualités précieuses, et n'ôtait rien aux agrémens de sa société. Paul ne croyait pas que sans la vertu l'on pût être un peintre du premier ordre, et il disait souvent : « La peinture est un don du ciel. « Ce qui couronne toutes les qualités nécessaires à « un grand peintre, c'est la probité, et l'intégrité « de mœurs. »

Paul Véronèse n'atteignit pas un âge avancé : s'étant trop échauffé à suivre une procession, il fut atteint d'une maladie qui le conduisit au tombeau, dans sa cinquante-sixième année. Les pères de Saint-Sébastien, à Venise, lui firent élever un monument dans leur église, qu'il avait enrichie de beaucoup de chefs-d'œuvre. Il laissa deux fils, qui s'adonnèrent à la peinture.

Raynolds, dans ses discours sur la peinture, a vivement critiqué Paul Véronèse : un style d'apparat, un goût théâtral, sont les moindres défauts qu'il lui reproche. Sans doute ce peintre aimait le

fracas, suivant l'expression technique ; mais doit-on s'étonner si l'homme qui s'ouvre une route nouvelle s'égare quelquefois ? Quant aux anachronismes qu'il semble s'être plu à multiplier, soit en rassemblant dans ses compositions des personnages qui vivaient à des époques différentes, soit en leur donnant les costumes de son temps ; on en a trop parlé pour qu'il soit nécessaire d'en parler encore. Mais ce qu'on ne peut trop répéter, c'est que ce peintre est peut-être le premier des coloristes. Ses tableaux, qui ont conservé toute leur fraîcheur, semblent défier la nature, tant leur effet est vrai, vif et harmonieux. Le dessin de Paul Véronèse, sans être très-savant, plait par le *grandiose*. Les attitudes de ses figures sont souvent nobles, et toujours heureuses, les airs de tête gracieux et expressifs, les draperies larges et bien disposées. Quant à sa manière de peindre, elle est la plus belle qu'on puisse imaginer : tout semble vivre dans ses productions. On raconte que des paysans le voyant un jour assis devant un tableau qu'il venait de terminer, le crurent en société ; il fallut qu'il les tirât d'erreur. Personne n'a mieux entendu que lui l'ordonnance des grandes machines. Enfin la nature fut l'objet de sa constante étude ; et s'il manque quelquefois de simplicité, il ne manque jamais de vérité ni d'élévation. Ceux même qui lui reprochent jusqu'aux fautes de ses imitateurs, ne peuvent s'empêcher de reconnaître en lui un des plus beaux génies dont l'art puisse s'honorer. L.



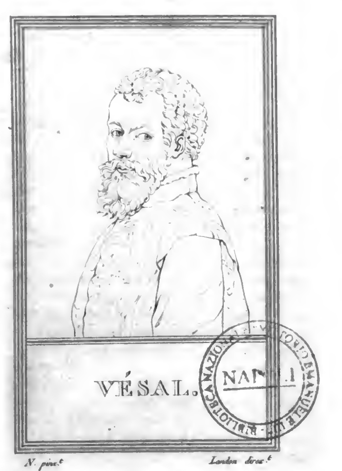
P. P. pinx.t *Landon direx.t*

VERTOT.

Réné Aubert de Vertot, d'une famille noble de Normandie, naquit à Bennetot en 1655. Il n'eut pas plutôt terminé ses études, qu'il témoigna le desir d'embrasser l'état ecclésiastique, entra au séminaire, et disparut au bout de peu de temps : ce ne fut qu'après six mois de recherches qu'on le découvrit dans un couvent de Capucins, à Argentan. Sa famille voulut vainement l'en tirer ; il persista dans sa résolution, et il venait de faire profession, lorsqu'une maladie longue et aiguë le forçant de choisir une règle plus douce, il entra chez les Prémontrés. L'abbé Colbert, alors général de l'ordre, voulut se l'attacher et lui donna un bénéfice considérable ; mais les murmures et l'opposition de ses confrères forcèrent le père Vertot à se réduire à une simple cure, celle de Croissy-la-Garenne, près Marly. C'est là qu'alliant aux fonctions de pasteur l'étude des belles-lettres et celle de l'histoire, il publia, en 1689, ses *Révolutions de Portugal*. Elles eurent le plus grand succès. *Les Révolutions de Suède* parurent en 1696, et ajoutèrent encore à la réputation de l'auteur : Bossuet disait alors que c'était une plume taillée pour la vie de M. de Turenne. Vertot, après avoir plusieurs fois permuté sa cure, la résigna enfin en 1703, et vint à Paris partager les travaux de l'Académie des in-

scriptions dont il avait été nommé membre en 1701. Ce fut là le dernier des changemens d'état que l'on appeloit *les Révolutions de l'abbé de Vertot.* Débarrassé désormais de tout soin étranger à ses études favorites, il s'y livra entièrement, enrichit de dissertations intéressantes la collection des Mémoires de l'Académie, donna plusieurs ouvrages sur différens points de l'histoire moderne, et publia successivement *ses Révolutions romaines*, le plus estimé de ses ouvrages, et *son Histoire de l'ordre de Malte.* Celle-ci termina la carrière littéraire de l'abbé de Vertot. Il vécut encore plusieurs années, mais accablé d'infirmités qui ne lui permettaient plus un travail suivi. Il est mort en 1735. Cet auteur a été placé à juste titre au rang de nos meilleurs historiens. S'il n'est ni profond dans ses réflexions, ni vigoureux dans ses portraits, il connaît généralement bien le vrai style de l'histoire; le sien est toujours noble, élégant et pur; sa narration est pleine, bien coupée, rapide et attachante. Le seul reproche qu'on ait pu lui faire, c'est de n'avoir pas été assez difficile dans le choix de ses matériaux, et d'avoir quelquefois embelli ses récits aux dépens de la vérité. On assure qu'ayant reçu des mémoires authentiques du siége de Malte, il n'en fit point usage, et se contenta de dire : *c'est trop tard, mon siége est fait.*

F.



N. pinx.t *Landon direx.t*

VÉSALE.

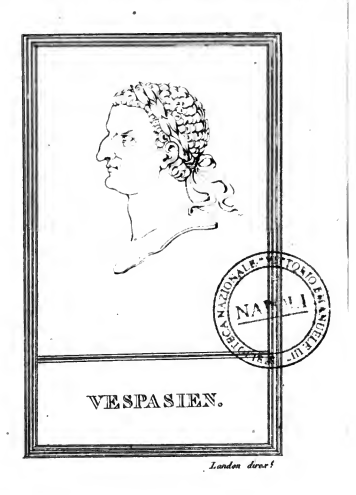
André Vésale, médecin célèbre, et l'un des principaux restaurateurs de l'anatomie parmi les modernes, naquit à Bruxelles, vers l'an 1506. Son père était apothicaire de l'empereur Maximilien Ier : son grand père, son bisaïeul et son trisaïeul, avaient été médecins des souverains du Brabant, et tous trois avaient laissé des écrits sur l'art qu'ils exerçaient, ou en avaient donné des leçons dans les écoles. Après avoir fait ses humanités à Louvain, Vésale vint à Paris étudier la médecine, à laquelle sa famille s'était consacrée depuis tant de générations. Il s'attacha principalement à l'anatomie, donna des leçons de cette science, et la pratiqua publiquement. De là Vésale revint dans sa patrie, et passa ensuite en Italie, où il enseigna la médecine, et sur-tout l'anatomie à Bologne, à Pise, et enfin à Padoue, où il demeura sept ans. Il fit paraître, en 1541, son grand ouvrage d'anatomie, sous le titre de *Fabrique du corps humain.* Ce livre renfermait des découvertes en anatomie; il rectifiait des erreurs que l'autorité des anciens, et surtout celle de Galien faisait passer pour des vérités incontestables; il était en outre embelli par des planches dont les dessins ont été attribués au Titien, et sont certainement l'ouvrage d'artistes très-distingués; il fut généralement admiré, mais en même temps il excita contre son auteur l'envie des vieux

médecins, et sur-tout celle de Jacques Sylvius, célèbre professeur de Paris, dont Vésale avait été le disciple.

L'empereur Charles-quint, instruit du mérite de Vésale, le choisit pour son médecin ; il fut aussi celui de Philippe II. A l'âge de plus de cinquante ans, ennuyé du séjour de la cour, ou, selon quelques écrivains, par ordre de l'inquisition, et en expiation du meurtre involontaire qu'il avait commis sur un gentilhomme espagnol que l'on croyait mort, et dont les parens lui avaient permis de faire l'ouverture, Vesale entreprit le pélerinage de la Terre-sainte; il se rendit dans l'île de Chypre, et de là à Jérusalem, d'où, sur l'offre que lui fit le sénat de Venise, de la chaire que Falloppe avait remplie à Padoue, il se mit en chemin pour en prendre possession ; mais une tempête brisa le vaisseau qui le portait, et le jeta dans l'île de Zante, où il mourut de faim et de misère, en 1564, à l'âge de cinquante-huit ans. Le célèbre Boerhaave a donné une édition des ouvrages de Vésale ; ils ont été copiés par presque tous les anatomistes du 16e et du 17e siècle, et les dessins en ont été souvent reproduits.

Le mérite de Vésale, et son orgueil, lui attirèrent la jalousie des médecins de son temps, et il fut en butte à leurs persécutions; mais ses ouvrages ont résisté à toutes leurs attaques. La postérité lui a rendu justice, et c'est à lui que l'on fixe l'époque du rétablissement de l'étude de l'anatomie.

M.



VESPASIEN.

Landon direx!

VESPASIEN.

Rome, depuis la mort d'Auguste, en proie à des tyrans lâches et cruels, tour-à-tour portés sur le trône et renversés par le meurtre, soupirait après la domination paisible d'un prince vertueux. Vespasien parvint à l'empire, et rendit aux Romains des jours de paix et de bonheur ; il assura leur tranquillité future par la sagesse de ses ordonnances ; et mettant la loi au-dessus des volontés du monarque, il dissipa les craintes intérieures des citoyen, squi ne regardaient depuis long-temps un nouvel empereur que comme un tyran nouveau.

La famille de Vespasien n'était point illustre ; son père, Flavius Petronius, exerçait l'emploi de receveur du *quarantième* en Asie. Vespasien naquit à Rhéate, dans le pays des Sabins, cinq ans avant la mort d'Auguste. Destiné aux armes, il fit sa première campagne en Thrace, et Narcisse, favori de Néron, l'ayant fait nommer lieutenant d'une légion qui passa dans la Grande-Bretagne, Vespasien se distingua dans cette île, et soumit une grande partie des peuples belliqueux qui l'habitaient. Le consulat fut le prix de ses exploits ; le temps de la durée de sa charge étant expiré, il vécut dans la retraite, craignant Agrippine, qui poursuivait les amis de Narcisse. Il encourut bientôt après la disgrace de Néron, pour avoir dormi pendant que cet empereur lisait des vers dont il était l'auteur. Cependant

la révolte de la Judée fit jeter les yeux sur lui pour soumettre les rebelles ; Néron voulait employer un général qui eût des talens et point de naissance, qui servît l'état sans faire ombrage au prince ; Vespasien fut tiré de sa retraite et mis à la tête de l'armée ; et les Juifs, vaincus et poursuivis, cédèrent au plus habile capitaine de Rome. L'ambition augmente avec les dignités, et se développe selon les circonstances. Après Néron et Galba, Othon et Vitellius se disputant l'empire, Vespasien conçut l'espérance d'y parvenir lui-même. Les secours de Mucien et la bienveillance de Vologèse, roi des Parthes, assurèrent son élection. Le gouverneur d'Egypte et l'armée le saluèrent empereur le jour des calendes de juillet, de l'an 69 de J. C. Il vint à Rome, précédé de toute sa renommée. Sous son règne la puissance et la gloire de l'empire s'élevèrent au plus haut degré. La Carie, la Lycie, l'Achaïe, Rhodes, Bysance, Samos, la Thrace, la Cilicie, la Comagène, furent réduites en provinces romaines. Mais si Vespasien fit la part de l'ambition, il n'oublia pas celle de la sagesse. Des abus, restes de l'ancienne tyrannie, disparurent ; la licence des soldats fut réprimée, la justice rendue avec promptitude, le sénat épuré ; des lois sévères ordonnèrent que les usuriers qui prêteraient aux enfans de famille ne pourraient réclamer le paiement de ce qui leur était dû. Vespasien répandit ses libéralités sur les grands talens : Appollinaris, auteur tragique,

reçut 400 *grands sesterces*, Diodore et Terpnus 200, et le trésor public en paya annuellement 200 à ceux qui enseignaient les lettres grecques et latines. Les villes frontières furent fortifiées, les villes intérieures embellies. Un temple en l'honneur de la paix et un nouvel amphithéâtre augmentèrent la magnificence de Rome. Ce qui a distingué surtout Vespasien de ses prédécesseurs, c'est sa clémence. Metius Pomposianus l'éprouva ; on le désignait à l'empereur comme un homme qui prétendait à l'empire : *Je le fais consul*, dit Vespasien, *afin que, s'il monte jamais sur le trône, il se souvienne que je lui ai fait du bien.* On connait le mot qu'il adressa à un jeune homme qui venait tout parfumé d'ambre le remercier d'un emploi considérable : *J'aimerais mieux*, lui dit-il, *que vous sentissiez l'ail que l'essence.* Son amour pour le peuple lui fit rejeter l'invention d'un mathématicien qui s'offrait à transporter à peu de frais des colonnes immenses. Il le paya généreusement : « J'approuve « votre découverte sans en vouloir profiter, lui dit- « il ; permettez-moi de faire vivre le pauvre peuple ». Comme les grandes ames, Vespasien ne s'offensait point de la vérité, quelque désagréable qu'elle fût pour son amour-propre. Jamais, dit Suétone, il ne fit un crime aux philosophes de leur esprit indépendant. Il ne punit point le propos d'un esclave auquel il refusait de donner la liberté gratuitement, et qui lui dit, dans sa mauvaise humeur, que le renard changeait de poil, mais non de caractère ;

bon mot, qui fait allusion à l'avarice dont on a généralement accusé Vespasien. En effet, ce prince, qui comparait plaisamment les financiers à des éponges qu'il pressait au besoin, mettait des impôts sur tout, même sur les urines; et l'on rapporte qu'il disait en riant que l'argent qui en provenait ne sentait pas mauvais; on sait encore qu'il vendait les charges, et les absolutions aux coupables, et rejetait ces extorsions sur Cénis, une de ses concubines. Voilà les défauts que lui reproche l'histoire; mais son avarice ne semble être que de l'économie, lorsqu'on se rappelle qu'à son avénement au trône le trésor public devait plus de huit cents millions, et qu'on pense au noble usage qu'il fit des revenus de l'empire.

Vespasien mourut à Rhéate, lieu de sa naissance. *Je sens que je deviens dieu,* disait-il, au commencement de sa maladie, faisant allusion à son apothéose prochaine..... Il continua de s'occuper des affaires jusqu'à son dernier moment, et répondit à ceux qui lui conseillaient de prendre du repos, qu'*il fallait qu'un empereur mourût debout.* Il expira le 24 juin de l'an 79 de J. C., dans la 69[e] année de son âge, laissant deux fils d'un caractère bien différent, Titus et Domitien.

L'histoire a placé Vespasien au rang de ces hommes nés pour le bonheur des peuples, et fait pour rétablir les empires ébranlés par les crimes et la folie.

Ph. L. R.



VICTOR AMÉDÉE.

St Aubin del.t Landon direx.t

VICTOR-AMÉDÉE.

Victor-Amédée, deuxième du nom, fils de Charles Emmanuel II, duc de Savoie, et de Jeanne de Savoie Nemours, naquit en 1666, perdit son père en 1675, et resta sous la tutelle de sa mère, qui sut gouverner avec tant d'habileté et de prudence, qu'il n'y eut aucun trouble pendant sa régence. Victor-Amédée épousa en 1684 Anne Marie d'Orléans, nièce de Louis XIV; et tandis que ce prince révoquait l'édit de Nantes, il persécutait avec violence de son côté les hérétiques des vallées du Piémont. Louis XIV le croyait dévoué à ses intérêts; cependant Victor-Amédée accéda secrètement à la ligue formée contre ce Monarque en 1687 à Augsbourg. Louis instruit de ses intelligences, après avoir en vain employé les négociations, fit marcher contre lui une armée en 1690. Victor-Amédée se mit à la tête des troupes qu'il lui opposa; mais, malgré son intrépidité et son habileté dans l'art de la guerre, la Savoie fut conquise; il fut battu à Staffarde par Catinat, et le Piémont fut ravagé. Il espéra vainement faire diversion, en pénétrant dans le Dauphiné; il fut repoussé. Catinat le battit une seconde fois à la Marsaille. Il parvint cependant, en 1695, à s'emparer de la ville de Casal que le duc de Mantoue avait cédée à la France, et à

faire l'année suivante avec Louis XIV une paix très-avantageuse. On lui rendit tout ce qui lui avait été pris, et même Pignerol, qu'il regardait comme la clef de ses états, et dont les Français étaient maîtres depuis 1630.

Par ce traité, sa fille aînée épousa en 1697 le duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin. La seconde épousa en 1701 le second fils de ce Prince, le duc d'Anjou, que le testament de Charles II venait d'appeler à la couronne d'Espagne. Louis XIV ne doutant point que cette double alliance n'eut attaché irrévocablement Victor-Amédée aux intérêts de la France, le nomma généralissime des armées de France et d'Espagne en Italie.

Cependant Catinat, qui commandait sous ses ordres, ne tarda pas à concevoir des soupçons contre lui. Louis ne put ou ne voulut pas y croire. Catinat fut rappelé et remplacé d'abord par le maréchal de Villeroy, ensuite par le duc de Vendôme; mais, dès 1703, Victor-Amédée avait levé le masque, et passé ouvertement dans le parti des alliés. Ses états furent conquis, et bientôt il ne lui resta plus que sa capitale qui fut assiégée en 1706 par le duc d'Orléans et le maréchal de Marsin. Elle allait tomber en leur pouvoir, lorsque le prince Eugène attaqua les Français dans leurs retranchemens, les força et les mit en fuite.

Par les suites de cette victoire, Victor-Amédée non-seulement rentra en possession du Piémont

et de la Savoie, mais encore il se vit en état de passer le Var en 1707, et de mettre le siége devant Toulon. L'entreprise ne réussit pas, et il fut obligé de se retirer en Piémont.

La guerre continua jusqu'en 1713 où, par la paix d'Utrecht, Philippe V céda au duc de Savoie le royaume de Sicile. Victor prit le titre de roi, et fut couronné la même année à Palerme. Ce royaume lui avait été cédé à la condition qu'il joindrait ses forces à celles de l'Espagne contre l'Empereur; Victor craignant d'attirer dans ses états un ennemi aussi puissant, éluda l'exécution de cette clause. Irrité de ce manque de foi, Philippe V envoya 30,000 hommes en Sicile; il allait s'en rendre maître, lorsqu'en 1718 Victor la céda à l'Empereur pour le royaume de Sardaigne, par un nouveau traité qui lui assura le titre de roi.

Depuis cette époque, ce prince ne s'occupa plus que du gouvernement de ses peuples. Il refondit les loix et donna un nouveau code justement estimé; il s'attacha aussi à instruire son fils dans l'art de régner; enfin en 1730, en présence des principaux personnages de ses états, il abdiqua et résigna la couronne à son fils Charles Emmanuel III, ne se réservant qu'une modique pension.

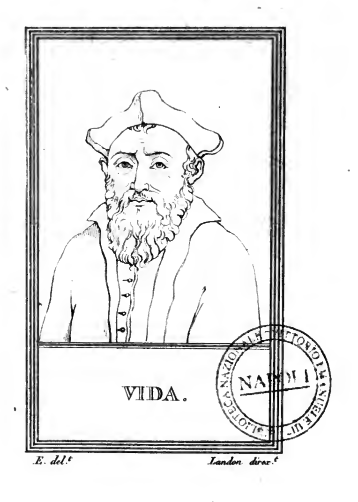
Son inconstance naturelle et le desir d'épouser la marquise de Saint-Sébastien qu'il aimait l'avaient porté à cette étrange démarche; il ne tarda pas à s'en repentir et à vouloir remonter sur le trône, mais

ses efforts furent vains; il fut arrêté, séparé de la Marquise, et tous les deux furent traités avec rigueur : il en mourut de chagrin peu de temps après, en 1732.

Selon Voltaire, Victor ne pensa jamais à remonter sur le trône, et ce fut le marquis d'Ormea, ministre qu'il avait formé lui-même et recommandé à son fils, qui lui prêta ce projet, pour empêcher Charles Emmanuel de revoir son père. Le Ministre craignait que ce dernier ne s'aperçût de l'empire qu'il avait pris sur le nouveau roi et ne le perdît dans son esprit. Mais ne peut-on pas considérer le récit de Voltaire comme un de ces bruits que le public accueille, parce qu'il veut toujours que les choses soyent autrement qu'elles ne lui sont présentées, et n'est-il pas plus naturel de croire que l'inconstance du caractère de Victor-Amédée, qui eut tant d'influence sur ses déterminations politiques, et qui est le seul défaut peut-être qu'on puisse lui reprocher, le fit se repentir d'une démarche, dont tant d'autres souverains se sont repentis.

Victor-Amédée passa pour le prince le plus politique et le plus habile négociateur de son temps: presque toujours malheureux à la guerre, ce ne fut que par des traités qu'il étendit ses états dans le Montferrat et le Milanais, acquit la Sardaigne, et le titre de roi.

M.


VIDA.
E. del.t
Landon direx.t

VIDA.

Vida naquit à Crémone, en 1470. Il cultiva d'abord les muses dans le silence du cloître. Son poème de la Christiade le fit connaître de Léon X qui, au sein d'une vie voluptueuse, protégeait les lettres, les arts, et s'entourait de tous les talens. Quoique la langue italienne fût aussi riche qu'harmonieuse, aussi poétique, aussi flexible que les plus belles langues de l'antiquité, Vida lui préféra celle de Virgile et d'Horace. Les poètes latins possédaient beaucoup mieux la langue d'Homère et de Démosthènes que nous ne possédons la leur; néanmoins aucun d'eux ne hasarda d'écrire en grec. L'ouvrage le plus considérable de Vida est sa poétique. On y sent la chaleur de l'enthousiasme qui animait l'auteur. Pour lui le poète est un être divin; il veut que tous les plaisirs innocens embellissent son enfance; que toutes les peines, que toutes les contradictions fuyent son heureux asile; il trace le plan d'éducation qu'il doit recevoir, plan plus beau que facile à exécuter. Vida semblait ne point se douter que l'on n'élève point un enfant pour en faire un poète, que les plus célèbres écrivains qui ayent charmé les peuples, et agrandi le domaine de l'imagination ont cultivé leurs talens en dépit de la fortune, des obstacles de toute espèce, et même de l'autorité paternelle.

En traçant les règles des diverses parties d'un poème, Vida joint l'exemple au précepte; en donnant une leçon, il fait un tableau.

Il fit un poème sur les Echecs, la plus ancienne des ressources contre l'ennui, et le premier des plaisirs insipides; on ne le lit guères maintenant. Il en fit un autre sur les Vers à soie, où l'on trouve de la poésie, des morceaux pleins de grâces et de douceur. La poétique de Vida offre plus de beautés de détail et moins de véritables préceptes que celle d'Horace. Le célèbre lyrique ancien parle de la poésie sans chaleur, sans enthousiasme; il a jeté des torrens de feu dans ses belles odes; il consacre seulement au genre didactique les fruits d'une raison calme et d'un goût éclairé: le poète moderne semble vouloir prouver, par la chaleur de ses leçons, qu'il était capable d'y joindre de magnifiques exemples.

On sait peu de choses sur sa vie; élevé à l'épiscopat, il remplit son ministère avec dignité, il ne sacrifia point ses devoirs aux Muses, et ne leur rendit plus qu'un culte compatible avec ses respectables fonctions.

L'abbé Le Batteux a traduit sa Poétique, et l'a joint à celles d'Aristote, d'Horace et de Boileau.

L...e



VIGNOLE.

VIGNOLE.

Jacques Barrozzio, connu sous le nom de *Vignole*, son pays natal, dans le Modénais, était d'une famille noble de Milan. Il étudia la peinture à Bologne, et composa pour son instruction un Traité de perspective qui fut aussitôt publié et généralement accueilli. Son goût le porta vers l'étude de l'architecture; il en alla puiser les principes au milieu des monumens de Rome antique. Ce fut sur ces modèles qu'il composa son Traité des cinq ordres d'architecture, rédigé avec une telle simplicité qu'il devint sur cet art la règle universelle, et qu'il est encore aujourd'hui le livre élémentaire le plus connu et le plus généralement suivi, surtout en France.

Vignole cultivait cependant toujours la peinture, mais il y faisait peu de progrès, et l'abandonna entièrement.

Le Primatice fit alors (vers 1540) un voyage en cette ville par ordre de François I, pour y acheter des antiques; Vignole lui donna plusieurs dessins des monumens, et fit avec lui le voyage de Paris où il demeura deux ans: il fut employé à Fontainebleau, et donna des projets pour d'autres édifices que les guerres civiles ne permirent pas d'exécuter. Vignole retourna donc à Bologne où il projeta le portail de l'église S. Pétrone,

qui obtint les suffrages de Jules-Romain et de Christophe Lombard, architecte du fameux dôme de Milan.

Sa réputation fut dès-lors établie, et il se trouva chargé d'un grand nombre d'ouvrages importans; il acheva aussi le canal *del Navilio* pour cette ville, alla à Plaisance, donna les desseins du Palais Ducal, et parcourut l'Italie où il construisit plusieurs édifices. De retour à Rome, il fut présenté par Vasari à Jules III qui déja l'avait vu à Bologne, et il eut la direction des travaux à faire pour l'eau de Trevi, en même temps qu'il érigea la belle maison de campagne connue aujourd'hui sous le nom de *Papa Giulio*, le petit temple de *S. Andrea di Ponte mole*, etc.

Vignole bâtit encore une partie du palais Farnèse, l'église du *Jesu*, et mit le sceau à sa gloire par l'érection du magnifique château de *Caprarole*, situé à dix lieues de Rome. Il eut encore l'honneur de succéder à Michel-Ange pour la conduite de S. Pierre de Rome dont il fit ériger les deux coupoles latérales.

Il donna les dessins du célèbre palais de l'Escurial, mais ne voulut pas quitter Rome pour aller l'exécuter en Espagne. Il mourut à l'âge de 66 ans, et fut enterré en grande pompe au Panthéon, en 1573. Tous les artistes se firent un devoir d'assister à ses funérailles.

L. G.



VILLARS.

Hyac Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

VILLARS.

Louis Hector de Villars naquit de Pierre de Villars et de Marie de Bellefonds, au mois de mai 1651.

Selon quelques-uns, Turin fut sa patrie; d'autres réclament pour la ville de Moulins l'honneur de lui avoir donné naissance. Le goût des armes et le desir de la gloire s'annoncèrent en lui dès ses plus jeunes années. Bientôt il apprit à y joindre ce coup-d'œil attentif et sage, cette prudence dans les décisions, sans laquelle le courage d'un général, pouvant compromettre le sort de l'état, serait une sorte de fléau pour la nation. Villars, naturellement audacieux, eut besoin de quelques leçons en ce genre, et les reçut des maréchaux de Luxembourg, de Schomberg et de Créqui sous lesquels il servit en Flandre, en Alsace et en Allemagne. Au siége de Maestricht, en 1673, il se lança dans la tranchée parmi quelques grenadiers, quoiqu'il fût alors cornette de chevau-légers. Louis XIV, témoin de son danger, crut devoir modérer une telle ardeur, et lui rappela, d'un ton sévère, qu'il avait défendu aux volontaires, et surtout aux officiers de cavalerie, d'aller aux attaques sans permission. — « J'ai cru, Sire, répondit le « jeune Villars, sans se troubler, que Votre

« Majesté me pardonnerait d'apprendre le mé-
« tier de l'infanterie, surtout quand la cavalerie
« n'a rien à faire. »

Au même siége, une poignée de gendarmes repoussait les ennemis avec une intrépidité remarquable. « Qui donc commande ces gendarmes, « demanda le Roi? On lui répondit: Villars. — « Il semble, dit-il, que dès qu'on tire en quel-« que endroit, ce petit Garçon sort de terre « pour s'y trouver. » De semblables éloges lui furent donnés par Turenne et le Grand Condé. En 1674, ce prince, prêt à livrer la bataille de Senef, lui entendit faire une observation si juste qu'il ne put s'empêcher de lui dire: « Jeune homme, « qui vous en a tant appris? » A l'instant où Condé fit sonner la charge et tira son épée, « Ah! « s'écria Villars, voilà ce que j'ai tant souhaité! « je vois le Grand Condé l'épée à la main! »

Après avoir passé par différens grades, Villars eut en 1691 le commandement d'une armée de 15,000 hommes, et fut fait lieutenant-général. Négociateur à Vienne et à Munich, pendant la paix qui suivit le traité de Nimègue, il y déploya des talens qu'on ne lui connaissait point encore, et reprit ensuite le commandement de l'armée en Italie et en Allemagne. En 1702, il gagna la bataille de Fridlingen, et l'année suivante il emporta le fort de Kell, et gagna la bataille d'Hochstet. Maréchal de France, puis

chevalier des ordres du roi, Villars, en 1705, rentra en campagne. Ce fut alors qu'il occupa ce fameux camp de Sirk; position savante qui couvrit Thionville et Sar-Louis, et préserva la Champagne. Marlborough, qui semblait devoir l'attaquer alors, se vit forcé, par les indécisions du prince de Bade, de renoncer à ce projet.

Les années 1706 et 1707 furent marquées par de nouveaux succès; mais Villars, habitué à vaincre, ne se montra pas moins grand lorsqu'en l'année 1709 il vit changer la fortune, et qu'on lui donna le commandement d'une armée faible et dénuée de tout, sur une frontière mal défendue et déja entamée par l'ennemi : c'est alors que, soutenant ses soldats dans la détresse, comme il savait les animer dans le danger, il leur fit supporter sans murmure cette désastreuse campagne que tous ses efforts ne purent empêcher de se terminer par la bataille de Malplaquet où les ennemis restèrent maîtres du champ de bataille. Villars y eut le genou cassé, et au retour fut fait pair de France.

Dans les deux années qui suivirent, les ennemis, supérieurs en nombre, firent des progrès dont Villars seul ne s'effraya point. Il rassure son roi, qu'un dernier effort de courage portait à défendre lui-même son peuple et ses états; et, fort des grandes destinées qu'il tient dans ses mains, Villars rassemble ce qui lui reste de trou-

pes, et marche au devant de l'ennemi : la fortune servit son courage. Ce fut le 24 juillet 1712 que Villars remporta contre le prince Eugène l'importante victoire de Denain. Il fit lever le siége de Landrecies, rompit ces lignes que les confédérés appelaient *le grand chemin de Paris*, et qui eussent pu le devenir si Villars n'eût ainsi sauvé la France.

Le fruit de cette victoire, à jamais célèbre, fut la paix que conclurent à Rastadt, en 1714, Eugène et Villars, généraux et plénipotentiaires, dignes tous deux de combattre et de traiter ensemble. La pacification générale laissa dès-lors à Villars la faculté de s'occuper, sous des rapports nouveaux, du bonheur de la France. Serviteur fidèle, ami dévoué de ses maîtres, il soutint, par des conseils hardis, la vieillesse malheureuse de Louis XIV. Ministre prudent, comme grand capitaine, il fut appelé dans les conseils établis sous la régence. Là, toujours protecteur des peuples qu'il avait si bien défendus, il y rappela sans cesse leurs besoins et la nécessité de diminuer les impôts ; enfin il osa, en parlant à Louis XV, lui faire un devoir important d'une stricte économie.

Le maréchal de Villars reprit encore les armes en 1733 ; et, à l'âge de 83 ans, il conquit le Milanais. Il mourut dans son lit, à Turin, en juin 1734.

M.

HIST. DE MALTE.

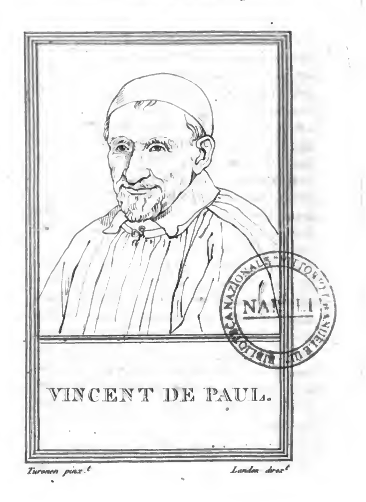


VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Issu d'une des plus illustres familles de France, petit-fils du maréchal Jean de l'Isle-Adam qui, sous le règne orageux de Charles VI, embrassa le parti de la faction de Bourgogne, Philippe de l'Isle-Adam acquit une gloire plus pure que celle de son aïeul. Il fut élu, en 1521, 43.e grand-maître de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, association religieuse et guerrière, dont la fondation remonte au temps des Croisades. L'ordre possédait alors l'île de Rhodes. En 1480, sous le grand-maître d'Aubusson, les forces ottomanes avaient échoué contre ce boulevart de la chretienté. 150,000 turcs, commandés par Soliman second, l'un des plus illustres souverains de l'empire mahométan, vinrent assiéger de nouveau les chevaliers, en 1522. On vit, dans cette grande et mémorable lutte, tout ce que l'enthousiasme religieux peut ajouter à la valeur. Réduit à ses propres forces, abandonné des princes chrétiens qui, en n'écoutant même que les lois de la politique, auraient dû lui prodiguer leurs secours, l'Isle-Adam, presque toujours sur les brèches ou dans les retranchemens, fit périr par le fer 40,000 assiégeans, tandis qu'un pareil nombre succombait victime de la famine et des maladies; enfin trahi par le portugais d'Amaral, n'ayant pour défense que les débris de

ses murailles foudroyées par le canon et par les mines, privé de presque tous ses chevaliers que le siége avait fait périr ou mis hors de combat, le défenseur de Rhodes fut contraint de se rendre après 5 mois de siége. Soliman honora son courage; il lui donna des marques d'estime, on pourrait même dire de respect. « Il m'en coûte, « disait-il à ses officiers, d'obliger ce chrétien, à « son âge, de sortir de sa maison. » Le petit nombre de chevaliers qui vivaient encore et leur vénérable chef débarquèrent à Civita-Vecchia, et séjournèrent quelque temps dans les murs de Viterbe. Huit années s'écoulèrent avant qu'ils eussent d'autre asile que celui qu'ils devaient à l'hospitalité du souverain pontife. Enfin, en 1530, Charles-Quint, guidé plutôt par des raisons d'intérêt personnel que par des sentimens plus généreux, leur céda, sous la condition de lui en faire hommage, l'île de Malte et celles de Goze et de Cumino qui en dépendent. L'Isle-Adam eut, avant de mourir, la consolation de voir ses compagnons paisibles possesseurs de leur nouveau domaine. Il mourut, en 1534, âgé de 70 ans. On grava sur son tombeau cette épitaphe d'une simplicité touchante : *ici repose la vertu victorieuse de la fortune.*

D. D.


VINCENT DE PAUL.
Turonen pinx.t
Landon direx.t

S. VINCENT DE PAUL.

Trop de plumes habiles ont exposé, dans ces derniers temps à l'admiration publique, le tableau des vertus de S. Vincent de Paul, pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans de longs détails sur un homme d'un mérite si rare. Pour le faire connaître, il suffira de tracer la liste des nombreux établissemens où les malheureux de toute espèce ont trouvé et trouvent encore des consolations et des ressources. Né de parens obscurs, en 1576, à Poy, au diocèse d'Acqs, il commença par être gardeur de troupeau. Il fut successivement esclave à Tunis, curé de village, précepteur du cardinal de Retz, aumônier général des galères, principal du collège des Bons-Enfans, chef des missions, et adjoint au ministère de la feuille des bénéfices. Sa vie ne fut qu'un tissu de bonnes œuvres dont nous jouissons encore en partie. Il institua en France, les séminaires, les Lazaristes, les Filles de la Charité, ces anges consolateurs, qu'un gouvernement réparateur s'est empressé de rendre aux vœux de l'humanité souffrante. Il fonda des hôpitaux pour les enfans trouvés à qui, par un discours de quelques mots, il sut procurer 40,000 l. de rente. Les hôpitaux de Bicêtre, de la Salpétrière, de la Pitié; ceux de Marseille pour les forçats, de Sainte-Reine pour les pélerins, du

Saint-Nom-de-Jésus pour les vieillards, furent en partie son ouvrage. Il répandit plus de 20 millions dans les provinces dévastées; il travailla à la réforme de Grammont, de Prémontré, de Sainte-Geneviève. Voilà ce que fit cet homme qui, au jugement de ses ennemis, n'eut que du zèle sans talens. Il était, il est vrai, plus pieux que savant; mais que le savoir est peu de choses auprès de tant d'actions sublimes! Un malheureux que Vincent avait vu était certain d'être soulagé. A Marseille, il rencontra un forçat au désespoir de laisser dans la misère sa femme et ses enfans; il se fait enchaîner à sa place, à la chiourme des galériens, et ses pieds, restés enflés pendant le reste de sa vie, portèrent les traces des fers honorables dont ils avaient été chargés. Le ciel prolongea des jours si utilement employés au salut des autres hommes. Il vécut jusqu'à 85 ans. Il fut mis au nombre des Saints par Clément XII, en 1737.

L. G. T.


VIRGILE.
Landon direx.

VIRGILE.

Virgile naquit l'an de Rome 684, sous le consulat de Pompée et de L. Crassus. Il était fils d'un potier du village d'Andès, près de Crémone, à trois milles de Mantoue. Plus heureux qu'Homère qu'il prit pour modèle et qu'il égala, il vit, dès son vivant, la gloire et la fortune se réunir pour couronner ses talens. Il fut chéri d'Auguste et l'ami des Mécènes, des Pollion, des Tucca, des Horace, et des Gallus; au théâtre, on l'accueillit, un jour, par ces acclamations qui n'étaient accordées qu'à l'empereur; et souvent, dans les rues de Rome, on le vit se dérober, avec timidité, à l'empressement d'un peuple curieux de le contempler. Il avait, dans ses mœurs, cette négligence et cette simplicité qui s'accordent si bien avec le génie, et qui semblent être données, dit Voltaire, aux véritablement grands hommes, pour adoucir l'envie.

Virgile avait puisé, à Mantoue, dans l'étude de la langue grecque, de la médecine, des mathématiques et de la philosophie, ces connaissances premières et solides qui fécondent le génie et assurent ses succès.

Il dut à l'entremise de Pollion, que son père ne fût point dépouillé de sa petite possession par un des vétérans qui avaient vaincu avec

Octave. Bientôt Mécènes le présenta à ce prince qui le combla de ses bienfaits. Les divers poèmes que composa Virgile attestent sa reconnaissance. Tous sont trop connus pour en parler ici. Il suffira de dire que l'Enéide, quoique imparfaite, et qu'il voulait jeter au feu, balance encore aujourd'hui la réputation et la gloire d'Homère. On n'a pu donner une idée de la perfection de son style qu'en la comparant à celle de l'Apollon du Belvédère. Son habile traducteur l'a caractérisée ainsi :

Ta vigueur, sans effort, c'est la grâce elle-même.
Avant de t'admirer, le lecteur sent qu'il t'aime.
Brillant, mais naturel, et pur quoiqu'abondant,
Chez toi toujours le goût employa la richesse;
Le goût fut ton génie......

Virgile mourut à Brindes, en revenant de Grèce. Il était âgé de 51 ans. Son corps fut porté près de Naples. Il avait fait, en mourant, cette épitaphe, remarquable par sa précision, qu'on mit sur son tombeau :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope; cecini Pascua, Rura, Duces.

L. G. T.



Landon direx.t

VITELLIUS.

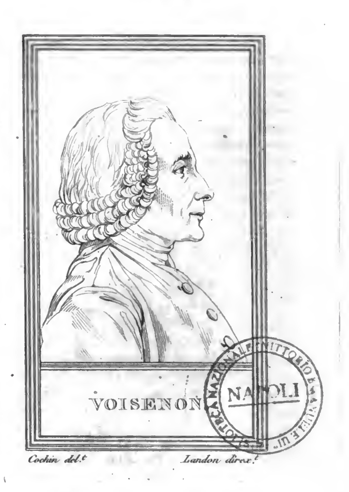
Vitellius, fils d'un père illustré par trois consulats, fut un des favoris de Néron; il passa sa jeunesse dans l'île de Caprée, et c'est dire assez qu'il fut élevé au milieu de tous les crimes. Après avoir été successivement pontife, édile, proconsul d'Asie, il obtint de Galba le commandement des légions de la basse Germanie. Il était à Cologne lorsqu'il apprit l'élévation d'Othon; il prétendait au trône; il eut l'art de gagner les chefs de son armée, et les soldats le proclamèrent empereur, le 2 janvier de l'an 69 de J. C.

Son premier soin fut de marcher vers son rival, qui s'ôta la vie après la perte de la bataille de Bedriac. Ce fut sur ce champ de bataille, couvert de cadavres qui exhalaient une odeur insupportable, que Vitellius dit ce mot si connu: « Le « corps d'un ennemi mort, et sur-tout d'un ci- « toyen, sent toujours bon ». Il entra dans Rome suivi de soixante mille soldats, et se fit déclarer sur-le-champ consul perpétuel. Les premiers actes de son gouvernement furent d'un monstre. On le vit dans une assemblée publique immoler des victimes aux mânes de Néron, dout il déclara vouloir imiter la conduite. Aussi vil et corrompu que ce dernier, il envoya successivement à la mort les hommes les plus distingués de l'empire, et comme Néron, il se chargea d'un parricide en faisant em-

poisonner sa mère, parce qu'on lui avait prédit qu'il vivrait long-temps s'il lui survivait.

Incapable de gouverner, abandonnant les affaires à des ministres dignes de lui, Vitellius se livra sans réserve à sa passion pour la table et la bonne chère. Sa honteuse gourmandise est assez connue. On sait qu'après avoir bien mangé, il la poussait au point de se faire vomir, afin de pouvoir manger encore. La plus extravagante profusion régnait sur sa table. On y servit en un seul jour deux mille poissons exquis, et sept mille volailles ou oiseaux rares. Flavius Josephe observe que si ce prince eût vécu long-temps, les richesses de l'empire n'auraient pu suffire à ses dépenses; mais l'élection de Vespasien en délivra Rome. Aussi lâche que cruel, Vitellius, à la nouvelle de la révolte de l'armée d'orient, voulut abdiquer l'empire; le peuple en eut pitié et l'en empêcha. Mais bientôt après l'incendie du capitole, Primus, lieutenant de Vespasien, l'arrêta dans Rome, et le fit condamner à mort. Vitellius, les mains liées derrière le dos, la corde au cou, avec un poignard sous le menton pour l'empêcher de baisser la tête, marcha aux *Gemonies*, et là, cet indigne empereur, après avoir éprouvé toutes les fureurs d'une populace effrénée, fut percé de plusieurs petits coups, et expira dans des tourmens prolongés, à l'âge de cinquante-quatre ans, après un règne de huit mois. Sa tête fut portée en spectacle dans les rues, et son corps fut jeté dans le Tibre. Ph. L. R.





Cochin del.t *Landon direx.t*

VOISENON.

Claude Henri Fusée de Voisenon fut un de ces hommes aimables et spirituels que l'on trouve chez toutes les nations policées, et plus particulièrement en France. Il naquit, en 1708, au château de Voisenon, près Melun. Sans vocation pour l'état ecclésiastique, ainsi que le prouvent sa vie et ses ouvrages, il s'y consacra cependant, et fut nommé grand vicaire de l'évêque de Boulogne, son parent. Après la mort de ce prélat, l'abbé de Voisenon refusa de lui succéder. Sa faible santé, et peut-être encore son goût pour la vie épicurienne ne lui permirent pas d'accepter un honneur dont il ne se sentait pas digne. Cet acte de désintéressement et de candeur fut récompensé par le don de l'abbaye du Jard. Libre et dans l'aisance, Voisenon cultiva les lettres et la société. Son humeur était douce, et la bonté de son cœur tempérait le penchant qu'il aurait eu à la raillerie. Il ne travaillait pas assez pour laisser des ouvrages du premier rang. La *Coquette fixée* est la meilleure de ses pièces de théâtre. On y trouve le ton de la bonne société, des idées fines, et même des caractères soutenus. Quelques contes de Voisenon annoncent une imagination riante. La morale en est peu sévère, pour ne rien dire de plus; cependant ces productions frivoles, considérées comme une pein-

ture fidèle des mœurs du temps, méritent d'être recueillies. L'intimité de Voisenon avec le poète Favart fit croire que celui-ci lui devait ce que ses opéras avaient de plus piquant. Cette association d'esprit n'est pas prouvée; il est même constant que, depuis la mort de Voisenon, Favart mit au jour des ouvrages qui ne furent point inférieurs aux premiers. Tour-à-tour sceptique et dévot, Voisenon montra dans ses derniers momens plus de fermeté qu'on n'en aurait pu attendre de son caractère versatile et léger. On raconte que certain de ne pas échapper à la maladie mortelle dont il était atteint, il fit apporter dans sa chambre le cercueil de plomb dans lequel son corps devait être placé; l'ayant considéré quelque temps, « voici donc, s'écria-t-il, ma dernière redingotte! » puis, se retournant vers son valet-de-chambre auquel il avait pardonné plus d'un larcin, « j'espère, « lui dit-il, que tu ne seras pas tenté de me voler « celle-ci. » Il mourut, en 1775, dans un château voisin de son abbaye, à l'âge de 67 ans. Son esprit et ses liaisons avec les littérateurs les plus distingués de son temps lui avaient ouvert les portes de l'Académie française.

D. D.



Philippe de Champagne pinx.t *Landon direxit*

VOITURE.

Vincent Voiture naquit à Amiens, en 1598, d'un marchand de vin qui ne négligea rien pour son éducation. Bientôt de puissans protecteurs l'introduisirent à la cour, et l'esprit qu'il montrait le fit admettre dans la société la plus distinguée. Il fut un des plus brillans esprits de l'hôtel de Rambouillet. Ayant voyagé en Espagne et en Italie, il y mérita les distinctions les plus flatteuses. Les érudits de ces deux nations admirèrent également les vers qu'il fit dans leur langue. Il faut croire que l'esprit de courtisan contribua à la renommée de l'auteur. Voiture a joui d'une si grande renommée, de son vivant, que Boileau, sacrifiant au goût public, dans un de ses premiers ouvrages, ne craignit pas de placer Voiture auprès d'Horace; mais, dans la suite, devenu le législateur du Parnasse français, il n'hésita point, dans son *Art poétique*, à indiquer les défauts de Voiture, et à détourner les jeunes poètes de l'imiter.

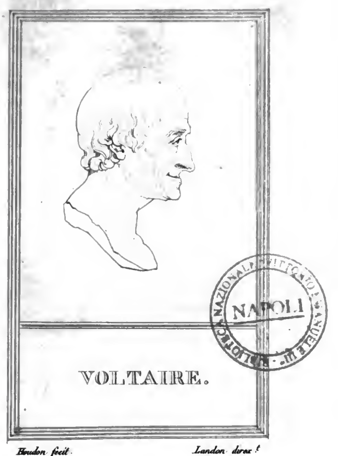
Voiture, trop exalté pendant sa vie, est à peine lu de nos jours. Ce n'est pas qu'il soit dénué de tout charme, mais ce qu'il en a est comme étouffé sous de nombreux défauts. L'affectation et le faux bel esprit règnent dans ses Lettres, dont la moindre lui coûtait, dit-on, 15 jours de travail.

Ses poésies ont quelquefois de la délicatesse, mais elles manquent de naturel. Son sonnet à Uranie, opposé à celui de Benserade sur Job, fit naître une vive querelle parmi des esprits ardens, encore agités des troubles de la fronde. Les deux partis virent même à leur tête quelques-uns des personnages qui avaient le plus marqué dans les dissentions civiles. Ainsi l'histoire de tous les temps se ressemble par un mélange de frivolités et de malheurs.

Voiture avait la passion du jeu et celle des femmes : tous les bienfaits de la cour ne suffirent jamais à ses prodigalités, et il fut souvent obligé de recourir à ses amis, qui répondirent à sa confiance en eux, avec un empressement qui fait leur éloge et le sien : il n'était pas moins empressé à les servir quand l'occasion s'en présentait. Cependant, habitué à vivre avec les grands, il était parfois insupportable à ses égaux. Il avait de plus la petitesse de rougir de l'obscurité de son origine ; c'est ce qui lui attira beaucoup de railleries. Comment un homme qui s'élève par ses talens ne se fait-il pas gloire des obstacles qu'il a eu à vaincre, avant d'arriver à la place que lui marquait son mérite?

Voiture fut reçu à l'Académie française, en 1634, et mourut le 27 mai 1648. L'Académie prit le deuil à sa mort.

B.


VOLTAIRE.
Houdon fecit.
Landon direx.t

VOLTAIRE.

Les travaux et les opinions de Voltaire ont rempli tout un siécle. Ses contemporains se sont divisés pour lui en deux partis également passionnés, mais non pas également nombreux, le parti de ses admirateurs et celui de ses ennemis : nul ne pouvait rester neutre, ni indifférent. La révolution et ses excès sont venus, pour ainsi dire, faire le procès à la plupart de ses principes philosophiques. Ses détracteurs en ont pris occasion de renouveler leurs attaques contre sa gloire littéraire; ils sont parvenus à soulever contre sa mémoire la foule de ceux qui ont été victimes de nos orages politiques; et, s'il en fallait juger d'après ce débat des passions qui s'agitent si violemment à son sujet, il semblerait aujourd'hui moins décidé que jamais quelle place doit occuper dans l'estime des hommes, non-seulement comme philosophe, mais encore comme écrivain, ce Voltaire que l'Europe entière et ses princes ont admiré, ont adoré de son vivant, que tout Paris avant sa mort a couronné sur le théâtre qui avait retenti pendant soixante ans de ses chef-d'œuvres, et à qui, depuis, le même peuple a décerné avec ivresse les honneurs éclatans de l'apothéose. Nous ne nous engagerons point dans cette triste et honteuse querelle qui prouve ce que tant d'autres

choses ont déjà prouvé, la versatilité de nos opinions et de nos sentimens. Heureusement nous sommes un peu plus fidèles à nos goûts et à nos plaisirs : ils prévaudront contre les erreurs dans lesquelles on voudrait entraîner notre raison ; et, en dépit des faux jugemens, des critiques ridicules et des invectives grossières que chaque jour on entasse contre les écrits de Voltaire, ces écrits, sublimes ou charmans, feront toujours nos délices, et ne seront pas lus sans charme par ceux-mêmes qui se seront fait un métier de les déchirer.

Nous avons à écrire la vie de Voltaire. Cette prodigieuse activité d'ame, d'esprit et de corps qui lui fit produire des milliers d'ouvrages, le précipita aussi dans des événemens sans nombre, qui seuls auraient rempli la longue existence d'un homme ordinaire. On les a recueillis plusieurs fois, et il a fallu un volume entier pour les contenir. Nous serons forcés d'en resserrer le récit ; mais nous n'omettrons rien d'essentiel.

Marie-François Arouet, qui a rendu si célèbre le nom de Voltaire (*), naquit à Châtenai, près de Paris, le 20 février 1694, de François Arouet, ancien notaire au Châtelet, trésorier de la Chambre des Comptes, et de Marie-Marguerite Dau-

(*) *Voltaire* est le nom d'un petit bien qui appartenait à sa mère.

mart. De même que Fontenelle qui vécut cent ans, il naquit si faible qu'on désespéra de sa vie, et qu'on ne le fit baptiser que neuf mois après sa naissance, dans l'église de Saint-André-des-Arcs. Il fit ses études au collége de Louis-le-Grand, et il les fit brillantes. L'un de ses professeurs de rhétorique, le Père Lejay, lui prédit qu'*il serait le Coryphée du Déisme en France*. Cela était aisé à prédire : Voltaire au collége se piquait déja d'incrédulité ; il était redevable de ces dispositions à l'abbé de Châteauneuf, son parrain, qui lui avait fait apprendre par cœur *la Moïsade* de Rousseau. Ce même abbé de Châteauneuf le mena chez Ninon, qui, charmée de ses réparties et de ses vers (il en avait fait de fort jolis avant l'âge de douze ans), lui légua 2,000 fr. pour acheter des livres. On dirait qu'il a voulu s'acquitter envers elle dans sa vieillesse, en faisant sa comédie de *la Dépositaire* : il pouvait témoigner plus heureusement sa reconnaissance. L'abbé de Châteauneuf l'introduisit aussi dans la société du duc de Sully, du marquis de Lafare, de l'abbé Chaulieu, de l'abbé Courtin, etc., société à laquelle le prince de Conti et le grand-prieur de Vendôme se joignaient souvent. Ce fut là qu'il puisa ce ton de politesse exquise, de plaisanterie naturelle et fine qui embellirent toujours ses poésies légères, sa correspondance et sa conversation. M. Arouet trembla pour la

fortune d'un fils qui voyait des grands seigneurs, des beaux esprits, et qui faisait des vers. Il obtint de M. de Châteauneuf, ambassadeur de France en Hollande, qu'il emmenerait ce fils avec lui. Voltaire devint amoureux, à la Haye, de la fille d'une madame Dunoyer, protestante réfugiée, et, par suite de cette intrigue qui fit du bruit, il fut renvoyé à ses parens. Comme il se remit à faire des vers et à voir bonne compagnie, son père irrité le bannit de sa maison, et ne consentit à lui pardonner qu'à condition qu'il entrerait chez un procureur. Il y entra, y fit connaissance avec Thiriot, et en sortit bientôt. M. de Caumartin, ami de son père, obtint la permission de l'emmener à son château de Saint-Ange. Le père de M. de Caumartin l'ayant par ses récits enflammé d'amour et d'admiration pour Henri IV, il conçut le projet de *la Henriade*, et il se disposait à l'exécuter, lorsqu'il fut accusé d'avoir fait une méchante satire contre Louis XIV qui venait de mourir, et mis sur le champ à la Bastille. Il y commença son poème de *la Ligue*, et y acheva son *Œdipe*. Cette tragédie eut un succès prodigieux. Elle fut pour Voltaire l'occasion de la seule passion véritable qu'il ait jamais éprouvée. Cette passion, dont l'objet était la maréchale de Villars, n'aboutit, à ce qu'il semble, qu'à le rendre fort malheureux, et à lui faire perdre beaucoup de temps. *Artémire*, jouée deux ans après *Œdipe*, fut mal reçue : don-

née en 1724 sous le titre de *Mariamne* et avec des changemens, elle réussit. Dans l'intervalle, Voltaire accompagna en Hollande madame de Rupelmonde; en passant par Bruxelles, il alla voir Rousseau banni, pour le plaindre et l'admirer; ils se séparèrent ennemis irréconciliables. Bientôt parut le poème de *la Ligue*. Voltaire jouissait de son succès, lorsqu'un événement fatal vint troubler sa vie. Un grand Seigneur, qui s'était attiré de sa part une répartie piquante, le fit insulter par ses gens. Il voulut se venger; son adversaire évita ses poursuites, et le fit mettre à la Bastille. On ne l'en fit sortir que pour l'exiler de Paris, et bientôt du royaume. Il se réfugia en Angleterre. La littérature de ce pays et la société des hommes qui y brillaient alors, fortifièrent son penchant pour la philosophie indépendante et hardie, et influèrent tout le reste de sa vie, sur sa conduite, ses opinions et ses écrits. Il ouvrit à Londres une souscription pour sa *Henriade*: ce fut la base de sa fortune, que dans la suite d'heureuses spéculations sur les effets publics, et des intérêts dans les entreprises des vivres portèrent très-haut. On ne saurait trop s'étonner de l'activité, de la suite et de l'ordre que Voltaire mit toujours dans les affaires d'argent. S'il n'eût été le plus grand écrivain de son temps, il eût pu en être le plus habile financier. De retour en France, il donna successivement et en moins de

quatre ans, *Brutus*, *la Mort de César*, *Eryphile*, *Zaïre* et *Adélaïde du Guesclin*, qui n'ayant point réussi, obtint du succès sous le titre de *Duc de Foix*, et ayant reparu de nouveau sous son premier titre et dans son premier état, prit enfin son rang parmi les tragédies de l'auteur les plus intéressantes et les plus souvent jouées. Dans ce même temps, l'*Elégie sur la mort de mademoiselle Le Couvreur* et *le Temple du Goût* firent naître contre Voltaire les plus violens orages : on ne comprend rien aujourd'hui à ces terribles effets de causes si innocentes. On conçoit mieux la vive persécution que lui attirèrent les *Lettres philosophiques*. Le livre fut brûlé et l'auteur forcé de fuir. A peine le repos lui avait-il été rendu, que la publication faite à son insçu de l'*Epître à Uranie* et la récitation indiscrète de quelques fragmens de *la Pucelle* vinrent le lui ravir de nouveau. Il prit le parti de renoncer au séjour de Paris. Il se retira à Cirey, auprès de la fameuse marquise du Châtelet, femme vraiment extraordinaire par son aptitude pour les sciences exactes. Voltaire les étudia avec elle, mais sans renoncer aux lettres. Il composa les *Elémens de la Philosophie de Newton*, et un Mémoire pour le prix de l'Académie des Sciences sur la nature et la propagation du Feu. Il fit *Alzire*, *Zulime*, *Mahomet*, *l'Enfant prodigue*, les *Discours sur l'Homme*, *l'Histoire de Charles XII*, prépara *le Siécle de Louis XIV*,

et amassa des matériaux pour l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*. Ce fut alors que Desfontaines à qui il avait sauvé la vie, fit contre lui l'outrageant libelle de la *Voltairomanie* qu'il fut forcé de désavouer. Voltaire avait de quoi s'en consoler. Tandis qu'un misérable folliculaire le harcelait de ses injures, l'héritier d'un royaume recherchait son amitié : c'était le prince royal de Prusse, si fameux depuis sous le nom de Frédéric. Dès qu'il fut monté sur le trône, Voltaire l'alla voir à Vesel, résista aux offres qu'il lui faisait de l'attacher près de lui, et revint trouver madame du Châtelet. Il fit représenter *Mérope* dont le succès fut extraordinaire ; ce qui ne l'empêcha pas d'échouer pour la seconde fois dans ses démarches pour être de l'Académie. Le ministère crut que l'alliance de la Prusse serait avantageuse à la France : on chargea Voltaire de la négociation, mais en secret ; ses ennemis le crurent banni de nouveau et triomphèrent. Il revint, rapportant de sa mission, non pas un traité d'alliance, mais des lumières utiles sur les dispositions du roi de Prusse et de la Hollande. Peu de temps après, Madame de Pompadour l'ayant chargé de faire une pièce pour le mariage du Dauphin, il composa *la Princesse de Navarre*. Cet ouvrage, un de ses plus faibles, lui valut une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre, le brevet d'historiographe de France, et enfin une place à l'Académie. Sa

faveur ne fut pas de longue durée : madame de Pompadour, excitée par ses ennemis, fit rendre à Crébillon des honneurs qui étaient comme autant d'affronts pour lui. Il se retira de nouveau à Cirey, d'où il se rendit à la cour de Lunéville avec madame du Châtelet qui y mourut. Il y avait composé et fait jouer *Nanine*. Il revint à Paris: les mêmes désagrémens, les mêmes persécutions l'y attendaient. Pour se venger de Crébillon qu'on lui préférait, il fit *Sémiramis*, *Oreste* et *Rome sauvée*, sujets que son rival avait déja traités; ces trois pièces furent composées à Sceaux, chez la duchesse du Maine; la première eut quelque succès, les deux autres furent très-froidement accueillies. Ce fut à cette époque que Voltaire crut devoir enfin céder aux instances du roi de Prusse, qui, depuis la mort de madame du Chatelet, l'invitait sans cesse à venir s'établir auprès de lui. Tout le monde connaît les particularités de son séjour à Berlin et à Potsdam, sa faveur singulière auprès du roi, leurs soupers gais et philosophiques, leurs communications libres et instructives, leurs réfroidissemens, leurs brouilleries, leurs raccommodemens, les intrigues qui les aigrirent l'un contre l'autre, et enfin leur rupture. Le roi fit brûler par la main du bourreau la diatribe d'*Akakia*, que Voltaire avait faite pour se venger des tracasseries et des noirceurs du jaloux Maupertuis. Voltaire renvoya sa clef de chambellan et sa croix de mérite au roi qui les lui fit

reprendre. Ils parurent un moment réconciliés ; mais le charme était rompu. Voltaire obtint, avec beaucoup de peine, la permission d'aller aux eaux de Plombières pour sa santé, et il partit avec la ferme résolution de ne jamais revenir. Il avait fait, pendant son séjour en Prusse, *le Siècle de Louis XIV*, une partie de l'*Essai sur les Mœurs*, et il y avait corrigé *la Pucelle*. En quittant la Prusse, il se rendit à Gotha et de là à Francfort. Sous le prétexte le plus ridicule, il fut arrêté dans cette dernière ville, et traité outrageusement par des agens de Frédéric, qui, honteux de sa colère, les désavoua, mais ne les punit pas. Echappé de Francfort, Voltaire se rendit à Colmar. Il passa près de deux années en Alsace, et pendant ce temps il publia *les Annales de l'Empire*, pour la composition desquelles il avait trouvé de grands secours dans l'abbaye de Senones, dont le Père Calmet était abbé. Il eut envie de revenir à Paris; mais, après s'être assuré que la Cour ne l'y verrait pas de bon œil, il se détermina à aller prendre les eaux d'Aix, en Savoie, qu'on lui avait ordonnées pour sa santé. Il passa par Genève pour consulter Tronchin. Tronchin l'empêcha d'aller à Aix, et lui promit de le guérir, s'il voulait rester dans son voisinage. Cette promesse, la beauté du pays, la liberté dont on semblait y jouir, le besoin du repos après tant de fatigues et de traverses, tout décida Voltaire

à fixer son séjour d'abord à Tourney, puis aux Délices, et enfin à Ferney.

Ici finit la vie errante et agitée de Voltaire. Tout entier dès ce moment à la philosophie et aux lettres, il composa dans sa retraite la partie de ses ouvrages, sinon la plus brillante, du moins la plus nombreuse. Ce fut là qu'il acheva l'*Essai sur les Mœurs*, qu'il termina *l'Orphelin de la Chine*, qu'il fit *Tancrède*, *Olympie*, *le Triumvirat*, *les Scythes*, *les Guèbres*, *les Loix de Minos*, *Dom Pèdre*, *les Pélopides*, *Irène*, *l'Ecossaise*, *le Droit du Seigneur*, etc. Ce fut là qu'il écrivit la plupart de ses Romans et de ses Contes, et cette foule de petits ouvrages tant en prose qu'en vers qui parcouraient et charmaient la France. Ce fut là qu'il défendit la vie ou la mémoire des Calas, du chevalier de la Barre, de Sirven, de Martin, de Montbailly, de Lally, et de Morangiès. Cet homme, dont le cœur a été si diffamé, consacrait son temps, son génie et sa fortune, à secourir les opprimés, à soulager les malheureux, en un mot à faire du bien. Il convertit Ferney, qui n'était qu'un pauvre village, en une petite ville bien bâtie qu'enrichissait une manufacture florissante d'horlogerie. Il fit délivrer le pays de Gex de la tyrannie des fermes. Il plaida pour l'affranchissement des serfs du Mont-Jura. Il éleva chez lui et maria convenablement la petite fille du grand Corneille.

Ferney était devenu la capitale de l'empire des

lettres, et pour ainsi dire la ville sainte de la philosophie. Les zélés partisans des opinions de Voltaire, ceux mêmes qui ne voyaient en lui que le grand écrivain, y allaient comme en pélerinage: les étrangers de marque s'y rendaient de toute part. Le Vieillard recevait les gens de lettres avec amitié, les grands avec égard, les femmes avec grâce, tout le monde avec politesse. Quelquefois il retenait chez lui, pendant plusieurs mois, les jeunes littérateurs auxquels il prenait intérêt, et les faisait travailler sous ses yeux. Aux visites continuelles dont il était l'objet, se joignaient de nombreuses correspondances. Le roi de Prusse avec qui il s'était réconcilié, du moins en apparence; l'impératrice de Russie Catherine; quelques autres Souverains; les savans et les littérateurs de tous les pays; des grands seigneurs et des femmes aimables entretenaient avec lui un commerce de lettres réglé, dans lequel il faisait au moins la moitié des frais en exactitude, en politesse et surtout en esprit. Ses innombrables Lettres, monument précieux de gaieté, de grâce et de littérature, qui auraient occupé tous les instans d'un autre homme, et qui suffiraient à sa gloire, semblent n'avoir rien dérobé de ses momens à cet homme extraordinaire qui plus que personne au monde a possédé l'art de les employer et pour ainsi dire de les multiplier.

Depuis longtemps Voltaire desirait de revoir sa patrie. Il venait de marier mademoiselle de Va-

ricourt avec M. de Villette : il les suivit à Paris. Tout le temps de son séjour dans cette ville ne fut qu'un long triomphe. Dans les rues, la foule entourait sa voiture en proclamant son nom et ses chef-d'œuvres. *Irène* fut représentée en sa présence, et son buste couronné sur le théâtre, au milieu des applaudissemens, des cris et des larmes. Tant d'honneurs rallumèrent son zèle et redoublèrent son activité : on eût dit qu'il éprouvait le besoin de les justifier par des nouvelles productions. Il proposa à l'Académie le plan d'un nouveau Dictionnaire, prit pour lui la première lettre de l'alphabet, et se mit jour et nuit à l'ouvrage. L'excès des sensations et du travail épuisa ses forces; il perdit entièrement le sommeil : il voulut se le rendre, prit de l'opium à trop forte dose, et tomba dans une léthargie, d'où il ne sortit plus qu'à de longs intervalles et pour de courts instans. Il expira le 30 mai 1778, âgé de 84 ans, trois mois et huit jours. Les prêtres pendant sa maladie, n'avaient pu obtenir de lui qu'il abjurât ses principes et reconnût la divinité de J. C. Ils lui refusèrent la sépulture. Un de ses neveux, l'abbé Mignot, abbé de Sellières, emporta secrètement le corps de son oncle à son abbaye, et le fit enterrer dans l'église, d'où il a été exhumé en 1791 pour être transporté au Panthéon, où il est encore en ce moment.

A.


VONDEL.
Vischer del.t
Landon direx.t

VONDEL.

Dans le quatorzième siécle, les Hollandais avaient des *Spreekers* ou *Kamerspeelers* qui, comme nos anciens Troubadours, allaient déclamer leurs productions de ville en ville et de châteaux en châteaux. Ensuite, parurent les *Redenrykers* qui formèrent des sociétés que l'on nomma *chambres de rhétorique*, et, l'an 1401, l'une d'elles donna la Résurrection de J. C. devant le duc Albert de Bavière. Une autre, en 1418, représenta, dans la cathédrale d'Utrecht, différens traits de la Bible et de la Fable. L'essai le plus ancien que l'on ait découvert en ce genre, est intitulé : *le Jeu de Mai amoureux dans lequel Pluton enlève Proserpine.* Philippe-le-Beau voulut être membre de l'une de ces confréries assemblée à Bruxelles, et lui donna pour chef son chapelain Pierre Ælteurs qui se fit appeler le prince souverain de la chambre souveraine des rhétoriciens; elle fut transférée à Gand où Maximilien I et Charles-Quint confirmèrent ses institutions.

On voit qu'alors les prêtres et les poètes jouaient des moralités; qu'avec le temps, ils terminèrent par des *Kluchten*, petites comédies satyriques dans lesquelles ils n'eurent d'abord d'autre but que d'être gais, mais que bientôt ils se plurent à diriger les uns contre les autres: des épigrammes,

ils en vinrent aux injures, et quelques villes prirent le parti de les supprimer; mais le peuple murmura, et, dans plusieurs endroits, elles furent continuées, malgré les évêques et les magistrats. Les laïques surtout donnèrent l'exemple de la désobéissance, bravèrent les excommunications que les prélats lancèrent contre eux, et, séparés des ecclésiastiques par la haine qu'ils leur avaient jurée, ils le furent de la société par la licence qui s'introduisit dans leurs mœurs.

Leur premier directeur fut Samuel Coster qui, en 1617, éleva, sous le nom d'Académie, un théâtre que l'on abattit vingt ans après, pour y construire la grande salle de spectacle d'Amsterdam. On connaît une *Iphigénie* de ce même Coster et plusieurs comédies pleines d'esprit: on en trouve peut-être davantage dans celles de Bredero qui allait étudier, dans les marchés, le ton et les manières des femmes du peuple qu'il mettait en scène. Il composa aussi des tragédies, ainsi que Gérard Brandt dont le *Torquatus* obtint beaucoup de succès.

Dans le même temps, brillèrent Hooft, Anslo et le vitrier Jean Vos. La Hollande doit à ce dernier *Aran* et *Titus* dont l'irrégularité est rachetée par de très-bons vers et par des tableaux dont les uns inspirent l'intérêt, les autres, la terreur. Sa *Médée* a les mêmes défauts avec les mêmes beautés; mais on rougit en lisant son *Œne*, comédie

bouffonne dans laquelle il peint, sous les couleurs les plus libres, les mœurs de la dernière classe des habitans d'Amsterdam.

Ces auteurs et plusieurs autres furent éclipsés par Joost Vondel, né à Cologne en 1587, et conduit en Hollande où il fut élevé. Ses parens étaient anabaptistes, mais il embrassa la religion catholique. Ayant laissé à sa femme le détail d'une boutique de bas qu'il avait ouverte, il se livra tout entier à la poésie dans laquelle il s'était distingué avant d'en savoir les règles : *nascuntur poetæ*.

Vondel, enfermé dans son cabinet, non-seulement étudia le génie des meilleurs écrivains français, mais prit connaissance de la langue latine qu'on ne lui avait pas enseignée, et qu'il apprit rapidement, quoiqu'il fût déja dans sa trentième année.

Il débuta, en 1612, par *le Pacha* qui fut joué par les *Redenrykers*; et, treize ans après, il se rendit célèbre par sa tragédie sur la mort d'*Olden Barnevelt* qu'il donna sous le titre de *Palamède*; il n'y épargna ni le prince Maurice d'Orange qui avait été l'instigateur du meurtre de Barnevelt, ni le synode de Dordrecht qui avait prononcé la sentence; et, de la Haye où résidaient ces deux puissances, un mandat d'arrêt fut lancé contre Vondel que les magistrats d'Amsterdam refusèrent de livrer : il en fut quitte pour une amende de 300 florins.

Vondel composa successivement *Joseph à Dothan*, *Joseph à la cour*, *Joseph en Egypte*, *les Frères*, *Salmonée*, *Phaéton*, *Jephté*, *David banni*, *David rétabli*, *Samson*, *Œdipe*, *Salomon*, *les Frères bataves*, *Lucifer*, *le Héros de Dieu*, *le Parc des Animaux*, *la Destruction de Jérusalem*, enfin *les Mystères* ou *le Secret de l'Autel*, poème en faveur de l'église catholique, et des satyres très-amères contre la religion prétendue réformée.

De temps en temps encore, on donne quelques pièces de cet auteur; et, tous les ans, vers Noël, on ne manque pas de représenter son *Gilbert d'Amstel* qu'il fit, en 1638, pour l'inauguration du grand théâtre. Vondel y montre Amsterdam au moment de sa naissance, retrace les époques qui ont augmenté sa grandeur et son commerce, et amène au dénouement, un Ange qui lui prédit l'avenir le plus brillant; cette pièce, vraiment nationale, est applaudie avec un enthousiasme universel, malgré les longueurs qui en retardent la marche; défaut ordinaire de toutes les productions de Vondel. On a eu tort de le comparer à Sénéque le Tragique, et encore plus de le nommer le *Virgile hollandais;* cependant, le grand talent de Vondel n'est contesté par personne: s'il avait eû de meilleurs guides, ses ouvrages ne seraient pas déparés par l'enflure ou la trivialité.

Vondel mourut, en 1679, âgé de 92 ans.

Z.



A. Van-dyck pinx.t *Landon direx.t*

L. VOSTERMAN.

Lucas Vosterman, originaire de la province de Gueldre, où il naquit en 1575, se livra d'abord à la peinture, dont il reçut les premières leçons dans l'école de Rubens; mais, par le conseil de son maître, il quitta cet art pour se livrer entièrement à la gravure. Desirant former son goût sur les chef-d'œuvres d'Italie, il y fit un voyage, et grava plusieurs tableaux de Raphaël, du Titien, du Caravage, et d'Annibal Carache. Le succès de ses ouvrages lui mérita la protection du grand duc de Toscane, pour lequel il exécuta plusieurs pièces, entre autres les portraits de Cosme et de Laurent de Médicis, et du pape Léon X, tous trois issus de la maison de ce prince.

En quittant Rome, avant de retourner dans son pays, il passa en France où la célébrité de ses talens l'avait précédé; mais il y resta peu de temps, et alla s'établir à Anvers. Il fit ensuite quelques voyages en Hollande, et passa en Angleterre. Les libéralités du roi Charles I envers les artistes, y attiraient alors les talens les plus distingués. Lucas Vosterman grava plusieurs tableaux pour ce monarque, entre autres un S. Georges à cheval, par Raphaël, appartenant au lord Pembrocke. Il fut également employé par le comte d'Arundel. Après un séjour de huit

années à Londres, le desir de vivre au milieu de ses compatriotes le ramena à Anvers. Il s'y appliqua avec assiduité aux travaux de son art, et s'attacha surtout aux tableaux de Rubens et de Vandyck. C'est aux études qu'il fit d'après ces peintres célèbres, qu'il doit en partie la manière large et savante qui le distingue. On remarque dans ses ouvrages l'énergie et la fidélité de l'expression, une intelligence admirable, un burin naïf, facile et varié. Si le goût noble et simple de cet habile artiste, toujours recherché des vrais connaisseurs, était plus généralement adopté par les graveurs de notre école moderne, on attacherait moins de prix à ces beautés de convention qui tirent leur principal mérite du mécanisme de l'art.

On ignore en quelle année mourut L. Vosterman. Son œuvre est environ de 100 pièces, dont à peu près moitié en sujets historiques. Le reste se compose de portraits d'après les plus grands peintres dans ce genre. Il laissa un fils du même nom que lui. Quoique très-inférieur à son père, ce dernier a produit plusieurs ouvrages estimés.

L.

HIST. DE FRANCE.



VOUET.

A. Van-dyck pinx.t *Landon direx.t*

VOUET.

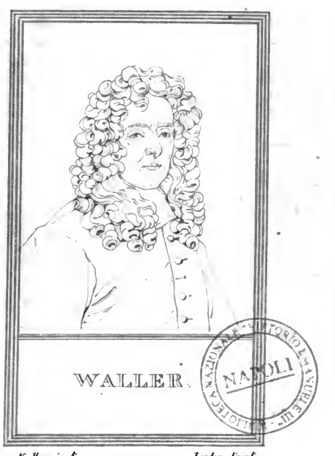
Les artistes que la magnificence de François I avait attirés en France formèrent quelques élèves dignes de partager leurs travaux; parmi ces derniers, Dubreuil, Bunel, Fréminet et surtout Jean Cousin, mort en 1590, méritent d'être cités. Les progrès de la peinture furent ensuite arrêtés par les Dupérac, les Baullery et autres qui mirent en vogue une manière lâche et fade qui eût amené la perte de l'art. Il était réservé à Simon Vouët d'ouvrir la carrière glorieuse que la peinture a parcourue dans le siècle de Louis XIV. Il naquit en 1582, douze ans avant le Poussin. Son père était un peintre médiocre, mais il aimait sa profession; de bonne heure, il en inspira le goût à son fils. Celui-ci, jeune encore, eut occasion de voyager à la suite de plusieurs personnes de qualité, en Angleterre et en Turquie. De retour de Constantinople, où il avait peint de mémoire le portrait du Grand Seigneur, il parcourut l'Italie; et, après avoir visité Gènes, Venise et Florence, vint se fixer à Rome. Parmi les modèles qu'il avait sous les yeux, il n'eut pas la sagesse de choisir les meilleurs; négligeant ceux qui se font admirer par la correction du dessin et la sévérité du goût, il s'attacha de préférence à ceux qui séduisent par la hardiesse et la facilité du pinceau.

Un mariage heureux et les bienfaits d'Urbain VIII semblaient empêcher le retour de Vouët en France : un ordre de Louis XIII l'y ramena en 1627. Nommé premier peintre du roi, et logé au Louvre, il était souvent avec ce prince à qui il donnait des leçons de dessin. Cette intimité le mit en crédit, et lui fournit mille occasions de signaler ses talens ; les ministres et les grands, tour-à-tour, s'empressèrent d'avoir de ses ouvrages. Ceux que Vouët a produits sont presque innombrables : ce sont pour la plupart des galeries entières et de grands tableaux d'église. Mais quelle que soit la gloire qu'il en ait retirée, il doit plus particulièrement sa célébrité à l'école qu'il forma. Il suffit de nommer Le Brun, Le Sueur, Mignard, Dufresnoy, et le Valentin.

Epuisé de fatigues, Vouët mourut en 1641, âgé de 59 ans. Quoiqu'il soit un des restaurateurs de la peinture en France, cependant sa manière vague tient moins à l'origine de l'art qu'à son dépérissement. Il abusa de son génie facile, et négligea d'étudier la nature, ou plutôt il la soumit au système particulier qu'il s'était formé. Il couvrit la plupart de ses défauts par la vivacité de son coloris, qui cependant varia à différentes époques, par la franchise des lumières, une exécution libre, et par une certaine grâce qui n'est pas toujours dépourvue de naïveté.

L.





Kneller pinx.t *Landon direx.t*

WALLER.

Edmond Waller embrasse un grand espace dans l'histoire de la poésie anglaise, et lie en quelque sorte les seizième et les dix-huitième siècles, puisqu'il naquit en 1605, à Colshill, sept ans après la mort de Spencer, et mourut en 1687, un an avant la naissance de Pope.

Lancé de bonne heure dans les affaires politiques, il montra plus de talent pour la parole que de courage pour exécuter de grandes entreprises. Il fut assez faible pour révéler les détails du complot qui devait livrer au roi tous les membres du parlement. Exilé en France, à la suite de cette affaire, il eut la faiblesse plus grande encore de revenir en Angleterre flatter Cromwel, de composer pour lui ce fameux panégyrique qui ne fait honneur qu'à son talent poétique. Charles II, monté sur le trône, lui pardonna, et le poète chanta des vers à sa louange, sur la même lyre qui avait célébré le meurtrier de son père. Ces vers ne valaient pas les premiers; le roi lui en témoigna un jour son étonnement. On connaît sa réponse: « Les « poètes, sire, réussissent mieux dans les fictions « que dans la vérité ». Pendant le règne frivole et voluptueux de Charles, Waller fut recherché à la cour comme l'homme le plus aimable de l'Angleterre; on citait ses reparties, et on lui pardonna ses fautes politiques, en faveur de l'a-

grément de son esprit et de la grace de son talent.

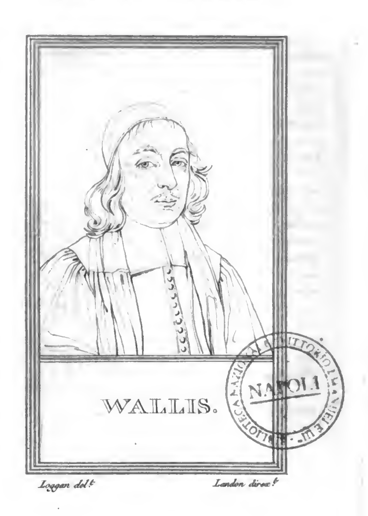
Waller, pendant une grande partie de sa vie, ne s'était occupé que de ses plaisirs, dans ses dernières années, il fit voir une piété sincère. On connaît sa réponse au duc de Buckingham, qui plaisantait devant le roi sur la religion : « Mylord, « lui dit le poète, dans une vie bien plus longue « que la vôtre, j'ai entendu plus d'argumens que « vous en faveur de l'athéisme ; j'en ai reconnu « la vanité, et j'espère que vous la reconnaîtrez « de même un jour. »

Waller a laissé un grand nombre de petits ouvrages poétiques, des odes, des chansons, des pièces anacréontiques dans lesquelles la grace le dispute à l'élégance. Il a beaucoup contribué à épurer la langue anglaise. Il est le premier des poètes de sa nation qui ait consulté le goût dans le choix de ses expressions, et qui ait cherché à donner à ses vers du nombre et de l'harmonie.

Ph. . . . . . . e.



HIST. D'ANGLETERRE.



WALLIS.

La vie de Jean Wallis, né en 1616, à Ashford, se compose presque entièrement de l'histoire de ses travaux scientifiques et littéraires. Sa longue et tranquille existence ne fut marquée par aucun évènement important. D'abord ministre de l'église de S.-Martin, ensuite professeur de géométrie à Oxford, et garde des archives de l'université de cette ville, il montra dans ces différens emplois une grande ardeur ponr l'étude, et un zèle bien louable pour les progrés des sciences mathématiques, auxquels il contribua puissamment. Il fut l'un des fondateurs et l'un des membres les plus distingués de la société royale de Londres. Sans ambition, chérissant les douceurs de la retraite et le calme d'une vie intérieure, il négligea plusieurs fois les occasions de jouer un rôle brillant dans le monde politique ; il les aurait trouvées dans sa facilité à déchiffrer les lettres écrites en toutes espèces de chiffres. Ce genre de talent le rendit souvent utile à sa patrie, et il l'employa également en faveur des princes qui étaient alliés de l'Angleterre, et dont il reçut des marques honorables de reconnaissance. Comblé de gloire et d'années, cet homme illustre termina sa carrière à Oxford le 28 octobre 1793, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

L'Europe savante a placé Wallis au rang des plus grands mathématiciens de l'époque moderne ;

on peut le regarder même comme le premier qui ait traité à fond l'arithmétique des infinis, ainsi qu'il paraît par son *Arithmetica infinitorum*, ouvrage dans lequel il en fait voir l'usage en géométrie, pour déterminer l'aire des surfaces et la solidité des corps, ainsi que leurs rapports.

La méthode de Wallis offre le passage de l'analyse de Descartes au *Calcul intégral*, comme celle de Pascal était le passage de l'analyse des anciens aux nouveaux calculs.

Cet illustre savant ne se borna pas seulement aux mathématiques : l'étendue de son génie lui fit cultiver toutes les branches des connaissances humaines. Il disputa contre *Hobbes* en métaphysicien politique ; en amateur passionné pour la musique des anciens, il commenta *Porphyre* sur l'harmonie ; il écrivit sur des matières de théologie ; il donna des éditions d'*Archimède* et d'*Aristarque de Samos* ; il se livra à l'étude des langues, et publia une grammaire de la sienne ; enfin il traita de la formation mécanique des lettres, et de l'art d'enseigner à parler à des sourds de naissance ; mais la langue anglaise ne lui a pas permis de s'expliquer intelligiblement, elle attache des sons trop incertains aux figures de l'alphabet.

Ph. L. R.



WALPOLE.

Cochin del.t *Landon direx.t*

ROBERT WALPOLE.

Robert Walpole naquit à Houghton, dans le comté de Norfolk, en 1674. Devenu secrétaire de la guerre et trésorier de la marine, les communes l'accusèrent de corruption. Il fut néanmoins soutenu par les wighs, et réélu membre du parlement. Son crédit parvint au plus haut degré sous Georges Ier, et il réunit alors la charge de grand-chancelier à celle de premier lord de la trésorerie. En 1742, la guerre, qu'il avait toujours évitée, et qui était alors résolue, fut la cause de sa perte. La nation était irritée contre lui. Pour le dérober au ressentiment des communes, le roi le fit pair d'Angleterre, sous le nom de comte d'Oxford. On joignit à cette grace une forte pension, et trois jours après il se démit de tous ses emplois. On le poursuivit alors juridiquement. On lui demanda compte de trente millions de notre monnaie dépensés pour ce qu'on appelait le service secret, dans lesquels entrait, disait-on, environ douze cent mille livres données à des gazetiers et à d'autres écrivains vendus au ministre et voués à l'éloge du ministère.

Le roi d'Angleterre regarda comme une insulte personnelle cette discussion rigoureuse des dépenses secrètes. Pour l'éluder, il prorogea le parlement, ce qui mit Walpole à l'abri de l'orage. Il passa en paix les derniers temps de sa vie, jouissant d'une grande considération, et attendant tranquillement

la fin de sa carrière dans une retraite honorable. Il mourut en mars 1745.

Il n'y a peut-être pas eu de ministre dont le caractère et les actions aient été plus sévèrement discutés, soit dans les conversations, soit dans les papiers publics. Il me semble qu'on l'a assez mal jugé lorsqu'en le comparant au cardinal de Fleuri on a prétendu que ce dernier avait toujours conservé une supériorité marquée dans les négociations; Walpole, plus fin, plus rusé que le cardinal, avait toujours le grand art de lui faire faire ce qu'il voulait, lorsqu'il paraissait lui céder. Tous deux redoutaient la guerre; mais malgré que Walpole la craignît peut-être plus que le cardinal, il paraît qu'il eut l'art de tirer du ministre français des sommes assez fortes, sous prétexte d'empêcher l'Angleterre de se déclarer. J'ai recueilli à ce sujet un passage d'une lettre de Walpole au cardinal, qui prouvera ce que j'avance. C'est une pièce historique assez curieuse, qui n'a point été traduite.

« J'ai bien de la peine, dit Walpole dans cette « lettre, à détourner des combats les membres du « parlement, non pas qu'ils soient entièrement « portés à la guerre, mais par cela seul que je dé- « sire la paix. Il faut que nos Anglais escarmou- « chent dans les champs de Mars ou sur les bancs « de Westminster.

« Je pensionne la moitié du parlement, pour le « retenir dans des bornes pacifiques; mais comme « le trésor royal ne peut subvenir plus long-temps

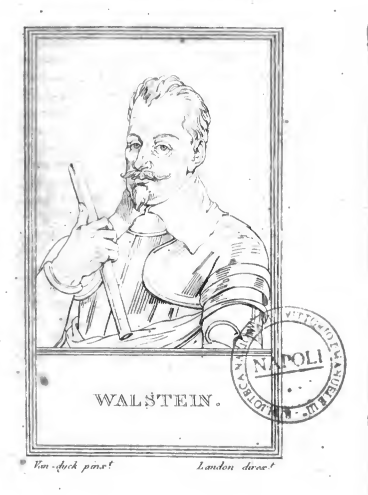
« à cette dépense, et que les membres qui n'ont
« rien reçu se déclarent ouvertement pour la guerre.
« Il serait, je crois, fort à propos que votre émi-
« nence me fit passer trois millions d'argent de
« France, afin de réduire au silence ceux qui crient
« le plus haut. L'or est ici un métal qui à la pro-
« priété de rafraîchir le sang enflammé, et de mo-
« dérer les esprits exaltés. Il n'y a aucun guerrier
« fougueux dans le parlement qu'une pension de
« 200 livres sterling ne rende pacifique et très-
« accommodant. D'ailleurs, si l'Angleterre se dé-
« clarait contre vous, ne seriez-vous pas obligé de
« payer des subsides à quelques puissances du conti-
« nent, pour faire la balance. Dans ce cas, le suc-
« cès de la guerre peut être incertain; tandis qu'en
« m'envoyant votre argent, vous achéterez la paix
« de la première main. »

Cette lettre fait assez connaître la politique du ministre anglais: elle montre en lui l'homme rusé et l'ami dangereux; Walpole était l'un et l'autre, même avec ses compatriotes. On sait qu'il entendait parfaitement l'art de diviser, et que nul ministre ne se servit mieux que lui de l'argent de la nation pour corrompre le parlement: la lettre que j'ai rapportée le prouve. Il ne s'en cachait pas, d'ailleurs; et lorsqu'un jour on dit devant lui, comme pour l'attaquer, que les voix du parlement étaient vénales, il répondit, sans étonnement et sans pudeur, « Je le sais bien, j'en ai le tarif. »

Il faut avouer que Walpole fut en butte à des

ennemis injustes, et qu'on critiqua plusieurs de ses opérations sans motifs et sans raison. S'il se déclara toujours contre la guerre, parce qu'il la craignait pour lui même, il est juste d'observer qu'il tira de la paix tout le parti possible, et qu'il la fit toujours servir à augmenter la prospérité de l'Angleterre. C'est par le commerce et non par les combats qu'il prétendait enrichir sa nation ; celui des Anglais fut très-florissant sous son ministère.

De L.



WALSTEIN.

Van-dyck pinx.t *Landon direx.t*

WALLENSTEIN.

Albert Wallenstein, que nous nommons Walstein, duc de Friedland, naquit à Prague, en 1583, d'une famille protestante, noble, mais obscure. L'élévation rapide et prodigieuse de cet homme extraordinaire est un de ces ouvrages de la nature et de la fortune, dans lesquels il est difficile de distinguer ce qui appartient à l'une ou à l'autre. Ses premières études furent sans succès; son ame ardente et ambitieuse demandait, pour se déployer, un autre théâtre que l'école obscure d'Altorf. C'est dans la grande école du monde, pendant ses voyages, à la cour et dans les camps, qu'il apprit tout ce qu'il devait savoir pour devenir tout ce qu'il pouvait être. Wallenstein s'était fait catholique dans sa jeunesse : enrichi par un premier mariage, il parut à la cour de l'empereur Ferdinand II, se fit aimer de ce prince, le servit, en Italie et surtout en Bohême, avec autant de bonheur que de zèle, épousa la fille du comte de Harrach, pour étayer son crédit de celui d'un favori puissant, et devint en peu de temps duc de Friedland, prince de l'Empire, et général des armées de l'empereur.

La ligue protestante, qui paraissait anéantie après la bataille de Prague, s'était reformée sous un nouveau chef, Christian IV, roi de Danemarck,

et se préparait à venger le malheureux Electeur Palatin : la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, Venise et la Savoie, secondaient ses efforts. Pour tenir tête à tant d'ennemis, Wallenstein voulut avoir sous ses ordres cinquante mille hommes. Embarrassé comme on l'était alors, pour payer et pour faire subsister des armées peu nombreuses, on ne vit que de la présomption dans un homme qui demandait à se charger de tant de troupes : mais le duc insista, en disant, *je ne saurais comment entretenir vingt mille soldats ; mais pour cinquante mille, j'en réponds*. Il tint parole : tous les efforts des confédérés échouèrent contre la vigueur des opérations de Wallenstein, secondé par Tilly. Christian se battit en héros à la tête de ses troupes, et fut toujours vaincu ; tandis que Ferdinand, sans sortir de son palais, fut partout victorieux, et se vit tout-puissant. Wallenstein eut le duché de Mecklenbourg pour sa part des dépouilles, et fut élevé au rang de prince souverain. Il disait hautement alors, *que le temps était venu de réduire les électeurs à la condition des grands d'Espagne, et les évêques à la qualité de chapelains de l'empereur*. Cent soixante mille hommes dispersés dans toutes les parties de l'Allemagne, et y vivant à discrétion, semblaient autoriser ces bravades, et promettre à Ferdinand le pouvoir absolu auquel Charles V avait vainement aspiré. Cette situation brillante ne dura qu'un moment. L'arrogance de

Wallenstein, les exactions de ses troupes, et surtout la rigueur de l'édit de restitution des biens ecclésiastiques, révoltèrent tous les états de l'Empire ; et bientôt Ferdinand, menacé par les princes catholiques eux-mêmes, fut obligé de réduire son armée, et de sacrifier aux instances de la diète son général et son appui. Wallenstein, indigné de la faiblesse de l'empereur, dissimula son dépit, et quitta, en 1630, le commandement des troupes. Il le reprit à la fin de 1631, après la défaite et la mort de Tilly ; et ce fut en dictant à son maître les conditions les plus dures. Ferdinand lui donnait des pouvoirs illimités, mais point d'armée ; son nom en forma une : il pénétra en Bohême, en chassa les Saxons, arrêta quelque temps les progrès de Gustave Adolphe, et vit enfin sa fortune l'abandonner en Saxe, dans les plaines de *Lutzen*. Retiré à Prague, après la perte de la bataille, il se regarda comme indépendant de la cour, conclud des suspensions d'armes sans la consulter, et s'attacha les troupes par un serment solennel. Son orgueil et ses hauteurs l'avaient rendu odieux à Ferdinand ; sa conduite le rendit bientôt suspect. On l'accusa de trahison ; on lui ôta le commandement, et on le fit assassiner à Egra, au milieu de ses troupes, par trois officiers qui lui devaient leur fortune. Un historien a dit avec raison que la conspiration de Wallenstein est au nombre des *histoires reçues* ; mais qu'on ignore

ce qu'était cette conspiration. *Khevenhüller*, qui la rapporte avec détail, n'en donne aucune preuve.

Ainsi périt, à cinquante-un ans, l'un des hommes les plus célèbres de son siécle, et l'un des plus grands généraux de la guerre de trente ans ; le seul peut-être qui, opposé à temps à Gustave Adolphe, eût pu balancer la fortune de ce héros, et soutenir, en Allemagne, l'édifice chancelant de la puissance autrichienne. Wallenstein unissait aux talens du guerrier la profondeur des vues de l'homme d'état. Ses desseins étaient hardis, ses plans vastes et fortement conçus, ses moyens d'exécution audacieux et rapides : on peut le regarder comme le plus dangereux ennemi qu'ait eu la liberté germanique. Son caractère altier, capricieux, dur et cruel, ne permet d'attribuer l'attachement de ses troupes qu'à sa libéralité à leur égard, et à son indifférence sur les excès qu'elles commettaient. Habituellement sérieux, sombre et silencieux, jamais on ne le vit sourire ; jamais il n'admit à sa familiarité, et même à sa table, les officiers de son armée. Quoique indifférent pour la religion dont il paraissait défendre les intérêts, il était superstitieux, et entretenait à sa suite des astrologues qu'il consultait souvent. Son revenu montait à plus de trois millions ; somme énorme alors, qu'il employait à récompenser les services militaires, et à entretenir le train le plus magnifique qu'on eût encore vu en Allemagne.


WARBURTON.
Gravelo del.t
Landon direx.t

WARBURTON.

Guillaume Warburton naquit à Newart, sur le Trent, le 24 décembre 1698. Fils d'un procureur, il exerça quelque temps la profession de son père. S'en étant dégoûté, il entra dans l'état ecclésiastique. Doué d'une complexion robuste que n'altérait aucun excès, il se livra avec ardeur à l'étude des antiquités et de la théologie. Ses travaux, secondés par une excellente mémoire, en firent bientôt l'un des plus savans hommes de son temps. Ayant fait une abondante provision de faits et d'idées, il résolut de les mettre en œuvre, et il donna successivement un grand nombre d'ouvrages dout le plus important est sa *Mission divine de Moyse*, en quatre ou cinq gros volumes in-8°. Voltaire, que Warburton avait attaqué, dans un de ces accès de fureur grossière qui lui étaient trop familiers, s'en est vengé en l'inscrivant sur le catalogue des auteurs qui ont écrit sur la religion. Il lui reproche d'avoir avancé et prouvé que Moyse n'a point enseigné au peuple juif le dogme de la spiritualité et de l'immortalité de l'ame. Il paraît que Warburton, par son orgueil excessif et son humeur brutale, se fit aussi beaucoup d'ennemis parmi ses compatriotes. Mais il compta aussi d'illustres amis; il faut placer au premier rang Pope, dont il publia et défendit les écrits. Il n'était pas tellement plongé dans les recherches d'érudition et dans les controverses théologiques, qu'il ne prît encore

un assez vif intérêt aux ouvrages d'imagination et de pur agrément. On lui doit un bon commentaire des œuvres de Shakespeare. Parmi les écrits de Warburton, on distingue un livre qu'il fit pour prouver que les hiéroglyphes n'étaient pas une écriture mystérieuse dont l'intelligence fût exclusivement réservée aux prêtres et aux initiés, mais qu'ils étaient l'écriture figurée, l'écriture primitive dont les premiers hommes réunis en société se servaient, lorsque leur langue parlée n'était encore elle-même qu'une imitation du son des objets. On reproche généralement à Warburton de trop prodiguer l'érudition, et de manquer à-la-fois de méthode et de logique. Il parvint aux premières dignités de son état, et mourut évêque de Glocester, le 7 juin 1779, âgé de quatre-vingts ans. Quelques années avant sa mort, son esprit s'était considérablement affaibli, et il n'en retrouvait quelques faibles restes, que lorsqu'il était ranimé par la présence et la conversation des personnes qui lui étaient chères. A.



WARIN.

Edelinck del.t *Landon direx.t*

WARIN.

Jean Warin, sculpteur et graveur, naquit à Liège en 1604. Admis comme page dans la maison du comte de Rochefort, prince du Saint-Empire, il y reçut une assez bonne éducation. L'étude du dessin étant celle qui lui plaisait davantage, il y fit de rapides progrès; et bientôt ce qu'il n'avait regardé que comme un simple amusement devint son unique occupation. Ne voyant dans le dessin que la base des autres arts, Warin s'exerça à la sculpture, et à la gravure en médailles. Etant venu en France, encore fort jeune, il y fut arrêté, suivant une tradition constante, conservée dans toutes les cours des monnayes, pour avoir, soit par imprudence, ou séduit par des fripons, fabriqué de faux poinçons, qui ne furent reconnus que par leur grande supériorité sur les véritables. Ce fut cette perfection qui lui obtint sa grâce de Louis XIII, d'après cet axiôme romain : *Vir peritus non debet perire;* à condition cependant que dorénavant il employerait ses talens au service de l'état. Jaloux de perfectionner l'art monétaire alors fort défectueux, il inventa plusieurs machines ingénieuses, pour monnoyer d'une manière plus parfaite. Pourvu de la charge de garde des monnayes de France, lors de la refonte des petites pièces d'or et d'argent, il grava les

nouveaux poinçons. A l'avénement de Louis XIV au trône, il fit toute la nouvelle monnaye. Ce travail, quoique très-considérable, n'empêcha pas cet artiste de produire un grand nombre de médailles, toutes très-estimées, entre autres le sceau de l'Académie française, et ses pièces de huit et de dix louis, regardées comme des chef-d'œuvres. Ne bornant pas ses talens à l'art monétaire, il exécuta plusieurs bustes, entre autres ceux de Louis XIII, et du cardinal Richelieu.

Warin a reculé les bornes de son art; ses monnayes françaises, et celles qu'il a faites pour l'Angleterre, sous le protectorat de Cromwel, sont les plus belles qui existent; elles portent le vrai caractère monétaire, elles s'empilent facilement, et enfin le trait de l'effigie, qui est véritablement la garantie publique, résiste dans ses pièces, beaucoup plus longtemps que dans toutes les autres, à l'action du frottement, sans rien perdre de la finesse de la touche. Comblé des faveurs de la fortune, cet artiste n'en fut pas plus généreux : la passion de l'avarice qui le dominait, lui ayant fait unir sa fille à un homme très-riche, mais horriblement disgracié par la nature, cette malheureuse femme s'empoisonna pour se soustraire à cette union. Warin mourut en 1672, dit-on, des suites du poison qui lui avait été donné par des scélérats à qui il avait refusé des poinçons de monnaye.

N. P.





N. Pichle pinx.t *Landon direx.t*

WASHINGTON.

Il est des hommes que la fortune désigne pour créer des empires et leur donner tout l'éclat auquel ils peuvent prétendre. Une main invisible les pousse sur le théâtre de leur gloire; les circonstances naissent pour leur génie; les entreprises de leurs ennemis même concourent à leur élévation. La foule, qui les avait vus au milieu d'elle, les aperçoit sans envie au sommet de la puissance, et semble se faire à leur domination. Mais quelques-uns de ces hommes extraordinaires, après avoir fait le bonheur de leur patrie, se sentent trop grands pour l'asservir; ils semblent même redouter les effets de la reconnaissance publique. On les voit, couverts de gloire, redescendre tout-à-coup dans les rangs dont ils étaient sortis; et, plus grands que des conquérans, que des monarques, ils méritent alors le titre immortel de véritable héros: tel fut l'illustre Washington.

Ce guerrier législateur, troisième fils d'Augustin Washington, naquit à Bridges Creek, dans le comté de Westmore Land, en Virginie, le 22 février 1732. Son aïeul, John Washington, né dans le nord de l'Angleterre, avait passé les mers en 1657, et s'était établi dans le canton même où naquit le libérateur de l'Amérique. L'ame fière

et amante de la gloire de Georges Washington lui fit choisir l'état militaire. Dès l'âge de 19 ans, il s'était acquis une réputation parmi ses compatriotes, qui le nommèrent adjudant-général de la Virginie. Alors le plan de la France pour réunir ses vastes possessions de l'Amérique septentrionale, c'est-à-dire la Louisiane avec le Canada, commençait à se développer. Les Français s'étant emparé de quelques terres appartenant à la Virginie, Washington fut envoyé pour négocier le renvoi des troupes. Avant de parvenir au premier fort français, il avait à traverser plusieurs contrées, habitées par un grand nombre de nations sauvages, dont la fidélité était au moins douteuse. La prudence et le courage qu'il déploya dans cette entreprise contribuèrent à augmenter sa réputation. Un événement malheureux pensa ravir Washington à l'état militaire. La mort de son frère le rendait possesseur d'une immense propriété. Il aimait les douceurs de la vie agricole, et était prêt à se livrer à son goût, lorsque le général Braddock l'invita à servir comme son aide-de-camp. Washington balançait; on lui parla de l'honneur de défendre sa patrie; et l'agriculture fut abandonnée pour les armes. Washington se trouva à la bataille de *la Monongahela*, où périt le général Braddock. Sa valeur ne put empêcher la déroute des siens; la victoire des Français fut complète. La prudence de Washington sauva seule

les débris de l'armée américaine. L'ascendant des Français paraissait décidé. Washington, par sa contenance ferme, par ses discours énergiques, sut retenir sous les armes des soldats découragés qui n'aspiraient qu'après le repos. Il continua de servir comme colonel, tant que l'armée française menaça la Virginie; mais, lorsqu'elle eut abandonné le fort Du Quesne, et qu'alors la sûreté de cette province fut assurée, Washington demanda et obtint sa retraite. Peu de temps après, il épousa la veuve de M. Curtis, femme distinguée par ses avantages personnels, et par les qualités qui assurent les jouissances paisibles de la vie domestique.

Après son mariage, le colonel Washington, retiré dans sa terre de Mont Vernon, se livra pendant quelques années aux soins de l'agriculture. Peut-être le repos dont il était environné lui permit-il alors d'entreprendre, ce qu'il n'avait pu faire pendant son séjour dans les camps; l'examen des droits et des intérêts des peuples, et la recherche des causes de leur prospérité et de leur bonheur. Il exerça sa pensée sur ces importans sujets; et il amassa ces matériaux immenses, qu'il sut si bien employer lorsqu'il fut question de donner à l'Amérique une de ces constitutions extraordinaires qui n'ont point de modèle. Dans sa retraite, Washington n'abandonna pas ses fonctions dans la législation de la Virginie. Il se déclara l'un

des premiers contre le principe des impôts arbitraires, admis par le parlement. Les compagnies indépendantes qui se formèrent dans la Virginie, le nommèrent leur chef. Il fut élu membre du premier congrès qui se réunit à Philadelphie; et, lorsqu'il fut nécessaire de donner un général en chef aux armées de l'union américaine, le congrès, en l'élevant à ce grade, ne fut que l'interprète de l'opinion publique.

L'époque de la nomination de Washington à cette place supérieure est peut-être celle de sa vie où il a déployé le plus de talens. Commencer la guerre sans argent, sans munitions, sans magasins; faire adopter à des comités, qui ne sentaient pas tout l'avantage d'un système uniforme de défense, des plans sages et bien conçus; réunir dans ses mains assez d'autorité pour sauver son pays, sans effaroucher l'esprit indépendant du congrès; voilà ce qu'entreprit Washington, et la victoire fut presque toujours fidèle à ses drapeaux. Après que l'Angleterre eut reconnu l'indépendance de l'Amérique, Washington fut choisi pour gouverner l'état qu'il venait de créer. Sa sagesse au conseil ne brilla pas moins que sa valeur dans les combats. Il travailla sans relâche à donner de bonnes loix à l'Amérique, à préparer cette constitution qui fait la prospérité et le bonheur des peuples qui l'ont adoptée. Washington voulut ensuite voir par lui-même les abus qui pouvaient

exister dans les provinces, et cimenter l'union entre le chef du gouvernement et les différentes législatures. Dans ses voyages, il s'occupa de toutes les branches de l'administration; il encouragea les établissemens utiles, surtout ceux qui devaient augmenter la population, et il porta particulièrement ses regards sur l'agriculture, comme la cause de la plus grande prospérité du pays. La modestie et la simplicité ne le quittèrent pas dans le haut rang où il se trouvait placé. Il refusa le titre d'Altesse, mais il ne put se dérober entièrement aux honneurs que l'admiration publique lui décernait. Dans son voyage au nord des Etats-Unis, on éleva sur son passage des arcs de triomphe, ornés d'inscriptions à sa louange. S'il arrivait au théâtre, tout le monde se levait; s'il venait au bal, on le plaçait sur un sopha, et l'on accueillait en souverain celui à qui on devait l'inestimable bienfait de la liberté. Washington ne fut l'ami que des révolutions qui arrachent les Etats à l'oppression, et non de celles qui les livrent à l'anarchie. Loin d'applaudir au système des novateurs français, il les condamna. Réélu, en 1793, président du congrès, il refusa de reconnaître le vice-consul de la république, et délivra son propre pays des principes exagérés qui commençaient à s'y répandre. Il sévit avec énergie contre les faiseurs de pamflets, dissipa les attroupemens, et conserva le repos aux peuples confiés à ses soins.

c *

Fatigué des affaires, il demanda, en 1797, à n'être point réélu comme candidat pour la présidence qu'il allait quitter. Alors, sans titres, sans faste, sans orgueil, il vint retrouver les champs qui l'avaient vu naître, après avoir signalé par un dernier bienfait son départ de Philadelphie, en fondant une université dans la Ville Neuve. L'amour et l'admiration de ses compatriotes le suivirent dans sa retraite, où il mourut d'une esquinancie, à 67 ans, le samedi 14 décembre 1799.

Grand dans les revers, plus grand encore dans la victoire, il opposa aux premiers le courage, et à la seconde la modération. La sagesse chez Washington remplaça quelquefois la hardiesse des idées et ces vues brillantes, souvent plus fatales qu'utiles aux Etats. Il fut digne du legs que lui fit Francklin dans son testament: « Je lègue, dit ce « grand homme, au général Washington, mon ami « et l'ami de l'humanité, le bâton de pommier sau« vage dont je me sers pour me promener; si ce « bâton était un sceptre, il lui conviendrait de « même. » Modèle de prudence, de bravoure, d'activité, de sagesse, Washington réunit toutes les qualités qui assurent la véritable gloire. En mourant, il a laissé son pays tranquille et florissant. Ses travaux ont eu leur récompense. Il est donné à peu de grands hommes de voir ainsi leurs vastes conceptions s'asseoir, se consolider, sans qu'ils ayent besoin de recourir à la force et à la tyrannie.

Ph. L. R.

HIST. D'ANGLETRRE.



WATTS.

WATTS.

Isaac Watts, ministre estimé, né à Southampton, en 1674, fut pasteur de l'église presbytérienne de Berry-Street, et se distingua par ses talens, par ses vertus et par des ouvrages propres à développer l'esprit et à inspirer des sentimens religieux.

Watts passa la plus grande partie de sa vie chez sir Thomas Abney. Là, dans le sein de l'amitié et de la retraite, étranger à l'intrigue et à l'ambition, sa vie ne fut diversifiée que par la publication de ses ouvrages. Leur nombre est immense, dit Johnson; il atteste la prodigieuse activité de son esprit et l'étendue de ses connaissances.

Le plus répandu en France est *la Culture de l'Esprit (Improvement of the mind)*, traduit en français en 1762. Peu de livres, dit Johnson, m'ont fait autant de plaisir; les idées principales en sont prises de Locke, mais Watts les a étendues avec beaucoup de talent. Le style est plein de graces : il est difficile d'unir dans un plus haut degré le mérite de l'expression au mérite des pensées.

Les universités d'Angleterre ont adopté *sa Logique*, et l'on doit avouer que par la clarté des définitions, et par l'heureux choix des exemples, elle mérite la célébrité dont elle jouit.

Quant à ses nombreux ouvrages de théologie, il est difficile de les séparer de ses autres productions. La piété domine dans tous les écrits de Watts, et

on trouve de la théologie dans tous ce qui est sorti de sa plume.

Comme poète, il ne jouit pas de la réputation à laquelle il eût pu parvenir, s'il se fût livré tout entier à la poésie Son goût, sa facilité, son jugement exquis et sa riche imagination lui promettaient de brillans succès; mais souvent obligé de déposer sa lyre pour des occupations plus sérieuses et plus importantes, il ne put donner aux muses que le seul temps qu'il dérobait à ses devoirs. Les muses sont exclusives; elles n'accordent leurs faveurs qu'à ceux qui leur font une cour assidue. Watts avait tout ce qu'il fallait pour les mériter, le temps seul lui a manqué. Ses Hymnes, ses Odes, ses Chansons, sur des sujets de piété, ont peu d'attraits pour la plupart des lecteurs. Heureux celui que les vers de Watts disposent en tout à imiter ce respectable ecclésiastique!

Watts mourut le 25 novembre 1748, dans la soixante-quinzième année de son âge. Ses œuvres complètes ont été publiées en 6 vol. in 4°.

R.



LE DUC DE WEIMAR.

Ficquet del.t *Landon direx.t*

BERNARD DE SAXE-WEYMAR.

Parmi les généraux qui brillèrent en Allemagne pendant la guerre de trente ans, un des plus célèbres est Bernard, duc de Saxe-Weymar, né en 1604. Il était le dernier fils de Jean, duc de Weymar, chef de la branche de la maison de Saxe appelée *Ernestine*, dépossédée de l'électorat par Charles-Quint. Les princes de Weymar entrèrent dans l'alliance formée entre l'électeur de Saxe et Gustave-Adolphe contre l'empereur Ferdinand II, et Bernard ne tarda pas à se distinguer sous les drapeaux du héros suédois. Sa présence d'esprit détermina la prise de Manheim, et sa valeur brilla à l'attaque du camp de Walstein, sous Nuremberg. Il commandait la cavalerie de l'aile gauche à la bataille de Lutzen, et après la mort de Gustave il prit le commandement de l'armée entière, qui, sous ses ordres, fit des prodiges de valeur, et resta maîtresse du champ de bataille. Chargé ensuite du commandement d'une partie de cette armée, il prit Bamberg et Ratisbonne, en 1633, et répandit l'alarme dans la Bavière, et même en Autriche. Le duc de Weymar fut battu en 1634, à Nordlingen. Cette défaite découragea les alliés de la Suède, et amena, en 1635, la paix de Prague, à laquelle Bernard refusa d'accéder. Il vint à Paris, et conclut en son propre nom un traité par lequel la France prenait l'armée du duc à sa solde, et promettait à ce général

la souveraineté de l'Alsace. Il prit Saverne en 1636. En 1638, il attaque Rhinfeld, défait l'armée impériale qui venait pour le secourir, et fait prisonniers les quatre généraux qui la commandaient, prend la ville, et termine la conquête de l'Alsace en s'emparant de Brisach, regardé comme la clef de la province. Il se rendit suspect à la France en refusant de lui remettre cette dernière place. Le cardinal de Richelieu, après avoir employé en vain l'artifice pour l'attirer à Paris, arrêta le paiement des subsides qui assuraient la solde de son armée, et empêcha par là la conquête du Brisgaw où le duc avait le projet de se former un état indépendant. Le duc de Weymar mourut en 1639, au moment où il allait porter la guerre sur les bords du Danube. Il légua son armée et la province qu'il avait conquise au duc Guillaume, son frère aîné, mais la France acheta les généraux qui commandaient sous lui, et s'empara de son héritage.

A la bravoure du soldat, à l'intrépidité de la jeunesse, le duc de Weymar joignait le coup-d'œil du général et la réflexion de l'âge mûr. Il ne montrait pas moins de hardiesse dans l'exécution de ses projets, que de sagesse dans leur conception, et son courage était inébranlable dans les revers; enfin, dit Schiller, il ne lui manqua qu'une plus longue vie pour égaler, et peut-être même surpasser, Gustave-Adolphe, qu'il s'était proposé pour modèle. L. M.



Kneller pinx.t Landon direx.t

WARTHON.

Thomas Warthon, fils du lord Warthon, naquit en 1640, et se distingua dans plusieurs sessions du parlement, parmi les membres de la chambre des communes les plus opposés à la cour, sous les règnes de Charles II et de Jacques II. On croit que ce fut lui qui ouvrit l'avis de faire venir le prince d'Orange en Angleterre en 1688. Il alla joindre ce prince peu de temps après son débarquement, et fut créé contrôleur de la maison du roi, et membre du conseil privé. Il hérita du titre de lord en 1697, et se montra, dans le commencement de la guerre de la succession d'Espagne, un des ennemis les plus ardens de la France. Privé de toutes ses charges à l'avénement de la reine Anne, il proposa le premier, dans la chambre des pairs, de nommer une régence pour gouverner en cas que la reine vînt à mourir. Il fut, en 1706, un des commissaires nommés pour effectuer la réunion de l'Ecosse à la Grande-Bretagne, et il hâta de tout son pouvoir la conclusion définitive de cette affaire importante. Créé comte de Warthon, il fut nommé, en 1709, vice-roi d'Irlande, et fit éclater son zèle pour la religion anglicane en appelant l'attention du parlement de ce royaume sur l'accroissement du catholicisme. Swift, qui lui avait en vain demandé une place de chapelain dans sa maison, attaqua son admi-

nistration, et le désigne dans ses écrits sous le nom de *Verrès*; mais le témoignage de cet écrivain passionné n'est d'aucun poids en comparaison de celui d'Addisson, qui fait l'éloge le plus brillant des talens et des vertus patriotiques du comte de Warthon, dans l'épître par laquelle il lui dédie le cinquième volume du *Spectateur*. Warthon se démit de la vice-royauté d'Irlande lorsque les Whigs furent exclus du ministère en 1710. Il fut toujours dans le parti de l'opposition pendant le reste du règne de la reine Anne, montrant la plus grande animosité contre le Prétendant, jusqu'à proposer d'exiger que la reine employât les plus vives instances pour engager ses alliés à ne pas souffrir ce prince dans leurs états. A l'avénement de Georges Ier, il reçut le titre de marquis, fut fait garde du sceau privé, et mourut peu de temps après, en 1715.

Son fils Philippe, né en 1699, se distingua dès sa jeunesse par les qualités les plus brillantes, et fut créé duc. Etant venu en France, il y embrassa le parti du Prétendant, fut déclaré coupable de haute trahison, et mourut en Espagne en 1731. C'est lui que Pope a désigné dans son épître au lord Cobham sous le nom de Clodio. « Clodio, le prodige et le mépris de notre âge, « rebelle à son roi, qu'il chérit, meurt, vil rebut de « tous les états et de toutes les religions; et criminel « sans être grand. »

L. M.



HIST. D'ANGLETERRE.

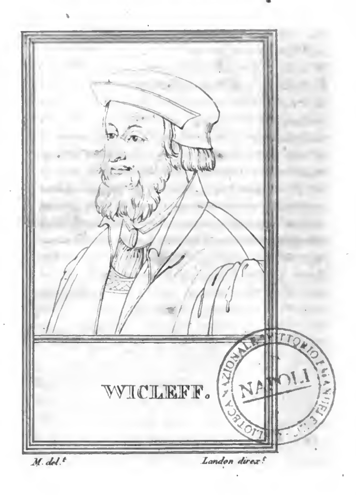


WICKHAM.

L'Angleterre compte peu de meilleurs citoyens, de magistrats plus intègres, d'ecclésiastiques plus vertueux, que Guillaume Wickham, né dans le comté de Southampton, en 1324. Présenté de bonne heure à la cour d'Edouard III, il sut gagner la confiance de ce monarque et mériter son estime. Edouard lui confia la surintendance de ses bâtimens, et le chargea de diriger la nouvelle construction du palais de Windsor. Les ennemis de Wickham saisirent cette occasion pour chercher à le perdre, ils l'accusèrent de vouloir s'attribuer tout l'honneur de ce bel édifice. Edouard eut le bon esprit de ne pas le condamner sans l'entendre, et Wickham se défendit de manière à augmenter la bonne opinion que le monarque avait de son esprit et de sa fidélité. Ce fut à peu près à cette époque, que s'étant consacré à l'état ecclésiastique, il fut élevé à la dignité d'évêque de Winchester. Quelques temps après; il obtint la charge de grand-chancelier, et de président du conseil privé. Dans ces deux importantes fonctions, il se montra l'ennemi de tous les abus, il rappela la sévérité de l'ancienne discipline ecclésiastique; il fit rendre la justice avec promptitude, et ne ménagea ni l'orgueil des courtisans, ni les passions des gens d'église, ni la cupidité des gens de loi. On doit bien prévoir qu'il eut pour ennemis ceux qu'il prétendait réformer. Ils mirent dans leurs intérêts le

duc de Lancastre, fils du monarque. Des juges gagnés trouvèrent Wickham coupable; il fut dépouillé de ses biens et de ses places, et obtint, par grace, la permission de se retirer dans son diocèse. Edouard, quoique affaibli de corps et d'esprit, reconnut bientôt l'iniquité de cette procédure; il rendit à Wickham le temporel de son évêché, mais sa mort, qui suivit de près cet acte de justice, permit au duc de Lancastre, de faire revivre ses accusations. Cette fois, l'accusé qui avait obtenu la permission de se défendre, les réfuta si victorieusement, que les juges furent forcés de reconnaître son innocence. De retour dans son diocèse, il résolut de fonder un établissement pour l'instruction de la jeunesse; c'est à cette noble résolution que l'on doit les colléges d'Oxford et de Winchester, deux des plus magnifiques monumens et des plus belles institutions dont s'honore l'Angleterre. Wickham fut encore une fois rappelé à la cour, et encore une fois en butte à la calomnie. Son diocèse lui offrait toujours un port assuré contre les injustices des hommes, il s'y réfugia. La construction d'une cathédrale magnifique, qui ne le cède qu'à Saint-Paul de Londres, occupa ses loisirs. Faisant le bien, se livrant à tous les devoirs d'un bon prélat, il acheva sa carrière d'une manière aussi tranquille que sa vie avait été agitée, et les troubles qui divisèrent alors l'Angleterre, ne parvinrent pas jusqu'à lui. Il mourut en 1404, dans sa quatre-vingt-unième année.

Ph. L. R.


WICLEFF.
M. del.t
Landon direx.t

WICLEF.

L'Angleterre longtemps préservée par son ignorance du fléau des hérésies et des querelles théologiques, est la patrie de Jean *Wikliffe* (que nous nommons *Wiclef*) ce célèbre précurseur de Jean Hus et des réformateurs du seizième siécle. Il naquit à Wikliffe, dans le comté d'Yorck, vers l'an 1324. Après avoir étudié à l'Université d'Oxford, il y embrassa l'état ecclésiastique et s'y distingua par ses talens et par l'austérité de ses mœurs. Les motifs qui rendirent Wiclef ennemi de la cour de Rome sont à peu près les mêmes qui depuis provoquèrent le ressentiment de Luther. On lui ôta une place qu'il occupait à Oxford pour la donner à un Moine : il en appela au Pape, ne put obtenir sa réintégration, et dès-lors attaqua avec violence l'autorité du Saint-Siége. Quoique Wiclef ait en partie renouvelé la doctrine de *Bérenger* et celle des *Vaudois*, on peut le regarder comme le premier qui ait osé combattre publiquement et avec méthode les principes établis depuis si longtemps dans presque toute l'Europe. Il soutint que l'Ecriture était la seule règle de foi; s'éleva contre la confession et les indulgences; attaqua la suprématie du Pape et les priviléges de l'Eglise; rejeta la présence réelle; établit la fatalité et la prédestination, et demanda, pour rendre à la religion sa pureté primitive, que l'on dépouillât le culte de

ses cérémonies et le Clergé de ses biens. Les circonstances favorisaient ses opinions, et malgré la sévérité des loix, il eut en peu de temps de nombreux partisans. L'Angleterre était lasse de se voir traiter en province romaine : le grand schisme d'Occident divisait alors l'Eglise, et le spectacle de deux et même de trois papes se disputant l'autorité et s'excommuniant réciproquement, ne justifiait que trop les déclamations de Wiclef. Aussi, quelles que fussent d'ailleurs ses erreurs, il n'avait certainement pas tort lorsqu'à l'occasion de la croisade publiée en Angleterre, par Urbain VI, contre la France, il s'indignait *de voir la croix de J. C., monument de paix, de miséricorde et de charité, servir d'étendard et de signal de guerre à des Chrétiens, pour les intérêts de deux prêtres ambitieux.* Ce fut sous Edouard III que Wiclef commença à répandre sa doctrine. Il essuya quelques persécutions sous Richard II, mais il trouva un zélé défenseur dans le duc de Lancastre, père de Henri IV, et c'est à l'ombre de cette protection que malgré la haine du Clergé, il mourut paisible, en 1384, dans son rectorat de Lutterworth. Ses partisans ont été appelés *Lollards* du nom d'un autre de leurs chefs. Sous Henri IV, leur influence alla jusqu'à faire proposer par les Communes d'appliquer le temporel de l'Eglise aux besoins de l'Etat. Le Roi, pour réponse, fit brûler un Lollard. C'est le premier acte de ce genre que présente l'histoire d'Angleterre.

F.





WINKELMANN.

R. Mengs pinx.t *Landon direx.t*

WINKELMANN.

Winkelmann naquit, en 1717, à Stendal, dans la vieille Marche de Brandebourg. Son père était cordonnier, et ne put cultiver le goût qu'il annonçait pour la littérature. Abandonné à lui-même, Winkelmann étudia les auteurs grecs et latins. Mais la détresse où il se trouva le réduisit à être maître d'école; et c'est alors, comme il le dit lui-même, « qu'il méditait sur des passages d'Homère, « en montrant l'alphabet à des enfans. » Le comte de Bunau, ami des littérateurs, et auteur lui-même, le tira de cet état pénible, et l'appela près de lui. Le voisinage de Dresde fournit à Winkelmann les moyens de méditer sur les productions de l'art, et de se faire connaître des savans.

Une nouvelle carrière s'ouvrit devant lui: le nonce du pape lui proposa de faire le voyage d'Italie, et l'assura qu'il ne lui serait pas difficile de devenir bibliothécaire du Vatican. Cette espérance si flatteuse pour Winkelmann exigeait de lui plus d'un sacrifice, il lui fallait quitter le comte de Bunau, et changer de religion.... L'amour des arts l'emporta. Au reste, il mit tant de candeur dans ses excuses, que son protecteur ne cessa pas d'être son ami.

Avant de partir pour Rome, Winkelmann publia des *réflexions sur l'imitation des ouvrages*

grecs dans la peinture et la sculpture. Cet opuscule fit parmi les connaisseurs une assez grande sensation. Après avoir étudié et observé dans sa route les objets d'art les plus remarquables, Winkelmann arriva à Rome. Mais le prélat qui lui avait fait de si séduisantes promesses ne les réalisa pas. Winkelmann n'en obtint qu'un logement, et sa fierté ne lui permit pas de demander davantage. Il n'avait alors, pour subsister, qu'une pension de cent écus que lui faisait la cour de Dresde. Il la perdit, lorsque la Saxe fut envahie. Sa présentation au pape Benoist XIV, et ses liaisons avec le fameux cardinal Passioneï ne lui avaient procuré qu'une considération stérile. Il se vit forcé de renoncer à une partie de son indépendance, et s'attacha au cardinal Albani en qualité de bibliothécaire. Il fut nommé, peu de temps après, *président des antiquités*, et se trouva si satisfait de sa situation que quoique plusieurs souverains d'Allemagne qui desiraient le fixer près d'eux, lui eussent fait des propositions avantageuses, ils ne purent lui faire quitter son séjour favori.

La *description des pierres gravées du cabinet de Stosch* étendit, parmi les antiquaires, la réputation de Winkelmann. *L'histoire de l'art chez les anciens* fut publiée en 1764. Ce magnifique tableau de la naissance, des progrès, et de la décadence de la statuaire chez les principales nations de l'antiquité eut un succès prodigieux, et fut regardé, dès

qu'il parut, comme un ouvrage *classique*. Les erreurs, quelquefois assez graves, que l'on y a découvertes, celles qu'on y pourra découvrir encore ne peuvent nuire à son succès. Winkelmann, il faut l'avouer, est quelquefois systématique; il n'est pas assez sévère dans le choix des morceaux qu'il recommande à l'admiration du lecteur; mais avec quelle chaleur et quel sentiment il exalte les chef-d'œuvres de l'art antique, et expose les immuables principes du *beau!* Avec quelle sagacité il classe les ouvrages de sculpture, et désigne les époques auxquelles on doit les rapporter! Ajoutez à cette connaissance de l'art une érudition profonde, et le talent si rare d'instruire sans fatiguer. Winkelmann n'a pas toujours su se défendre des préventions. Son amitié pour le peintre Mengs, son compatriote, fut sans doute un sentiment estimable, mais elle le porta souvent à l'exagération dans les éloges qu'il donnait à cet artiste.

Blessé des critiques de plusieurs adversaires que son extrême irritabilité n'avait rendu que plus hardis dans leurs attaques, et forcé de renoncer à un voyage en Grèce qu'il avait depuis longtemps projeté, Winkelmann voulut revoir l'Allemagne; mais malgré l'accueil flatteur qu'il recevait, le regret d'avoir quitté Rome le suivait partout. Cette idée le dominait tellement que le sculpteur romain *Cavaceppi*, son compagnon de voyage, le pressa de

retonrner en Italie. Parti de Vienne pour Trieste, Winkelmann fit la connaissance, dans cette dernière ville, d'un aventurier italien nommé *Archangéli*, qui gagna sa confiance en témoignant un grand amour pour les arts. Ce misérable voulant lui voler quelques médailles d'or que Winkelmann eut l'imprudence de lui montrer, le frappa de cinq coups de couteau. Il fut pris et puni, quoique Winkelmann qui, à l'approche de la mort, montra de grands sentimens de piété, eût déclaré qu'il lui pardonnait. Winkelmann ayant fait des dons à quelques amis, et institué pour son légataire universel, le cardinal Albani, mourut après sept heures de souffrances, le 8 juin 1768, à l'âge de 51 ans.

L'Histoire de l'Art, écrite en allemand, a été traduite en plusieurs langues. Outre cet ouvrage et ceux qu'on a cités, Winkelmann en a composé plusieurs autres, soit dans son idiôme natal, soit en italien. Les plus considérables sont les *Lettres sur Herculanum*, un *projet d'allégories pour les artistes*, les *Monumenti antichi inediti*, etc. M. d'Hancarville, son ami, et qui, comme lui, a consacré son temps et ses lumières à l'étude de l'antiquité dans la capitale des arts, a composé, en son honneur, une inscription latine, dans le style lapidaire des anciens.

D. D.



Cochin fils del.t *Landon direx.t*

WINSLOW.

Jacques-Benigne Winslow, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, de l'académie des sciences, etc., naquit en 1669, à Odenzée, ville de Danemarck, d'une famille noble. Son père, ministre luthérien, le destinait à sa profession, qui avait été celle de ses ancêtres; il prit un soin particulier de son éducation, et l'initia, dès son jeune âge à l'étude de la théologie luthérienne. Winslow s'y livrait avec ardeur, lorsqu'un de ses amis de l'enfance, ayant commencé d'étudier la médecine, lui parla de cette science avec tant d'enthousiasme, qu'il se laissa entraîner à une leçon d'anatomie; dès-lors il sentit pour cette étude un penchant que rien ne put modérer: c'est ainsi qu'une circonstance imprévue nous révèle souvent notre talent naturel. Un semblable penchant fit abandonner à l'illustre Boerhaave la théologie pour la médecine.

Winslow suivit d'abord les leçons du fameux Borrichius; mais ayant été nommé pensionnaire du roi de Danemarck pour aller s'instruire dans les universités les plus célèbres de l'Europe, il se rendit en Hollande, où il passa une année entière dans la société intime de Ruysch, dont les injections fines et délicates ont fait dire à Fontenelle ce mot ingénieux, « que ses momies prolongeaient la « vie, au lieu que celles des Egyptiens prolon- « geaient la mort. »

Winslow vint ensuite à Paris, où professait alors le célèbre Duvernay : il suivit avec zèle ses leçons éloquentes, s'en fit bientôt remarquer, devint son ami, et mérita d'être son successeur.

Le hasard avait déterminé la vocation de Winslow pour l'anatomie ; un événement singulier le fit changer de religion. Le séjour de Paris et le commerce des sciences ne lui avaient pas encore fait perdre le goût des discussions théologiques : pour se tenir en haleine, il argumentait souvent avec un luthérien son compatriote, et en homme passionné pour cet exercice, il se chargeait tour-à-tour de l'attaque et de la défense. Ayant trouvé, en cherchant des livres de physique, le fameux traité de *l'Exposition de la Doctrine de l'Eglise*, par Bossuet, il le parcourut pour y puiser des objections embarrassantes pour son adversaire ; mais bientôt ces mêmes objections lui parurent si solides et si difficiles à réfuter, qu'il se sentit ébranlé dans ses opinions, et qu'il crut devoir communiquer l'état de son ame à Bossuet. Ce savant et éloquent prélat l'accueillit avec transport, acheva de le convaincre, lui fit faire abjuration en 1699, et lui donna ses noms de baptême.

Ce changement de religion priva Winslow de l'amitié de sa famille et des secours de sa patrie. Dans cette situation critique, il délibéra s'il n'irait point à Florence, où son grand-oncle Sténon avait laissé une grande réputation ; mais retenu à Paris par Bossuet, il se présenta à la faculté de

médecine : il touchait à la fin de sa licence, lorsque la mort de son protecteur le laissa dans l'impossibilité d'acquitter les frais nécessaires pour son admission; mais la faculté s'empressa de le recevoir dans son sein; et lorsque, douze ans après, il offrit de se libérer, elle déclara qu'elle était assez payée par l'illustration qu'il donnait à ses écoles.

Reçu à l'académie des sciences en 1707, il ne laissa passer aucune année sans donner quelques mémoires sur les questions les plus difficiles de l'anatomie. C'est lui qui le premier fit sentir les dangers des habillemens serrés et des corps à baleines, et il a préparé au philosophe de Genève les armes dont il s'est servi depuis pour triompher d'un usage aussi funeste à la santé.

Les découvertes des anatomistes étaient éparses dans des milliers de volumes, ou perdues dans des détails étrangers à l'art : Winslow essaya de les rassembler, de les joindre à ses propres travaux, et de les présenter avec clarté, méthode et précision; c'est ce qu'il a exécuté avec le plus brillant succès dans son *Exposition anatomique du corps humain*, qui renferme plusieurs traités, entre autres celui de *Myologie*, qu'on regardera toujours comme de vrais chefs-d'œuvre.

Cet ouvrage, traduit dans toutes les langues, fut suivi de la fameuse dissertation sur *l'Incertitude des signes de la mort*, qui excita vivement l'attention publique. Elle renferme peut-être des assertions exagérées, mais on est disposé à les pardonner à

l'auteur, lorsqu'on sait que dans sa jeunesse il avait été enseveli deux fois comme mort.

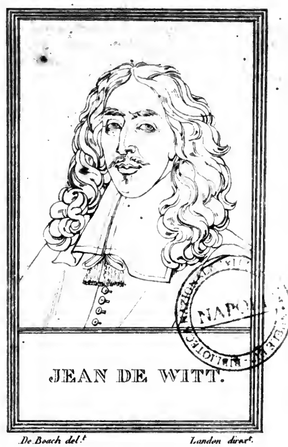
La faculté ayant fait reconstruire son amphithéâtre, voulut que Winslow fut le premier qui en consacrât de nouveau l'utilité par ses doctes leçons.

Winslow eut des mœurs austères, conserva toute sa vie une piété très-ardente, et porta très-loin le scrupule sur le choix de ses expressions, dans la crainte d'offenser l'oreille chaste de ses jeunes élèves.

Il mourut à Paris en 1760 à l'âge de quatre-vingt-onze ans, laissant pen de richesses, mais un grand nom. Sa veuve, son fils et sa fille lui érigèrent un tombeau dans l'église S.-Benoît, y placèrent une épitaphe latine, qu'on y lisait avant la révolution, et la faculté décréta que son buste serait placé au milieu de l'amphithéâtre de ses écoles.

On a observé que ce savant, si profond dans la science de l'organisation de l'homme, était timide, irrésolu, sans opinion, dans l'exercice de la médecine. C'est donc essentiellement comme anatomiste qu'il a rendu d'immenses services, et il sera toujours considéré comme un savant profond, exact dans ses observations, fidèle dans les détails, d'une extrême patience, et réunissant à tant de qualités la plus sévère probité et le désintéressement le plus noble.

E. J. B.



JEAN DE WITT.

De Boach del.t *Landon direx.t*

DE WITT.

Jean de Witt, un des plus grands hommes qui aient gouverné la Hollande, et l'un des martyrs les plus illustres de la liberté de son pays, était fils de Jacob de Witt, bourguemestre de Dordrecht. Il naquit en 1625; doué d'un génie vaste, amant idolâtre de la liberté, il consacra ses premières années à l'étude de la politique et des mathématiques: il fit un *Traité des Lignes courbes*, publié après sa mort, par les soins de Schooten. Les éloges que lui prodiguèrent ses compatriotes augmentèrent son desir de savoir; il voyagea pour connaître les hommes de tous les pays, et pour saisir, dans chaque contrée, l'esprit des différens gouvernemens. De retour dans sa patrie, il fut nommé pensionnaire de la ville de Dordrecht, puis conseiller-pensionnaire de Hollande et de West-Frise, et enfin grand-pensionnaire. Il occupa cette dernière place dans des temps critiques, à l'époque de la guerre de la Hollande contre l'Angleterre; guerre qu'il soutint avec un zèle patriotique, si commun dans les républiques, et presque inconnu dans les monarchies. Il faudrait copier toute l'histoire de la Hollande pour faire celle de ce magistrat; car ce fut lui qui dirigea toutes les affaires pendant qu'il fut chargé du gouvernement. De Witt fut pour le prince d'Orange Guillaume III, ce que le vertueux Barnevelt avait été pour le prince Maurice. Il avait en quelque sorte présidé à son éduca-

2

tion, qu'il avait dirigée suivant ses propres principes, *voulant*, dit Burnet, *rendre ce prince propre à gouverner, mais non lui inspirer le desir de gouverner.* De Witt se faisait illusion : il avait beau prêcher les plus belles maximes à son élève, c'était l'ambition qu'il fallait faire mourir dans son cœur, et l'étude de la politique n'était pas propre à remplir ce but. Deux partis divisaient alors la Hollande ; celui de la monarchie, favorable aux princes d'Orange ; celui de la liberté, contraire aux vues ambitieuses de cette maison, et qui avait à sa tête Jean de Witt et son frère Corneille. La guerre contre la France, provoquée par le grand pensionnaire, servit les projets du prince d'Orange, et fut le principe de la perte des de Witt. Louis XIV avait envahi une grande partie de la république : quelques provinces avaient mieux aimé devenir la proie de l'océan que du conquérant français. Amsterdam s'élevait comme une forteresse au milieu des eaux, environnée de plus de cinquante vaisseaux de guerre, qui lui servaient d'un double rempart. Dans cette position Jean de Witt songea à demander la paix. De son côté, le prince d'Orange, plus ambitieux que de Witt, plus patient dans les malheurs publics, attendant tout du temps et de l'opiniâtreté de sa constance, briguait le stathouderat et s'opposait à la paix avec une égale ardeur. Les états résolurent qu'on négocierait avec la France malgré le prince ; mais le prince fut élevé au stathouderat malgré les de Witt. La fierté et l'ambition de Louis XIV

mirent un obstacle à la paix, et Jean de Wit devint l'objet de la haine publique pour l'avoir demandée. On employa même contre lui la voie odieuse de l'assassinat. Il fut attaqué par quatre brigands, dont un seul fut pris et puni. Le parti d'Orange, qui fut soupçonné de ce crime, accusa bientôt après Corneille de Witt d'avoir voulu faire assassiner le prince d'Orange. Corneille fut emprisonné, jugé et condamné au banissement; mais dans le moment où Jean de Witt le faisait sortir de prison, et l'accompagnait dans son exil, la populace massacra dans la Haye, le 22 août 1672, les deux frères de Witt, et exerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs auxquelles peut se livrer une populace effrénée.

Tous les historiens, et sur-tout l'évêque Burnet, ont prodigué les éloges à Jean de Witt. Ses vertus républicaines, son zèle patriotique, l'ont fait regarder, avec justice, comme le modèle des magistrats d'un état libre : il réunissait toutes les qualités qui assurent la réputation de grand politique et d'excellent citoyen. Profondément instruit des intérêts de son pays, et des causes de sa prospérité, il tourna tous ses regards vers le commerce et l'administration des finances. Il augmenta les richesses de la Hollande, en encourageant les établissemens utiles, et les entreprises maritimes, qui seront toujours la source de la grandeur de ce pays. De Witt travaillait avec ardeur ; sa mémoire était excellente et son jugement sûr. Il saisissait avec une incroyable facilité les affaires les plus difficiles, et ses décisions

étaient toujours dictées par l'impartialité et la justice. Il méprisait le luxe des rois, et n'accepta l'autorité que pour faire le bonheur de l'état confié à ses soins. Les intérêts des princes et des peuples lui étaient connus, et c'est sur ces intérêts et sur ceux de la Hollande qu'il régla toujours sa conduite.

De Witt a laissé des mémoires intitulés : *Véritables intérêts et maximes politiques de la république de Hollande*, trad. en anglais en 1746; des *Négociations*, publiées à Amsterdam en 1725, 5 vol. in-12. La vie de cet homme célèbre a été imprimée à Utrecht en 1709, 2 vol. in-12 ; elle est curieuse, et renferme quelques morceaux sur l'histoire de Hollande, que l'on ne trouve pas ailleurs.

De L.




WOLFF.
Will del.t
Landon direx.t

CHRISTIERN WOLFF.

Elevé d'abord par quelques savans auxquels son père l'avait confié, Wolff acheva ses études à Iéne, en 1699, enseigna la philosophie à Leipsick en 1703, fut demandé en 1707, par les universités de Giessen et de Hall, donna la préférence à cette dernière, y professa les mathématiques, et bientôt après y devint conseiller de cour. Cette faveur et l'augmentation de ses appointemens irritèrent les théologiens de la ville, ils attaquèrent la doctrine de Wolff; et, malgré son innocence, malgré le crédit de ses protecteurs, Wolff, en 1723, eut ordre de quitter Hall dans l'espace de 24 heures. Il obéit, se rendit à Cassel, obtint à l'université de Marpourg, la chaire que celle de Hall venait de lui ravir, et chez le landgrave de Hesse, le titre de conseiller aulique : en 1725, il fut nommé professeur honoraire de l'Académie des sciences de Pétersbourg, associé de celle de Paris en 1733, et, pendant cinq ans, il résista aux instances que lui fit le roi de Prusse de céder au vœu des docteurs de Hall qui se repentaient de leur injustice : Wolff l'avait oubliée, et ce n'était point par esprit de vengeance qu'il persistait dans son refus ; Cassel l'avait recueilli, la reconnaissance l'y retenait ; mais, à son avénement au trône, le grand Frédéric lui donna de nouvelles preuves de l'amitié qu'il

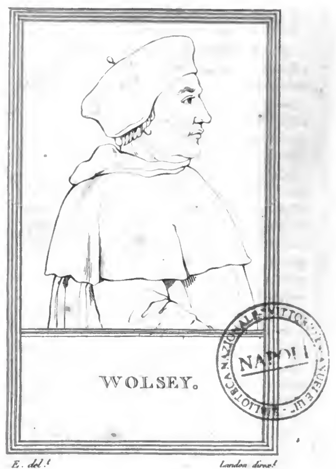
avait toujours eue pour lui, Wolff y fut sensible, il devait l'être, et, en 1741, il rentra dans les murs de Hall, en qualité de conseiller privé du roi, et de professeur du Droit de la Nature et des Gens. Il ne lui manquait plus que d'être chancelier de l'université, cette dignité lui fut conférée, et l'année suivante, l'électeur de Bavière le fit baron de l'Empire.

Fils d'un brasseur de Breslaw où il naquit en 1679, Wolff était loin de croire qu'un jour il serait comblé de tant d'honneurs ; il y parvint sans les avoir sollicités ; et, simple dans ses mœurs comme dans ses habitudes, calme dans le malheur, modeste dans la prospérité, jamais il n'eut d'autre ambition que celle de remplir ses devoirs avec autant de probité que d'exactitude. Il mangeait peu, ne buvait pas de vin, et, malgré sa sobriété, il eut de fréquens accès de goutte qui le conduisirent au tombeau, à l'âge de 76 ans, le 9 avril 1754.

On distingue parmi ses nombreux ouvrages, soit allemands, soit latins, un *Cours de Mathématiques*, des *Pensées sur l'entendement humain*, et la *Philosophie pratique*.

Ses vues sont saines, ses réflexions profondes ; mais il faut avoir la patience de les chercher dans une foule de volumes qui, sans avoir le mérite du style, sont grossis par une érudition presque toujours étrangère au sujet.

F. D.



E. del.t *Landon direx.t*

WOLSEY.

Thomas Wolsey, qui offrit longtemps à l'Angleterre, et au reste de l'Europe le spectacle singulier d'un ministre absolu sous un despote, était fils d'un boucher. Il naquit à Ipswich, en 1473. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il commença par enseigner la grammaire dans l'université d'Oxford (où dans la suite il fonda une chaire de grec, qui subsiste encore). Des talens réels, et surtout la connaissance des faiblesses des hommes, unie à la plus grande adresse pour en tirer parti, le firent connaître de Henri VIII, qui le nomma son chapelain; il fut ensuite membre du conseil, promu successivement à plusieurs évêchés, enfin archevêque d'Yorck, cardinal et grand chancelier. Charles-Quint et François I se disputaient alors le premier rang parmi les puissances européennes; chacun d'eux, pour s'assurer l'alliance du roi d'Angleterre, employa près de Wolsey les moyens de séduction auxquels il était le plus sensible: les égards et les présens. Ils allèrent même jusqu'à l'appeler leur *père*, leur *cousin*, et le flattèrent de l'espoir du trône pontifical. Mais lorsque Charles eut triomphé de son rival à Pavie, il ne ménagea plus autant Wolsey, dont l'amitié lui devenait moins utile; il favorisa même ouvertement les prétentions de plusieurs autres cardinaux à

la papauté. Wolsey, frustré dans ses vues ambitieuses, se vengea de l'Empereur en secondant de tous ses soins le projet de divorce de Henri VIII, avec Catherine d'Arragon, sa première épouse, et tante de Charles. Wolsey était au plus haut degré de puissance; rien ne semblait pouvoir combattre sa fortune, lorsqu'il fut tout à coup précipité dans une disgrace complète. Ce fut Anne de Boulen qui la causa, en usant contre Wolsey du pouvoir passager mais sans bornes qu'elle eut sur le cœur de Henri, qui venait de l'associer à son trône. Sur les plaintes de la Reine, Wolsey fut dépouillé de ses biens immenses, privé de toutes ses charges, et exilé dans son archevêché d'Yorck. Le peuple et les grands qu'il avait aliénés par son orgueil, son faste et ses débauches se réjouirent de sa chute. Mais l'implacable Boulen ne fut pas encore satisfaite: Wolsey, accusé du crime de lèse-majesté, fut arrêté et traité en coupable. On le conduisait à la Tour de Londres, où il allait être mis en jugement, lorsqu'une dyssenterie dont il était attaqué depuis quelque temps, et surtout le chagrin lui ôtèrent la vie à Lincester, l'an 1533, à l'âge de 60 ans. Il parut regretter, avant de mourir « de n'avoir pas servi « Dieu avec autant de zèle que le Monarque in« grat qui le persécutait dans sa vieillesse. »

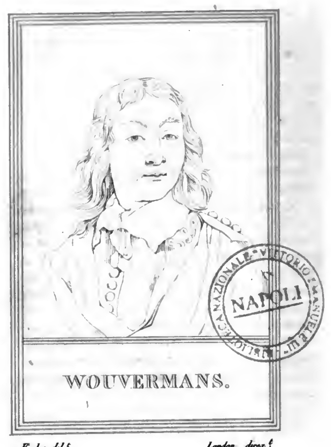
Il connaissait parfaitement le maître redoutable auquel il s'était attaché, car peu d'instans avant

de mourir, il dit à plusieurs de ceux qui l'entouraient : « Prenez garde aux conseils que vous « lui donnerez ; je suis quelquefois resté trois « heures entières à ses genoux, pour lui faire « révoquer une résolution injuste, et je n'ai ja-« mais pu y parvenir. Il perdrait la moitié de son « royaume plutôt que de renoncer à son opi-« nion. » Henri s'était plus d'une fois plu à faire passer Wolsey par les alternatives de la faveur et de la disgrace. Quels que fussent les torts de ce ministre, ce n'était pas sans doute à Henri de les punir, puisqu'ils avaient eu pour premier motif l'extension de sa propre puissance. Cependant il n'est pas douteux que ce prince, qui ordonna tant de sanglantes exécutions, ne fût déterminé à faire périr Wolsey sur un échafaud, car les accusations portées contre ce ministre étaient ridicules. L'histoire en a conservé une qui, par sa singularité, mérite d'être rapportée. On reprochait à Wolsey « d'avoir compromis la santé du « Roi, en s'approchant de lui pour lui parler à « l'oreille, tandis que le Cardinal était attaqué « d'un mal, fruit de ses débauches. » Il est des inculpations plus graves auxquelles la mémoire de Wolsey demeurera toujours exposée. Tandis qu'il se livrait publiquement à tous les excès de la débauche, il eut l'hypocrite audace d'établir une espèce de tribunal où les ecclésiastiques et même les laïques étaient obligés de prouver la

pureté de leurs mœurs. Wolsey commit un grand crime, lorsqu'il fit condamner à mort et décapiter le duc de Buckingham, sous prétexte qu'il aspirait à la royauté. Le procès ne présenta nulles preuves de cette accusation : comme on savait que le véritable délit du Duc était de ne pas aimer le Cardinal, on regarda Buckingham comme une victime, et l'on dit « qu'il n'était pas surprenant « que le fils d'un boucher aimât le sang. »

Lorsque Wolsey ne fut plus, Henri VIII parla de lui avec éloge, et affecta de vanter ses talens pour l'administration. Il est certain que Wolsey sut unir de grandes qualités aux vices les plus honteux.

D. D.



Vischer del.t *Landon direx.t*

PHILIPPE WOUVERMANS.

Aucun paysagiste de l'école hollandaise n'a mis plus de grace que Wouvermans dans le style de ses compositions. Noble, élégant dans le choix et dans le dessin de ses petites figures, il est toujours fin, délicat et vrai dans sa touche et dans son coloris. Il a peint les chevaux, et particulièrement ceux de manège ou de chasse, avec une perfection que l'on peut citer toujours pour modèle, et qu'on ne retrouve dans aucun des peintres qui ont cherché à l'imiter.

Si Wouvermans n'est pas tout-à-fait exempt de défauts, du moins ils ne lui sont pas généralement habituels, et n'influent pas sur la franchise et la beauté de sa manière. Quelquefois il a affecté un ton roussâtre. Par un effet contraire, plusieurs des ouvrages de son dernier temps sont imprégnés d'une teinte bleue ou grise. Ses ciels semblent quelquefois lourds et cotoneux, ses arbres médiocrement dessinés; mais il faut convenir que dans ses tableaux le paysage n'est souvent qu'accessoire : il l'a sacrifié aux scènes charmantes qu'il y introduit, et qu'il traite avec une supériorité qu'on ne peut lui contester. Il a mis aussi dans ses tableaux de bataille une verve et une vivacité qui lui sont particulières.

On pourrait croire que, né dans un pays où les artistes doués d'un talent précieux ont toujours été accueillis et encouragés, Wouvermans a dû jouir

d'une considération et d'une fortune proportionnées à son mérite. Mais naturellement timide, incapable de se produire lui-même dans le monde, il vécut dans une sorte d'obscurité, et fut toujours à la merci des marchands de tableaux, qui s'enrichirent du fruit de son travail. Chargé d'une famille nombreuse, mal payé de ses ouvrages (dont il a produit un grand nombre, malgré le soin extrême qu'il mettait à les finir), il eut toujours beaucoup de peine à subsister, et ne connut jamais l'aisance. Mécontent de son sort, il détourna son fils d'une carrière ingrate, et l'engagea à se faire chartreux. On dit même que peu de temps avant sa mort, dans sa quarante-huitième année, il brûla les études et les dessins qu'il avait faits dans le cours de sa vie.

Né en 1610, d'un médiocre peintre d'histoire qui lui donna les premières leçons, Wouvermans était entré de bonne heure chez Winantz, où il s'était bientôt mis en état d'étudier la nature sans autre secours que celui de son propre génie. Il ne parait pas qu'il ait quitté Harlem, son pays natal. Il y a formé quelques élèves, entre autres Pierre et Jean, ses deux frères, qui ont adopté le même genre que Philippe, et lui sont très-inférieurs.

L.



Kneller pinx.^t *Landon direx.^t*

CHRISTOPHE WREN.

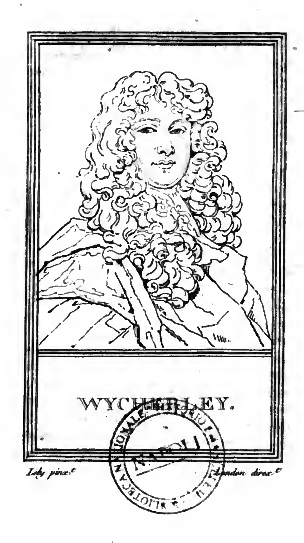
Wren naquit dans le Wiltshire, en 1632. Il reçut une éducation soignée, et s'appliqua aux mathématiques avec un tel succès, que, guidé par elles, il avait déja fait à l'âge de treize ans une machine pour démontrer le système céleste. A l'âge de seize ans l'astronomie, la gnomonique, la statique et la mécanique lui devaient aussi des découvertes. Il professait publiquement ces sciences à vingt-cinq ans. Il fut nommé à la chaire d'astronomie d'Oxfort, et reçu membre de la société royale de Londres.

Ce savant fit alors un voyage en France, et ayant été frappé des beautés d'architecture que présentent plusieurs antiquités, il prit du goût pour cet art, sur lequel il composa un traité.

Le terrible incendie qui consuma presque toute la ville de Londres, en 1666, lui fournit l'occasion de proposer un plan pour son rétablissement; ce plan fut gravé et rendu public en 1724, après avoir été présenté au parlement, où il excita de vives discussions, mais où il ne fut point adopté; personne ne voulant faire le sacrifice de sa propriété à la régularité que présentait le plan de Wren. Londres serait devenu la plus belle ville du monde si ce plan eût été exécuté.

Ne pouvant recréer l'ensemble de cette capitale, il l'embellit d'un monument de son génie; l'église Saint-Paul, dont la première pierre fut posée en

1672, et qui fut achevée sous sa direction dans l'espace de trente-trois ans. Il fut encore obligé de restreindre, dans l'exécution, la magnificence du projet qu'il avait conçu, pour ne pas heurter quelques usages reçus. Cet édifice, pour l'étendue et la richesse, ne le cède qu'à Saint-Pierre de Rome. Quelques défauts qu'on remarque dans les détails sont rachetés par la noblesse et l'harmonie de l'ensemble. Wren fut encore chargé de l'érection du monument de Londres, colonne à l'instar de celle de Trajan, élevée au point où commença l'incendie dont on vient de parler; il bâtit aussi l'église Saint-Etienne de Warbroock, qui passe pour un chef-d'œuvre; celle de Sainte-Marie-des-Arts, le théâtre d'Oxford, le palais de Marlborough, sur le parc S.-James; la maison royale d'Hamptoncourt. Wren, nommé architecte du roi d'Angleterre, puis fait chevalier, devint membre du parlement. Ses principales vertus furent le désintéressement et la modestie; jamais il n'osa publier lui-même ses savans ouvrages; et ils ne furent mis au jour que par ses amis. On pourrait même appeler insouciance le peu de soin qu'il prit de sa fortune et de sa gloire. Ce ne fut qu'après sa mort que son nom devint célèbre. On accorda à sa famille le privilége exclusif d'être inhumé dans le beau monument qu'il avait élevé. Son nom y est gravé sur une tombe modeste. *Si tu lui cherches un monument, regarde autour de toi.* Telle est la fin de son épitaphe. Il mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. L. G.



WYCHERLEY.

Lely pinx.t *Landon direx.t*

WYCHERLEY.

Quatre comédies ont suffi pour placer Wycherley au premier rang parmi les poètes de son pays, et lui ont mérité le glorieux surnom du *Molière de l'Angleterre;* mais c'est en étudiant, en imitant ce grand homme, qu'il a mérité, sous quelques rapports, de lui être comparé.

William Wycherley naquit à Clives, l'an 1640. Dans sa jeunesse, il passa plusieurs années en France, où les ouvrages de Molière l'enflammèrent d'une noble émulation et developpèrent ses talens. De retour en Angleterre, il composa et fit jouer avec un applaudissement général *l'Homme au franc procédé*, *l'Epouse de Campagne*, *l'Amour dans un bois*, et le *Gentilhomme maître à danser*. Wycherley, accueilli à la cour brillante de Charles II, peignit avec la plus grande force les vices et les ridicules de son temps. Le caractère de *l'Homme au franc procédé* est une imitation de celui du Misanthrope de Molière, quoique l'intrigue et les détails des deux pièces n'ayent d'ailleurs aucune ressemblance. *L'Epouse de Campagne* rappelle en plusieurs endroits *l'Ecole des Femmes* et *l'Ecole des Maris*. Si l'on joint l'inépuisable gaieté et l'immoralité de Regnard à l'énergie de Juvénal et à la licence de Pétrone, on aura quelque idée de la manière du poète anglais. Aussi Voltaire qui,

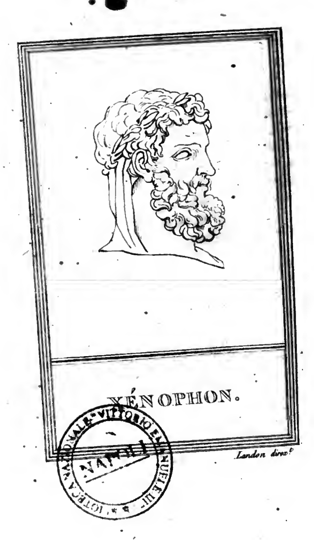
dans sa comédie de la *Prude*, nous a donné une faible esquisse du Misanthrope de Wycherley, disait-il de cet auteur : « Ses pièces ne sont pas « l'école des bonnes mœurs, mais, en vérité, elles « sont l'école de l'esprit et du bon comique. »

Aussi peu réglé dans ses mœurs que les personnages qu'il mettait sur la scène, Wycherley eut une vie assez agitée et qui ne fut pas sans chagrins. Après avoir été deux fois protestant et deux fois catholique, il finit par n'avoir aucune religion. Il fut quelque temps l'amant déclaré de la duchesse de Cléveland, maîtresse du roi. Il épousa ensuite la comtesse de Droghéda qui lui donna tout son bien; mais, à la mort de cette femme, il fut ruiné par les procès qu'il eut à soutenir contre des collatéraux, et mis en prison par ses créanciers. Après une détention de 7 années, il fut rendu à la liberté par Jacques II qui paya ses dettes, et lui fit une pension de 200 l. st. La révolution qui priva ce prince de la couronne plongea de nouveau Wycherley dans la détresse; mais comme le malheur ne l'avait pas rendu plus sage, il résolut, en 1715, de se remarier, et de prendre, à l'âge de 75 ans, une femme qui n'en avait que 18. Il mourut 11 jours après avoir exécuté ce projet extravagant.

Les ouvrages de Wycherley ne furent imprimés qu'après sa mort. Ils parurent pour la première fois à Londres en 1728.

D. D.





XÉNOPHON.

Landon direx.t

XÉNOPHON.

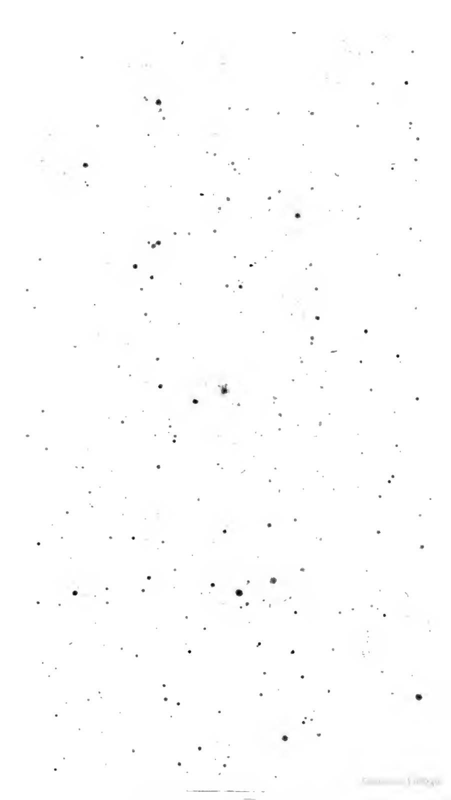
Xénophon, historien philosophe, et capitaine très-distingué, était fils de Gryllus; il naquit à Athènes l'an 450 avant J. C., et prit parti de bonne heure dans les troupes du jeune Cyrus révolté contre son frère Artaxerce Memnon. Il était à la bataille de Cunaxa, où périt Cyrus, et il s'y distingua. Ce fut après cette bataille que se fit cette retraite si vantée des dix mille Grecs, depuis la Babylonie jusqu'à Trébisonde, retraite que conseilla Xénophon, à laquelle il présida, et qu'il a décrite avec beaucoup d'intérêt. Dans cette marche difficile et périlleuse, Xénophon eut besoin de toute son éloquence pour encourager des soldats abattus, et qui, privés de leurs chefs, se trouvaient à cinq ou six cent lieues de la Grèce. Arrivé dans la Thrace, il prit parti avec son armée, réduite alors à six mille hommes, dans les troupes lacédémoniennes, qui allaient combattre, sous les ordres de Thimbron, les satrapes du roi de Perse, Tissapherne et Pharnabaze.

Dans cette guerre, les Lacédémoniens ayant changé plusieurs fois de général, se trouvèrent enfin sous la conduite d'Agésilas dans les plaines de Coronée en Béotie, où se livra, selon Xénophon, la plus furieuse de toutes les batailles qui eussent été données de son temps. Xénophon y était, et y combattit auprès d'Agésilas, qui eut toujours pour lui une estime toute particulière. La guerre terminée, Xénophon se re-

tira, avec ses deux fils, à Corinthe, où il passa le reste de sa vie. Il mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, l'an 360 avant Jésus-Christ.

Les Lacédémoniens avaient donné à Xénophon une terre située près de la ville d'Élis; ce fut là que, dans un intervalle de paix, il composa ses ouvrages, qui le recommandent plus à la postérité que ses exploits guerriers. *La Cyropédie*, roman historique, est un beau tableau de l'éducation et des vertus d'un grand prince, et l'*Histoire de la retraite des dix mille* est un morceau précieux d'histoire écrit par un général qui pouvait dire *et quorum pars magna fui;* on a encore de Xénophon des traités particuliers sur des sujets historiques; l'*Eloge d'Agésilas*, l'*Apologie de Socrate*, *Hieron ou le Tyran*, dialogue entre Hiéron et Simonide; un petit *Traité des produits de l'Attique*, etc. Il a écrit aussi, sur l'équitation et sur la chasse; *l'Economique* et *le Banquet des Philosophes* sont encore deux excellens ouvrages de Xénophon. C'est lui qui a publié l'histoire de Thucydide, son prédécesseur, et qui a fait connaître Socrate en publiant ses *Dits mémorables*.

Au jugement de Cicéron, conforme à celui de toute l'antiquité, les muses paraissaient avoir parlé par la bouche de Xénophon. Quintilien dit que la déesse de la persuasion résidait sur les lèvres de ce philosophe. Il loue en lui une douceur éloignée de toute affectation, et dont aucune affectation ne peut approcher. DE L.




XIMENÈS.
Edelinck del.t
Landon direx.t

LE CARDINAL XIMÉNES.

Dom François Ximénès-de Cisnéros naquit en 1437, à Torrelaguna, dans la vieille Castille, d'une famille noble, mais obscure et pauvre. Destiné à l'état ecclésiastique, il alla tenter fortune à Rome dès qu'il eut terminé ses études, revint dans sa patrie avec ce qu'on appelait *une grâce expectative*, c'est-à-dire avec le droit de s'emparer du premier bénéfice vacant, voulut en user et fut mis en prison par l'archevêque de Tolède, y resta six ans mais garda son bénéfice, devint grand-vicaire de Siguenza, et tout-à-coup renonça aux dignités et à la fortune pour aller s'ensevelir dans un couvent de cordeliers. L'austérité de ses mœurs, son zèle à remplir tous les devoirs de son état, et en même temps son esprit ferme et pénétrant lui acquirent bientôt une grande autorité dans son ordre. Il devint provincial, et en 1492, Isabelle, reine de Castille, le choisit pour son confesseur. Trois ans après, elle le nomma archevêque de Tolède, et le chargea de la commission délicate de réformer tous les ordres religieux. Ximénès s'en acquitta avec cette inflexible sévérité qui formait le trait principal de son caractère. Vainement Isabelle voulut modérer son zèle; ses avis furent repoussés avec hauteur: *Savez-vous qui vous êtes et à qui vous parlez*, lui dit la reine offensée? *Je sais*, répondit

le moine, sans se déconcerter, *que je parle à Isabelle qui n'est comme moi que cendre et poussière*. On aurait traité comme un séditieux le magistrat qui, en défendant les droits du peuple, eût osé tenir un semblable langage : Ximénès, primat des Espagnes et regardé comme le défenseur des intérêts du ciel, irréprochable d'ailleurs dans sa vie, toujours simple et frugal au milieu du luxe et des grandeurs, couchant sur la dure et portant sous ses habits pontificaux le froc de S. François qu'il raccommodait souvent lui-même, vainquit toutes les résistances par son audacieuse opiniâtreté, et n'eut que plus de crédit. Après la conquête du royaume de Grenade qui valut à Ferdinand et Isabelle le titre de *rois catholiques*, il employa, pour convertir les Maures, les mêmes moyens qu'il avait employés pour réformer les moines. Grenade se souleva, et Ferdinand craignant de perdre le fruit de sa victoire, allait désavouer les rigueurs de l'archevêque: celui-ci, toujours inébranlable dans ses desseins, ne vit dans la révolte des Maures qu'un moyen ouvert par la Providence pour révoquer la capitulation qui leur avait été accordée: on les déclara tous criminels de lèze-majesté, et on leur laissa le choix du supplice ou du baptême. 50,000 se convertirent sur le champ, et Ximénès, pour avoir réussi contre toutes les règles de la prudence, fut regardé comme un homme supérieur. A la mort d'Isabelle, il joua un rôle plus conforme

à l'esprit de son état : il fut le médiateur entre Ferdinand et l'archiduc Philippe son gendre, et ses conseils prévinrent des divisions qui eussent été fatales à l'Espagne. En 1506, Ximénès fut nommé régent du royaume. Il eut l'habileté de maintenir l'ordre public au milieu des factions, et la sagesse de se démettre promptement de sa puissance entre les mains de Ferdinand qui lui obtint le chapeau de cardinal, lui laissa le rang et le pouvoir de premier ministre, et le fit grand inquisiteur. Il avait alors 73 ans; son corps semblait usé par le travail et par les austérités, mais un génie vaste, une ame ardente et une volonté toujours absolue le rendaient encore propre aux entreprises qui exigent le plus de vigueur. En 1509, il proposa à Ferdinand une expédition pour étendre en Afrique les conquêtes de la religion, et, sur le refus du roi, il l'entreprit à ses dépens et l'exécuta en personne. On le vit assembler une armée, équiper une flotte, réprimer une sédition parmi les soldats en faisant pendre sous ses yeux l'un des plus mutins, sortir de Carthagène avec 80 vaisseaux, débarquer en Afrique, attaquer et prendre Oran dont les habitans furent passés au fil de l'épée, et revenir triomphant en Espagne. Ferdinand qui redoutait l'influence et la gloire de son ministre, avait voulu contrarier ses desseins; il mandait au général Pierre de Navarre: *empêchez le bon homme de repasser si tôt en Espagne; il faut user autant*

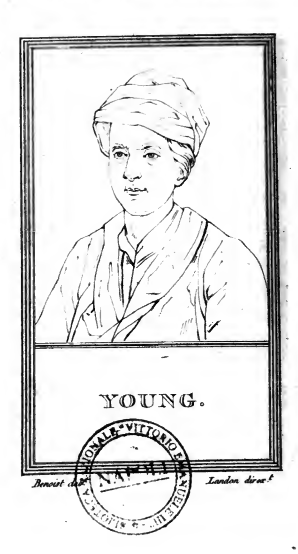
qu'on le pourra sa personne et son argent : il fut le premier à aller à sa rencontre et à le féliciter de sa victoire. On voit que ce prince, qui d'ailleurs ne ressemblait en rien à notre Louis XIII, haïssait comme lui son ministre et ne pouvait s'en passer, craignait son ascendant et y cédait le premier. Du reste, on ne sait que trop comment Ximénès avait pu mériter le titre de *bon homme*. Ferdinand, si célèbre lui-même dans l'histoire, par ses talens, sa bravoure, son application aux affaires, et surtout par sa politique et sa mauvaise foi, mourut en 1516, et déclara Ximénès régent du royaume, en l'absence do l'archiduc Charles, son petit-fils. Celui-ci fit partir Adrien pour prendre en son nom possession des Espagnes : Ximénès reconnut l'envoyé, mais retint toute l'autorité. Il commença par faire proclamer le nouveau roi : les grands voulurent s'y opposer en alléguant que Jeanne, reine de Castille et d'Arragon, et mère de l'archiduc, vivait encore : *le roi*, leur répondit fièrement le cardinal, *n'attend pas de vous des avis, mais de l'obéissance; aujourd'hui il sera proclamé dans Madrid, et toutes les villes du royaume imiteront cet exemple.* On lui demanda de quel droit il prétendait lui-même gouverner : il allégua d'abord le testament de Ferdinand, puis montrant de la fenêtre des troupes rassemblées et une batterie de canons : *voilà*, dit-il, en élevant la voix. *le droit en vertu duquel je gouverne et je gouvernerai la Castille.*

Les mécontens députèrent à Charles V et se plaignirent de Ximénès; celui-ci, sans daigner se justifier, demanda de pleins pouvoirs et les obtint. Son autorité fut dès lors à l'abri de toute contradiction, et il faut avouer qu'il gouverna bien. Prévenir les séditions par sa vigilance, ou les calmer en employant à propos la clémence et la sévérité; réprimer la turbulence des nobles et modérer la jalousie des communes; humilier l'orgueil des grands, et s'assurer de leur soumission en créant une milice régulière et permanente; rétablir l'ordre dans les finances; acquitter les dettes de l'état et augmenter ses revenus; faire régner l'économie, diminuer les charges publiques et fonder des établissemens utiles; soutenir en même temps deux guerres étrangères, et assurer à l'Espagne la possession de la Navarre; se montrer partout sévère mais juste; au dehors, se faire respecter; au dedans, se faire craindre des factieux, chérir du peuple et estimer de tous; telle fut la tâche que s'imposa et que remplit dans le court espace de 20 mois un vieillard de 81 ans. Ximénès, au faîte des grandeurs et sur le bord de la tombe, ne pouvait être payé de tant de soins que par la reconnaissance; Charles-Quint fut ingrat. Prévenu contre un ministre si habile, mais en même temps si fier et si absolu, il venait de signer la disgrace du cardinal, lorsque la mort termina, en 1517, sa glorieuse carrière.

Ximénès est un des plus grands hommes qu'ait produits l'Espagne. Les talens qu'il a déployés dans son administration, ont rendu la réputation de son génie égale à celle de sa piété. Gonsalve et lui jetèrent les fondemens de la grandeur de leur pays. Il ne faut par s'étonner que dans le quinzième siécle un Espagnol, moine, archevêque et grand inquisiteur, ait porté quelquefois jusqu'à l'excès le zèle pour la religion; mais on doit admirer dans Ximénès, homme d'état, un esprit vaste, ferme et sage, des vues grandes et utiles, et une conduite toujours irréprochable. Il travailla avec ardeur à étendre la prérogative royale, et il se vantait *de ranger les grands à leur devoir avec son cordon, et d'écraser leur orgueil sous ses sandales :* mais s'il avait le despotisme dans la tête, il avait dans le cœur toutes les vertus de l'honnête homme et de l'excellent citoyen, et à lui seul il fit plus de bien à sa patrie que n'en avait fait une longue suite de rois. Pendant 22 ans qu'il fut archevêque de Tolède, il employa plus de 20 millions de son revenu pour les besoins de l'état et le soulagement du peuple. Econome et sévère pour lui, généreux et magnifique pour le public, il fonda l'université d'Alcala, forma pour les filles de condition un établissement que Louis XIV a imité, et fit travailler à grands frais, pendant 12 ans, à la célèbre Bible Polyglotte qui porte son nom et qui fut terminée en 1517.

F.

HIST. D'ANGLETERRE.



YOUNG.

Édouard Young est le dernier de ces auteurs fameux qui ont illustré l'Angleterre, et le commencement du siècle dernier.

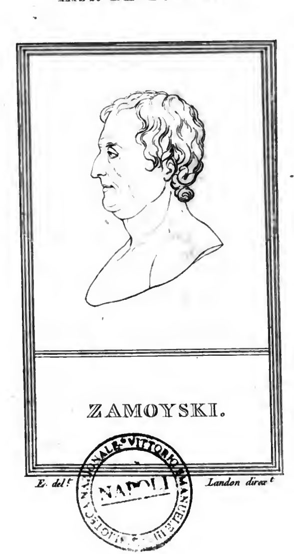
Il eut moins de goût que ces écrivains; mais on dirait qu'il dédaigna d'en avoir. Ennemi jusqu'à l'excès de tout ce qui sentait l'imitation, il a abandonné son imagination à elle-même; et né pour être original, il a voulu l'être. Il vint au monde en 1684. On l'envoya à Oxford pour y faire ses études, et à l'âge de vingt-quatre ans il fit son droit au collége d'*All-Souls ;* mais porté à la poésie par son génie, il donna, en 1719, la tragédie de Busiris, qui fut suivie, deux ans après, de la *Vengeance.* Ces deux pièces, son poëme sur le *Jugement dernier*, et celui de la *Force de la Religion* ou *l'Amour vaincu*, annoncèrent aux Anglais un grand écrivain de plus, et le duc de Warthon se déclara son Mécène. Young n'ayant pu obtenir une place qu'il postulait dans le parlement pour Cirencester, quitta le droit; et porté à l'étude de la théologie et de la morale, il prit les ordres. Il fut d'abord nommé chapelain du roi, et deux ans après, appelé à la cure de Welwin par le collége auquel il était agrégé. L'année suivante, 1731, il épousa la veuve du colonel Lee, fille du comte de Litchfield. Dix ans après, en moins de trois mois, la mort lui enleva sa femme et deux enfans qu'elle avait eus de

son premier mari. Privé de ce qu'il avait de plus cher, dégoûté du monde et de la vie, à l'âge de soixante ans, Young ne chercha plus ses consolations que dans cet avenir où l'homme triste aime à se réfugier; mais ses larmes ne furent point stériles pour sa gloire. C'est au milieu de ses regrets qu'il composa son poëme des *Nuits*, plein de sublime et d'originalités, où les grandes beautés de la poésie brillent unies aux grandes vérités de la morale et de la religion; et c'est le desir de féconder dans les autres ces vérités, qui a occasionné les défauts de son poëme comme ouvrage littéraire, en y répandant de la monotonie et des longueurs, par le retour trop fréquent des mêmes idées.

La mort, qu'Young avait tant invoquée, l'enleva le 12 avril 1765, dans son presbytère d'Welwin, où il fut enterré sous l'autel de son église, à côté de sa femme.

Près d'expirer, Young fit jeter au feu tous ses manuscrits; on doit regretter cette perte, lorsqu'on pense à son talent original, à la hardiesse de ses pensées, et à ses liaisons avec Adisson. Il était estimable comme chrétien et comme ministre; sa vie prêchait la vertu aussi éloquemment que ses écrits; son caractère était grave et sérieux, mais sa haine pour les vices de l'humanité n'altérait pas son amitié pour les hommes.

AN.



ZAMOYSKI.

E. del^t *Landon direx^t*

ANDRÉ COMTE ZAMOYSKI.

Parmi les seigneurs polonais qui vinrent en France, en 1573, offrir la souveraineté de leur pays au duc d'Anjou, depuis Henri III, on remarqua Jean Zamoyski, déja connu parmi les savans comme auteur d'ouvrages estimés. Sous Etienne Battori, successeur d'Henri, il parvint à la dignité de grand-chancelier de la couronne et au commandement des armées, et se montra toujours grand homme d'état, grand général, et sur-tout excellent citoyen. Il traita avec une grandeur d'ame extraordinaire ses ennemis personnels que le sort des armes avait fait tomber entre ses mains, et montra la même modération dans le refus qu'il fit du trône où une faction voulait le porter après la mort d'Etienne Battori. Il fonda la ville de Zamosc, à laquelle il donna son nom, et où il établit une université, et mourut en 1605, honoré du titre de *défenseur de la patrie*, et des regrets de ses concitoyens.

De nos jours, mais dans des circonstances moins heureuses, un des descendans de ce grand homme, comme lui grand-chancelier de la couronne, André, comte Zamoyski, s'est montré le digne héritier de ses talens et de ses vertus. Il suivit d'abord pendant quelque temps la carrière militaire, et y parut avec distinction. Député par la suite dans diverses diètes, il y donna des preuves non équivoques de son attachement pour sa patrie.

Il entra dans le sénat vers 1761, sous le règne d'Auguste III, et s'y fit bientôt connaître par l'étendue et la justesse de ses vues politiques. Nommé grand-chancelier de la couronne au commencement du règne de Poniatowski, ni les offres ni les menaces des puissances qui depuis ont partagé la Pologne, ni les cruautés que leurs troupes exercèrent sur ceux qui osaient encore se montrer attachés à leur pays, ne purent l'ébranler et le faire s'écarter de son devoir. Lorsque, par l'effet de leurs violences, il se vit dans l'impossibilité d'être désormais utile à sa patrie, il se rendit au sénat avec la plus grande solemnité, et y déposa les sceaux, après avoir exposé, dans un discours énergique, les motifs qui l'avaient déterminé à une démarche aussi éclatante. Il ne voulut jamais les reprendre, malgré les instances de Poniatowski, qui l'estimait, et qui craignait avec raison que l'éloignement d'un homme aussi généralement considéré ne fût une tache pour son règne. L'amour et le respect des Polonais, l'estime des puissances elles-mêmes auxquelles Zamoyski avait résisté, l'accompagnèrent dans sa retraite.

La diète l'en fit sortir en l'appelant pour rédiger un code de lois constitutionnelles, et la manière dont il remplit cette tâche prouva combien il était digne de la confiance de ses compatriotes. Le code qu'il rédigea réunit les suffrages de tous les citoyens éclairés, et cependant il ne fut pas adopté, en partie par les menées du roi, qui n'était pas fâché d'hu-

milier un homme d'une vertu aussi austère, en partie parce qu'accordant au tiers-état des priviléges plus étendus que ceux dont-il avait joui jusqu'alors, il choquait les préjugés des nobles, qui ne sentaient pas tous encore que l'ancienne constitution de la Pologne, bonne peut-être lorsque ce royaume n'était entouré que de peuples à demi barbares ou de princes peu puissans, renfermait des vices qui laissaient l'état sans défense contre des ennemis aussi redoutables que ceux qui l'attaquaient alors. Zamoyski fut peu sensible à cette espèce de disgrace; mais il fut singulièrement flatté de l'hommage tardif que la nation polonaise rendit à ses lumières, en proclamant la constitution du 3 mai 1791, rédigée d'après les principes qu'il avait exposés vingt ans auparavant. Le malheur avait alors mûri l'esprit des Polonais.

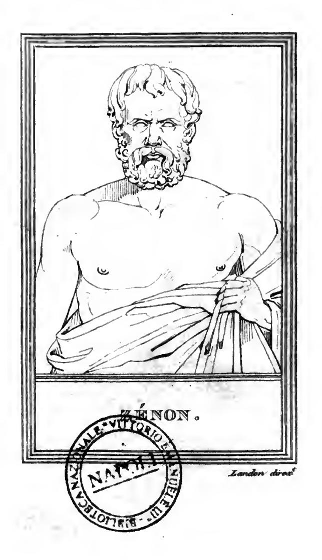
Il mourut peu de temps après, en 1792, heureux de n'avoir pas été témoin de l'oppression et de la ruine entière de sa patrie.

Zamoyski a été le premier Polonais qui ait affranchi ses vassaux de la servitude. Dans cette occasion il ne se laissa point entraîner par l'enthousiasme; mais, toujours conduit par la prudence, il affranchit d'abord, en 1760, les habitans de six villages, et ce ne fut qu'après avoir reconnu les heureux effets de cette expérience, qu'il accorda la même faveur aux habitans de tous ses domaines. Plusieurs autres seigneurs imitèrent son exemple, et par-là acquirent, comme lui, des droits à la reconnaissance de la postérité.

Dans le premier démembrement de la Pologne les domaines de Zamoyski se trouvèrent renfermés dans la partie que s'appropria l'Autriche, la seule des puissances co-partageantes qui ait traité les Polonais comme des sujets qu'elle devait toujours conserver. Ses vertus lui acquirent la faveur de Joseph II, mais il n'employa son crédit que pour obtenir la conservation des priviléges de ses compatriotes, et refusa le titre de prince dont l'Empereur voulut l'honorer.

Le comte de Zamoyski était le conseil et le médiateur de ses voisins. Véritablement philosophe, il réunissait les vertus de la vie privée aux qualités d'un homme d'état, et il ne lui manqua que des circonstances plus heureuses paur figurer parmi les plus grands hommes que la Pologne ait produits.

M.



ZÉNON.

*Landon direx*t

ZÉNON.

Zénon naquit, vers l'an 362 avant J. C., à Citium, dans l'île de Chypre, et commença par être négociant. Il venait d'acheter de la pourpre de Phénicie, lorsque les vents le firent échouer sur les côtes d'Athènes; il en remercia les Dieux, renonça au commerce, étudia dix ans sous Cratès le Cynique, dix autres sous Stilpon, Polémon et Xénocrates; se forma l'idée d'un sage, d'après lui-même; ouvrit une école dans laquelle il eut beaucoup de disciples, et fonda la secte des Stoïciens : elle prit ce nom d'un portique sous lequel ce philosophe aimait à discourir.

Sa vie fut uniforme, et ce n'est que dans ses principes qu'il faut chercher sa physionomie. Toujours le même dans ses habitudes comme dans ses mœurs, il prétendait qu'avec la vertu on pouvait être heureux au milieu même des douleurs les plus aiguës, et malgré les disgraces de la fortune; que si un sage ne devait pas aimer, il n'y aurait pas de sort plus misérable que celui des belles personnes, puisqu'elles ne seraient aimées que des sots; que peu de chose donne la perfection à un ouvrage, quoique la perfection ne soit pas peu de chose; qu'une partie de la science consiste à ignorer ce que l'on ne doit pas savoir; que la nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche pour nous

apprendre qu'il faut plus écouter que parler; que ceux qui parlent bien et vivent mal, ressemblent à la monnaie d'Alexandrie qui était brillante, mais composée de faux métal; que le souverain bien consistait à suivre l'instinct de la nature, selon l'usage de la droite raison. Il ne reconnaissait qu'un Dieu qui était l'ame du monde; et, dans tout, il admettait une destinée inévitable: d'après cette opinion, son valet, qu'un jour il battait pour vol, s'écriait: *J'étais destiné à dérober; et à être battu*, lui répondit Zénon.

Il fit une chute à 98 ans, et se donna la mort: il y en avait 48 qu'il enseignait la philosophie. Il fut vivement regretté par Antigone, roi de Macédoine; les Athéniens lui consacrèrent un tombeau dans le bourg de Céramique, lui décernèrent une couronne d'or, et voulurent que tout le monde sût qu'ils avaient soin d'honorer les gens d'un mérite distingué, non-seulement durant leur vie, mais après leur mort: ce sont les termes du décret public qui contenait l'éloge de Zénon.

F. D.



ZISKA.

N. pinx.t Landon direx.t

ZISKA.

Les arrêts aussi impolitiques que barbares du concile de Constance, en donnant deux martyrs aux Hussites, n'avaient servi qu'à ajouter à leur enthousiasme le desir de la vengeance. Pendant le procès de Hus, un curé de Prague trouva que la communion sous les deux espèces était indispensable : les Hussites l'adoptèrent ; un calice devint le signe extérieur de leur dissidence : ce fut depuis l'étendard sous lequel ils combattirent. Il ne leur fallait plus qu'un chef, et il se présenta bientôt : ce fut Jean Ziska, gentilhomme bohémien, Hussite zélé et surtout grand capitaine. La perte d'un œil, dans une bataille, lui avait valu ce surnom de *Ziska* qui signifie *borgne*. Jean Hus et Jérôme de Prague n'avaient su que mourir, mais Ziska savait vaincre. Elevé dans les camps dès sa plus tendre enfance, la guerre était son élément et faisait son unique occupation. Excité par le fanatisme ou par l'ambition, il souleva la plus grande partie de la Bohême, rassembla sous ses drapeaux toutes les sectes ennemies de Rome, fortifia des places, disciplina et aguerrit ses troupes, et présenta à l'empereur Sigismond qui venait recueillir l'héritage de Venceslas, non plus des docteurs hérétiques à brûler, mais 40,000 excellens soldats à vaincre avant de monter sur le trône de Bohême. Vainement Sigismond leur opposa de nombreuses armées ; Ziska se

soutint contre elles pendant 10 ans, et fut toujours victorieux. Toutes les foudres de l'église tonnèrent contre les Hussites; l'Allemagne entière se croisa pour les soumettre; mais la victoire resta fidèle à Ziska. Une flèche lui ayant crevé l'œil qui lui restait, quoique aveugle, il marchait encore à la tête de ses troupes, les animait par sa présence, donnait ses conseils aux généraux et dirigeait même leurs mouvemens. Il mourut de la peste, en 1424, au moment où Sigismond se voyait rédnit à lui demander la paix. Ses soldats l'enterrèrent à Czaslau: il lenr avait ordonné, dit-on, de faire un tambour de sa peau, afin que le son de cet instrument fît encore fuir l'ennemi. Dans l'épitaphe qui fut placée sur sa tombe, on remarque ces mots: *je n'ai jamais manqué à la fortune, et elle ne m'a jamais manqué; tout aveugle que j'étais, j'ai toujours bien vu les occasions d'agir; j'ai vaincu onze fois en bataille rangée.*

Après la mort de Ziska la division s'introdnisit parmi les Hussites. La plupart se réunirent cependant contre l'ennemi commun, sous la conduite de Procope *le rasé*, vraiment digne de succéder au commandement et à la répntation de Ziska. Sigismond, toujours battu, fut trop henreux d'être reconnu roi de Bohême, en 1435, à des conditions que fixèrent les Etats. Deux ans auparavant, le concile de Basle, tremblant devant Procope, avait accordé aux Hussites la communion sous les deux espèces. F.



… célèbres
…ique.

	Histoire.	Livraisons.
A	France.	19
A	Angleterre.	16
A	Romaine.	12
A	France.	3
A	Romaine.	23
A	*Idem.*	18
A	Angleterre.	22
A	Italie.	16
A	Espagne.	1
A	*Idem.*	10
A	Allemagne.	4
A	Portugal.	13
A	Grecque.	11
A	Italie.	19
A	*Idem.*	14
A	Grecque.	10
A	Romaine.	10
A	Italie.	10
A	Bas-Empire.	20
A	Angleterre.	8
A	Italie.	16
A	Espagne.	5
A	*Idem.*	6
A	*Idem.*	22
A	France.	13
A	Ecclésiastique.	14
A	…ome et Carthage.	23

ssance.	Mort.	Histoire.
51.	1514.	Italie, Espagne.
13.	1593.	France.
. C. 550.		Grecque.
02.	1666.	*Idem.*
76.	1514.	*Idem.*
	1536.	Angleterre.
65.	1714.	*Idem.*
93.	1740.	Russie.
. C. 246.	Av. J. C. 181.	Romaine.
23.	1806.	France.
	1762.	Angleterre.
	Av. J. C. 164.	Grecque.
. C. 325.		*Idem.*
36.	161.	Romaine.
l'an 150.		*Idem.*
. C. 272.	Av. J. C. 214.	Grecque.
. C. 280.	Av. J. C. 212.	Romaine.
92.	1557.	Italie.
62.	1721.	France.
74.	1533.	Italie.
. C. 500.		Grecque.
. C. 400.		*Idem.*
	Av. J. C. 389.	*Idem.*
. C. 384.	Av. J. C. 322.	*Idem.*
	336.	Ecclésiastique.
91.	1661.	France.
12.	1694.	*Idem.*
**.	16**.	Angleterre.
. C. 450.		Grecque.
84.	1763.	France.

Non	Histoire.	Livraisons.
Atha	lésiastique.	14
Attil	s-Empire.	22
Aubu	Malte.	3
Audr	France.	5
Augu	omaine.	10
Augu	lésiastique.	13
Aure	omaine.	23
Aure	es Indes.	4
Aydei	*Idem.*	22
Baco	ngleterre.	1
Baco	*Idem.*	21
Bail	France.	20
Balz	*Idem.*	2
Band	Italie.	8
Bann	Suède.	14
Barb		
	Turquie.	4
Barb	Hollande.	23
Barn	*Idem.*	14
Baro	France.	4
Bart	*Idem.*	23
Basso	*Idem.*	15
Baud	s-Empire.	19
Baya	France.	10
Bayl	*Idem.*	6
Beau	*Idem.*	24
Beau	*Idem.*	8
Belli	*Idem.*	16

Naissance.	Mort.	Histoire.
1470.	1547.	Italie.
1574.	1637.	Angleterre.
480.	543.	Ecclésiastique.
1675.	1758.	Italie.
1624.	1683.	Hollande.
1091.	1153.	France.
1598.	1680.	Italie.
1715.	1794.	France.
1654.	1703.	Suisse.
1667.	1747.	*Idem.*
1735.	1797.	Danemarck.
1670.	1734.	France.
1395.	1472.	Italie.
	1425.	France.
v. J. C. 600.		Grecque.
1589.	1656.	France.
1524.	1592.	*Idem.*
1562.	1602.	*Idem.*
	1252.	*Idem.*
1313.	1375.	Italie.
1599.	1667.	France.
	525.	Bas-Empire.
1668.	1738.	Hollande.
1636.	1711.	France.
1672.	1751.	Angleterre.
	1507.	Italie.
1538.	1584.	*Idem.*
1711.	1787.	Italie.
1627.	1704.	France.
1698.	1762.	*Idem.*
1343.	1421.	*Idem.*

No	Histoire.	Livraisons
Bou	France.	16
Bou	*Idem.*	10
Bou	*Idem.*	11
Bou	*Idem.*	13
Bou	*Idem.*	18
Bou	*Idem.*	24
Boy	Angleterre.	6
Bra	Italie.	16
Bra	France.	15
Bre	Pays-Bas.	9
Bri	France.	4
Bru	*Idem.*	19
Bru	cclésiastique.	15
Bru	Romaine.	11
Bru	*Idem.*	5
Buc	Ecosse.	16
Buc	Angleterre.	9
Bur	France.	1
Bur	Angleterre.	24
Bur	*Idem.*	18
But	*Idem.*	21
Byn	*Idem.*	23
Cal	Romaine.	24
Cal	France.	9
Cal	*Idem.*	[illegible]
Cam	Angleterre.	1[illegible]
Cam	Portugal.	[illegible]



aissance.	Mort.	Histoire.
188.	217.	Romaine.
569.	1609.	Italie.
1495.	1554.	*Idem.*
1501.	1576.	*Idem.*
1713.	1783.	France.
	1568.	Espagne.
1560.	1609.	Italie.
1559.	1614.	Genève.
1625.	1712.	France.
1478.	1529.	Italie.
1283.	1340.	*Idem.*
1519.	1589.	France.
1689.	1727.	Russie.
1729.	1796.	*Idem.*
1637.	1712.	France.
. J. C. 234.	Av. J. C. 148.	Romaine.
J. C. 94.	Av. J. C. 48.	*Idem.*
	1591.	Angleterre.
1692.	1765.	France.
1521.	1598.	Angleterre.
1547.	1616.	Espagne.
. J. C. 100.	Av. J. C. 44.	Romaine.
1532.	1629.	Perse.
1701.	1785.	France.
1602.	1674.	*Idem.*
1616.	1686.	*Idem.*
1722.	1769.	*Idem.*
1643.	1713.	*Idem.*
691.	741.	*Idem.*
742.	814.	*Idem.*
1337.	1380.	*Idem.*

Histoire.	Livraisons.
France.	9
Idem.	2
Idem.	3
Idem.	11
lemagne.	12
ngleterre.	1
Idem.	1
Suède.	8
Italie.	1
France.	1
ngleterre.	10
Idem.	22
France.	15
Idem.	18
ngleterre.	21
France.	19
Idem.	17
anemarck.	17
Suède.	8
Romaine.	17
France.	18
Idem.	23
ngleterre.	11
Romaine.	24
Italie.	23
Idem.	6
Romaine.	13
France.	5
Idem.	3
Idem.	7
Hollande.	[illegible]



aissance.	Mort.	Histoire.
	1455.	France.
676.	1749.	*Idem.*
640.	1720.	*Idem.*
735.	1776.	*Idem.*
619.	1683.	*Idem.*
516.	1572.	*Idem.*
442.	1506.	Espagne-Amérique.
445.	1509.	France.
161.	192.	Romaine.
621.	1686.	France.
715.	1780.	*Idem.*
743.	1794.	*Idem.*
J. C. 550.	Av. J. C. 473.	Chine.
672.	1729.	Angleterre.
274.	337.	Bas-Empire.
403.	1453.	*Idem.*
717.	1776.	France.
728.	1780.	Angleterre.
473.	1543.	Prusse.
nviron 450 ans avant J. C.		Grecque.
506.	1681.	France.
525.	1709.	*Idem.*
494.	1533.	Italie.
491.	1554.	Espagne-Amérique.
389.	1464.	Italie.
519.	1574.	*Idem.*
518.	1667.	Angleterre.
489.	1556.	*Idem.*
674.	1762.	France.
	1687.	*Idem.*
541.	1615.	*Idem.*

Non	Histoire.	Livraisons.
Crom	Angleterre.	3
Cujas	France.	15
Cumb	Angleterre.	18
Dacie	France.	6
Dacie	*Idem.*	9
Dagu	*Idem.*	15
D'Ale	*Idem.*	3
Dant	Italie.	3
Danto	France.	23
D'Anv	*Idem.*	24
D'Arg	*Idem.*	6
Daube	*Idem.*	20
Daun.	Allemagne.	8
Davil	Espagne.	14
Debel	France.	1
Delisl	*Idem.*	2
Démoc	Grecque.	12
Démos	*Idem.*	5
Denha	Angleterre.	22
D'Ent	France.	24
Desagu	Angleterre.	16
Descar	France.	20
Deshou	*Idem.*	2
Desjar	*Idem.*	11
Destou	*Idem.*	21
Didero	*Idem.*	3
Dioclé	Romaine.	20
Diogèn	Grecque.	13

Naissance.	Mort.	Histoire.
1750.	1801.	France.
1581.	1641.	Italie.
1170.	1221.	Ecclésiastique.
51.	96.	Romaine.
1468.	1560.	Italie.
1545.	1596.	Angleterre.
1631.	1701.	*Idem.*
1710.	1802.	France.
1656.	1723.	*Idem.*
1610.	1688.	*Idem.*
1706.	1749.	*Idem.*
1705.	1772.	*Idem.*
1611.	1665.	*Idem.*
1648.	1724.	*Idem.*
1320.	1380.	*Idem.*
1673.	1736.	*Idem.*
	1803.	*Idem.*
1500.	1566.	*Idem.*
1407.	1468.	*Idem.*
1556.	1618.	*Idem.*
1697.	176*.	*Idem.*
1463.	1535.	*Idem.*
1610.	1688.	*Idem.*
1567.	1625.	*Idem.*
1728.	1799.	*Idem.*
1641.	1707.	*Idem.*
1312.	1377.	Angleterre.
1330.	1376.	*Idem.*

Histoire.	Livraisons.
France.	17
Angleterre.	9
Grecque.	19
France.	24
Grecque.	20
Hollande.	7
Grecque.	22
Espagne.	16
Angleterre.	1
France.	19
Grecque.	20
Allemagne.	10
Suisse.	8
Grecque.	5
France.	2
Idem.	24
Idem.	6
Romaine.	24
France.	7
Espagne.	10
France.	19
Italie.	7
Pays-Bas.	12
France.	16
Idem.	11
Idem.	16
Idem.	20



aissance.	Mort.	Histoire.
669.	1751.	France.
543.	1609.	Italie.
657.	1757.	France.
656.	1733.	*Idem.*
615.	1680.	*Idem.*
749.	1806.	Angleterre.
482.	1553.	Italie.
706.	1790.	Amérique.
494.	1547.	France.
552.	1623.	Italie.
	597.	France.
557.	1713.	Prusse.
588.	1740.	*Idem.*
712.	1786.	*Idem.*
719.	1776.	France.
	1595.	Angleterre.
	1599.	France.
. J. C. 5.	De J. C. 69.	Romaine.
123.	193.	*Idem.*
564.	1641.	Italie.
	1524.	Portugal.
716.	1779.	Angleterre.
585.	1671.	Pays-Bas.
592.	1655.	France.
609.	1647.	*Idem.*
488.	1512.	*Idem.*
688.	1733.	Angleterre.

Histoire.	Livraisons.
France.	24
Hollande.	18
France.	21
Romaine.	10
France.	24
Suisse.	3
Angleterre.	19
Italie.	17
France.	7
Allemagne.	3
France.	5
Italie.	21
Angleterre.	19
Pays-Bas.	5
Espagne.	9
	6
France.	
Angleterre.	1
cclésiastique.	20
Idem.	23
France.	17
Hollande.	8
Italie.	4
Idem.	10
Idem.	14
Angleterre.	8
Idem.	9
France.	11
Idem.	14
Suède.	8
Idem.	1

ssance.	Mort.	Histoire.
16.	1792.	Suède.
18.	1468.	Allemagne.
18.	1777.	Suisse.
6.	1742.	Angleterre.
6.	1720.	France.
14.	1643.	Angleterre.
4.	1759.	*Idem.*
1.	1666.	France.
4.	1718.	*Idem.*
7.	1657.	Angleterre.
1.	1163.	France.
5.	1771.	*Idem.*
5.	1770.	*Idem.*
	1577.	*Idem.*
1.	1589.	*Idem.*
3.	1610.	*Idem.*
6.	1422.	Angleterre.
6.	1509.	*Idem.*
0.	1547.	*Idem.*
9.	1669.	*Idem.*
	Av. J. C. 413.	Grecque.
viron 900 ans avant J. C.		*Idem.*
vécu 150 ans avant J. C.		*Idem.*
C. 460.	Av. J. C. 361.	*Idem.*
8.	1679.	Angleterre.
8.	1764.	*Idem.*
8.	1554.	Suisse.
iron 900 ans avant J. C.		Grecque.

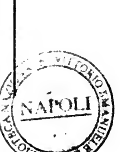
Histoire.	Livraisons.
Romaine.	14
Idem.	24
France.	3
Hollande.	17
Angleterre.	19
Hongrie.	17
Ecclésiastique.	8
Ecclésiastique.	15
Idem.	10
Grecque.	12
Angleterre.	9
Pays-Bas.	14
France.	15
Portugal.	8
Idem.	9
Ecclésiastique.	13
France.	5
Italie.	18
France.	11
Angleterre.	21
Idem.	9
Pays-Bas.	6
France.	6
Espagne.	14
Italie.	5

…sance.	Mort.	Histoire.
2.	1546.	Italie.
1.	363.	Bas-Empire.
9.	1778.	France.
7.	1606.	Pays-Bas.
3.	565.	Bas-Empire.
	128.	Romaine.
4.	1804.	Allemagne.
2.	180*.	*Idem.*
	1702.	France.
1.	1631.	Allemagne.
1.	1680.	*Idem.*
9.	1696.	France.
4.	1762.	*Idem.*
4.	1709.	*Idem.*
8.	1693.	*Idem.*
1.	1695.	*Idem.*
9.	1803.	*Idem.*
9.	1711.	Pays-Bas.
2.	1807.	France.
	1766.	*Idem.*
7.	1677.	*Idem.*
3.	1731.	*Idem.*
1.	1672.	*Idem.*
9.	1791.	*Idem.*

Histoire.	Livraisons
France.	21
Idem.	20
Idem.	1
Idem.	11
Idem.	22
Allemagne.	11
Malte.	4
France.	11
Suisse.	15
France.	17
Idem.	12
Italie.	12
France.	9
Idem.	7
Idem.	4
Idem.	4
Russie.	7
Allemagne.	4
France.	5
Angleterre.	7
France.	6
Idem.	7
Idem.	6
Idem.	21
Idem.	6
Ecclésiastique.	5
Idem.	5
Idem et Italie.	5
Idem.	5
Grecque.	23
France.	23

...issance.	Mort.	Histoire.
24.	1803.	France.
68.	1747.	*Idem.*
43.	1626.	*Idem.*
80.	1536.	Espagne.
15.	1573.	France.
07.	1778.	Suède.
09.	1773.	Angleterre.
32.	1704.	*Idem.*
18.	1679.	France.
62.	1635.	Espagne.
	1577.	France.
00.	1683.	Italie.
15.	1270.	France.
23.	1483.	*Idem.*
62.	1515.	*Idem.*
01.	1643.	*Idem.*
38.	1715.	*Idem.*
10.	1774.	*Idem.*
54.	1793.	*Idem.*
11.	1691.	*Idem.*
00.	1755.	*Idem.*
33.	1687.	*Idem.*
13.	1546.	Allemagne.
28.	1695.	France.
32.	1707.	France.
09.	1785.	*Idem.*

I	Histoire.	Livraisons.
M	Italie.	10
M	*Idem.*	11
M	Espagne.	10
M	Orient.	20
M	Turquie.	4
M	France.	5
M	*Idem.*	18
M		17
	Idem.	
M	*Idem.*	2
M	*Idem.*	2
M	*Idem.*	5
M	*Idem.*	15
M	Allemagne.	4
M	Romaine.	13
M	Italie.	19
M	Romaine.	10
M	Angleterre.	19
M		20
	Danemarck.	
M		2
	France.	
M	Angleterre.	1
M	France.	1
M	Angleterre.	9
M	Allemagne.	19
M	Italie.	4
M	Romaine.	12
M	France.	2
M	Angleterre.	9
M	France.	19



issance.	Mort.	Histoire.
95.	1544.	France.
J. C. 239.	Av. J. C. 149.	Romaine.
63.	1742.	France.
98.	1759.	*Idem.*
44.	1611.	*Idem.*
24.	1647.	Italie.
02.	1661.	France.
47.	1699.	*Idem.*
	Av. J. C. 8.	Romaine.
97.	1560.	Allemagne.
13.	1692.	France.
J. C. 342.	Av. J. C. 293.	Grecque.
28.	1779.	Allemagne.
	1729.	Russie.
99.	1782.	Italie.
10.	1683.	France.
74.	1564.	Italie.
35.	1681.	Hollande.
10.	1695.	France.
	Av. J. C. 489.	Grecque.
08.	1674.	Angleterre.
49.	1791.	France.
	1313.	*Idem.*
84.	1656.	*Idem.*
20.	1673.	*Idem.*
35.	1600.	Espagne.
08.	1679.	Angleterre.

N	Histoire.	Livraisons.
Mo		21
	Angleterre.	
Mo	France.	1
Mo	Espagne.	15
Mo	France.	11
Mo	*Idem.*	18
Mo	Allemagne.	7
Mo	France.	5
Mo	*Idem.*	15
Mo	*Idem.*	2
Mo	*Idem.*	10
Mo	*Idem.*	24
Mo	*Idem.*	13
Mo	*Idem.*	14
M		19
	Idem.	
M	*Idem.*	2
M	*Idem.*	14
M	Angleterre.	1
M	Allemagne.	17
M	Russie.	22
M	Italie.	15
M	Espagne.	16
N	France.	9
N	Hollande.	2
N	*Idem.*	6
N	*Idem.*	1

issance.	Mort.	Histoire.
5*.	1528.	Espagne.
32.	180*.	France.
38.	68.	Romaine.
42.	1727.	Angleterre.
25.	1695.	France.
16.	1798.	*Idem.*
0.	1770.	*Idem.*
8.	1742.	Danemarck.
	Av. J. C. 672.	Romaine.
	1643.	Espagne.
32.	1768.	France.
17.	1793.	*Idem.*
37.	1604.	*Idem.*
12.	973.	Allemagne.
1.	1685.	Angleterre.
J. C. 43.	De J. C. 17.	Romaine.
13.	1654.	Suède.
3.	1541.	Suisse.
	1592.	France.
6.	1592.	Pays-Bas.
4.	1540.	Italie.
9.	1717.	Angleterre.
3.	1662.	France.
8.	1615.	*Idem.*

	Histoire.	Livraisons.
E	Italie.	23
F	*Idem.*	14
F	Hollande.	21
F	Espagne.	10
F	France.	17
F	Angleterre.	18
P	France.	16
P	Grecque.	18
P	France.	6
P	*Idem.*	19
P	Espagne.	8
P	France.	18
P	Italie.	6
P	France.	4
P	*Idem.*	19
P	Grecque.	13
P	France.	5
P	Espagne.	1
P	*Idem.*	10
Pr	France.	9
Pr	Grecque.	7
Pr	Italie.	13
Pr	France.	2
Pr	Italie.	19
Pr	*Idem.*	23
Pr	*Idem.*	23
Pr	France.	20
Pr	Russie.	7
Pr	Grecque.	17



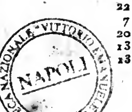


ance.	Mort.	Histoire.
).	1773.	France.
).	1806.	Angleterre.
;.	1541.	Espagne-Amérique.
C. 429.	Av. J. C. 348.	Grecque.
	79.	Romaine.
1.		*Idem.*
3.	1761.	France.
•.	119.	Grecque.
o.	1459.	Italie.
t.	1741.	France.
1.	1734.	*Idem.*
9.	1558.	Angleterre.
2.	1782.	Portugal.
o.	1764.	France.
C. 106.	Av. J. C. 48.	Romaine.
6.		Pays-Bas.
8.	1744.	Angleterre.
9.	1791.	Russie.
4.	1665.	France.
1.	1799.	*Idem.*
7.	1763.	*Idem.*
4.	1731.	Angleterre.
C. 311.	Av. J. C. 247.	Grecque.
o.	161.	*Idem.*
1.	1694.	Allemagne.
	1775.	Russie.
2.	1694.	France.
5.	1743.	*Idem.*
C. 5[illegible].	Av. J. C. 497.	Grecque.

Histoire.	Livraisons.
France.	20
Idem.	3
Idem.	2
Idem.	2
Idem.	11
Idem.	10
Angleterre.	4
France.	6
Idem.	10
Idem.	15
Italie.	13
France.	6
Idem.	10
Idem.	11
Idem.	10
Hollande.	13
France.	15
Angleterre.	24
Idem.	8
Idem.	8
Idem.	22
France.	8
Idem.	10
Italie.	12
France.	7
Idem.	18

ice.	Mort.	Histoire.
	1793.	Angleterre.
	1794.	France.
	1291.	Allemagne.
	1638.	France.
	1741.	*Idem.*
	1650.	*Idem.*
	1770.	*Idem.*
	1741.	*Idem.*
	1778.	*Idem.*
	1718.	Angleterre.
	1640.	Pays-Bas.
	1731.	Hollande.
	1676.	*Idem.*
	1786.	Italie.
	1703.	France.
	1776.	*Idem.*
	1193.	Orient.
. 86.	Av. J. C. 35.	Romaine.
	1673.	Italie.
	1667.	France.
	1530.	Italie.
	1697.	France.
n 600 ans avant J. C.		Grecque.
	1739.	Angleterre.
	1799.	Général.
	1750.	France.
	1609.	*Idem.*

Histoire.	Livraisons.
Italie.	8
Turquie.	13
France.	6
Idem.	15
	2
Allemagne.	
Romaine.	13
Angleterre.	21
France.	7
Portugal.	8
Romaine.	16
Idem.	11
France.	22
Idem.	6
cclésiastique.	21
	5
France.	
Hollande.	21
Angleterre.	19
Idem.	6
Idem.	23
Idem.	22
Idem.	7
Italie.	6
Pays-Bas.	9
Pologne.	8
cclésiastique.	22
Grecque.	7
Turquie.	20
Grecque.	13
Idem.	13



ıissance.	Mort.	Histoire.
·14.	1780.	France.
·69.	1630.	Pays-Bas.
·32.	1677.	Hollande.
·60.	1734.	Allemagne.
77.	1766.	Pologne.
13.	1768.	Angleterre.
	2.	Grecque.
92.	1641.	Angleterre.
·17.	1655.	France.
28.	1788.	*Idem.*
81.	1152.	*Idem.*
60.	1641.	*Idem.*
88.	1772.	Suède.
67.	1745.	Angleterre.
24.	1689.	*Idem.*
. C. 138.	Av. J. C. 78.	Romaine.
35.	1405.	Orient.
44.	1595.	Italie.
·5.	1689.	France.
ıencement du 14e siècle.		Suisse.
28.	1698.	Angleterre.
31.	1749.	France.
10.	1694.	Pays-Bas.
. C. 194.	Av. J. C. 159.	Romaine.
	1747.	Perse.
. C. 531.	Av. J. C. 466.	Grecque.
. C. 300.		*Idem.*
45.	396.	Bas-Empire.



Histoire.	Livraisons.
Grecque.	14
Ecclésiastique.	12
France.	2
Angleterre.	18
France.	14
Idem.	24
Idem.	17
Grecque.	14
Romaine.	11
Danemarck.	14
Allemagne.	1
Angleterre.	11
Italie.	9
Romaine.	13
Italie.	3
Romaine.	11
Italie.	22
France.	19
Idem.	2
Romaine.	5
Italie.	14
France.	9
Hollande.	9
Idem.	9
France.	2
Idem.	18
Angleterre.	22

ance.	Mort.	Histoire.
.	1706.	France.
.	1690.	Pays-Bas.
.	1722.	Hollande.
.	1707.	*Idem.*
.	1641.	Pays-Bas.
.	1749.	Hollande.
.	1685.	*Idem.*
.	1772.	Allemagne.
.	1707.	France.
.	1782.	*Idem.*
.	1712.	*Idem.*
.	1688.	Pays-Bas.
.	1789.	France.
.	1588.	Italie.
.	1735.	France.
.	1564.	Pays-Bas.
.	79.	Romaine.
.	1732.	Italie.
.	1566.	*Idem.*
.	1573.	*Idem.*
.	1734.	France.
4.	1534.	Malte.
.	1661.	France.
C. 70.	Av. J. C. 19.	Romaine.
.	69.	*Idem.*

Histoire.	Livraisons.
France.	2
Idem.	4
Idem.	15
Hollande.	8
Pays-Bas.	3
France.	9
Angleterre.	21
Idem.	21
Idem.	19
Allemagne.	1
Angleterre.	22
France.	15
Etats-Unis d'Amér.	15
Angleterre.	22
Allemagne.	24
Angleterre.	23
Idem.	22
Idem.	16
Allemagne.	4
France.	20
Hollande.	17
Angleterre.	6
	9
Angleterre.	24
Hollande.	17
Angleterre.	10
Idem.	

Livraisons.	…	Mort.	Histoire.
23	69.	Av. J. C. 359.	Grecque.
5		1517.	Espagne.
21		1765.	Angleterre.
19		1792.	Pologne.
7	62.	Av. J. C. 264.	Grecque.
8		1424.	Allemagne.

gique.

'es Personnages dont les portraits sont
rie historique des Hommes les plus

ıages dont les portraits et notices sont con-
t par état, comme l'indique la colonne des
ırquent les colonnes des dates de *Naissance*
tiennent à l'histoire du même pays, c'est

nodité du relieur. Il peut, en le consultant,
me dans l'ordre adopté par le souscripteur,
ıtile, et peut être retranché de la table

